

L E  
N A T U R A L I S M E  
D E S  
C O N V U L S I O N S ,

Demontré par la Physique , par l'Histoire  
Naturelle , & par les événemens  
de cette Oeuvre.

Et démontrant l'impossibilité du Divin qu'on  
lui attribué dans une Lettre sur les Secours  
Meurtriers.

*S E C O N D E P A R T I E .*



A S O L E U R E ,  
Chez A N D R E A S G Y M N I C U S , à  
la Vérité.

---

M D C C X X X I I I .



3

L E

# NATURALISME

D E S

## C O N V U L S I O N S

D E M O N T R E

*Par la Physique, par l'Histoire naturelle & par les événemens de cette Oeuvre :*

*Et démontrant l'impossibilité du Divin qu'on lui attribue dans une Lettre sur les secours meurtriers.*

**V**OUS ne pouvez, dites-vous, Monsieur, vous convaincre du *Naturalisme* des Convulsions dans les malades de l'épidémie convulsionnaire, parce que vous croiez qu'il y a marque de suffisantes preuves au sujet de plusieurs phénomènes, d'autant plus mémorables, qu'ils sont confirmés parmi ces filles. Ce sont, ajoutez-vous, des effets qu'on ne peut expliquer en Physique, & dont par conséquent le *naturel* ne peut être prouvé. Auriez-vous oublié, Monsieur, ou bien dissi-

#### 4 *Le Naturalisme*

aduleriez-vous cet axiome reçu parmi tous les Philosophes ? *Ab ignorantia non valet consequentia ad negationem existentis rei.* J'entens pourtant, Monsieur, quels sont ces effets que vous jugez au-dessus des forces de la nature, ou de toute explication physique, auxquels le traité du Naturalisme vous paroit satisfaire très-imparfaitement. Ne seroit-ce pas, Monsieur, parce qu'on ne convainc pas un homme qui a résolu de ne se laisser jamais convaincre ? Mais quoiqu'il en soit, il faut vous mettre, Monsieur, dans le point de vûe où étoit l'Auteur du Naturalisme dans le tems & les circonstances où il a travaillé ce petit Ouvrage : car quoiqu'il ne paroisse qu'aujourd'hui en Novembre 1733. il a été travaillé dès le mois de Mars de cette même année ; de maniere qu'il devoit paroître imprimé dans la semaine Sainte. Les étranges difficultés qu'il y a aujourd'hui à percer pour faire imprimer quelque chose, ont été la cause pourquoi cet Ouvrage n'a paru que sept ou huit mois après qu'il a été achevé ; mais alors les Convulsions n'avoient point fait tout le progrès qu'on leur a permis de faire depuis ce tems-là. Ainsi ces effets que vous croïez inexplicables à la nature

où à la Physique, & pour cela que vous mettez dans la classe des miracles, ou des choses divines & surnaturelles, étoient encore fort obscurs il y a sept ou huit mois, où l'on n'en parloit dans le monde que fort obscurément & comme en secret. Or ces effets étoient les *secours meurtriers* si étonnamment aujourd'hui célébrés dans le monde convulsionnaire ou convulsionniste. C'étoit alors des pratiques qui se débitoient seulement parmi les Freres ou les Initiés dans la confrairie Convulsionniste, au lieu qu'aujourd'hui on les publie à haute voix & comme sur les toits : & au moien de ce qu'elles ont de singulier, l'on voudroit faire illusion au bon sens & à la raison ; mais ceux-là prennent le change, qui se laissent plus étonner par les apparences du merveilleux, que s'instruire du vrai dans les choses, ou de leurs véritables notions ; là-dessus cependant se fait hautement le défi à la nature, ou qu'elle ait à s'expliquer par la Physique ou par celle-ci à demeurer confuse.

L'Auteur du *Naturalisme* n'ayant donc commencé dès-lors qu'à pressentir les dangers auxquels la contagion de l'épidémie convulsionnaire, quoique moins

répandue, alloit exposer les esprits & la Religion, il se mit à travailler promptement ce traité pour précautionner les imaginations si fort ébranlées par le bruit que faisoit déjà le système des Convulsions : il comprenoit pourtant très-parfaitement que quelque écrit théologique seroit le remède spécifique contre cette contagion. Ce ne fut donc qu'en attendant un tel Ouvrage que cet Auteur crut qu'il lui étoit permis d'avertir les esprits que ces Convulsions n'étoient que des effets naturels, parce que ce n'étoit autre chose qu'une maladie *épidémique*, mais propre ou particulière aux personnes du sexe : instruit qu'il étoit d'ailleurs du fond de cette maladie, de ses causes, de ses différences & de ses singularités surprenantes, enfin de ses *idiosyncrasies*, \* non-seulement par l'étude & la spéculation, mais encore par un long usage & par des observations réitérées ; il se contenta de bien développer les replis du *prothée* des affections hystériques, pour écarter les idées du *divin* ou du surnaturel, que l'on commençoit dès-lors à attribuer aux Convulsions. Il est vrai qu'il étoit déjà mention de ces *secours meurtriers*, que vous trouvez imparfaitement expliqués dans

le

\* Mélanges  
ou complications  
propres  
à cette  
maladie.

le traité du Naturalisme ; mais qui auroit pu le croire , que de l'inhumanité de ces secours par où on les rend si glorieux , l'on en fût venu à en faire des miracles ? il s'en falloit bien d'ailleurs qu'ils fussent aussi publiquement connus & avoués ; ainsi on auroit aimé , en se les dissimulant & au public , donner seulement des notions propres pour faire entrer dans l'ordre de la nature de semblables prodiges. Mais aujourd'hui l'on est parvenu à n'en faire plus de mystère , au contraire l'on s'en pare , & on les honore du titre de surnaturel , jusqu'à sommer toute la Physique de pouvoir en donner une explication naturelle ; c'est donc celle-là que vous exigez , Monsieur , de l'Auteur du Naturalisme , sans quoi vous ne le quittez point , quelques raisons qu'il produise pour prouver l'épidémie convulsionnaire. Bien plus sous prétexte du surnaturel que vous trouvez invinciblement appartenir aux secours meurtriers , l'on publie de votre part que c'est l'indubitable preuve que l'œuvre des Convulsions est toute *divine* & miraculeuse. Vous croiez même avoir réduit à l'impossible l'Auteur du Naturalisme , parce que vous êtes persuadé qu'il ne pourra jamais vous produire

Orphée.

Hypocr.  
Lib. de  
de nat.  
homin.  
P. 173.

duire rien en physique ou dans la nature, qui soit comparable à l'étonnante opération des secours meurtriers, parce qu'ils se passent sur de tendres corps, sans cependant que l'on voie sourciller de jeunes filles, tandis qu'on les assomme de coups de buches; mais une personne aussi éclairée que vous l'êtes, Monsieur, dans l'étude de la nature, accoutumé à en creuser les profondeurs & à en percer la nuit, suivant l'expression d'un ancien Poëte philosophe, \* qui apelloit la nature une nuit, versé encore dans la Philosophie d'Hipocrate, vous avez appris à tirer les lumieres de la vraie Philosophie du puits qui les renferme, suivant l'opinion de ces anciens tems. *Homines*, dit-il, *existimant id quidem quod ex orco, in lucem augetur, oriri.* \* Une personne, dis-je, auroit dû (souffrez-moi ce terme, Monsieur) rendre plus de justice au Naturalisme des Convulsions: car les habiles sur cette matiere distinguent la science des choses naturelles de celles des causes de la nature. En effet sans cette distinction, je vous en fais juge, Monsieur, que deviendroit la science de l'histoire naturelle, à quoi se réduiroit-elle s'il falloit pour y être sçavant pouvoir donner

ner



ner à chaque chose dans cette étude, la cause immédiate ou précise ? que deviendrait encore la physique *expérimentale*, si l'on étoit obligé d'y répudier ou d'en bannir tout ce qu'on ne pourroit expliquer, quoiqu'on le voie effectivement arriver, & se former sous ses yeux ou par ses mains ? est-ce cependant une foi matérielle, ou une crédulité grossièrement vulgaire, que l'on voulut adopter ici ou aucunement autoriser ? ce seroit se livrer à de bas préjugés ou à des erreurs populaires, & suivre le courant d'opinions, qui souvent ont plus d'ancienneté ou d'années dans le monde, que de degrés ou de fond dans la vérité. L'Auteur du Naturalisme a donc cru seulement, Monsieur, qu'il ne falloit dans les mystères de la nature, que rappeler l'équité des sages dans l'étude des choses naturelles, au goût & au sentiment qu'ils ont de la nature & de son pouvoir : car, comme l'a si bien expliqué la Dame \* sçavante du siècle passé dans son excellent Traité du goût dans les sciences, il n'en est aucune où ce goût ne se trouve. C'étoit parmi les Romains le goût de l'antiquité, *quantum antiquitatis habet*, dit Plinè, en parlant d'un excellent Auteur

Madame  
me Dacier.

TEUR

teur ; de sorte que parmi eux un sçavant passoit pour un esprit bouché, lorsqu'il n'étoit pas sensible aux goûts & aux sentimens de la nature, *in capessendis natura sensibus obsurduit*, comme parle *Aulu-Gelle* ; c'étoit le sel attique parmi les Grecs, & ce goût se porte tout au discernement de ce qu'il y a de bon, de sublime ou d'excellent dans les Auteurs, dans leurs sentimens, leurs manieres de penser, leurs façons de s'exprimer : car la nature a ses décisions ou ses decrets qui forcent les esprits à se rendre à ses volontés, *natura necessitatis decreta*, & ces arrêts de la nature sont tels, que la volonté ne peut rien contr'eux, parce que contr'eux il n'y a ni avis à donner, ni raison à opposer, *hac non voluntas, nec consilium, nec ratio moderatur*. Enfin c'est le *sensus natura*, comme parle dans le Traité qu'il a fait là-dessus un de nos plus sçavans Médecins Physiciens modernes. Et tout cela n'est que la sage connoissance de l'ordre de la nature, de l'analogisme de ses loix, qui apprend à comparer ses manieres & ses effets avec ses puissances : des personnes habituées à de telles recherches, sentent ou aperçoivent en les distinguant les effets propres à la

Noët. P.  
291.

Aul. Gél.  
noët. P.  
291.

Stalh.  
de sensu  
naturæ.

na-

nature : car quoique quelques-uns puissent étonner ou surprendre leurs imaginations, jamais ils ne peuvent contrarier leurs esprits, ni imposer à leur raison. C'est pourquoi *saint Augustin*, cet esprit supérieur, & si universellement éclairé sur les matieres de la vraie Religion & dans le goût de la véritable Physique, avertit qu'il y a toujours de la témérité à décider sans d'autres fondemens que nos foibles conjectures, ce que la nature a couvert d'une obscurité impénétrable à la lumière de notre esprit.

Lettre

190.

Un auteur de nom en Médecine, s'expliquant, mais avec moins de ménagement dans les termes, avance la même vérité, en disant qu'il y a de la folie & de l'impudence à refuser de croire tout ce qu'on ne trouve pas raisonnable, parce qu'on n'a rien vû de pareil. Et l'Historien de la nature ne craint pas d'appeler une erreur insensée, de ne vouloir point se rendre à des choses que l'on n'a pas vû, & d'où l'on conclut que ces choses sont impossibles. *Quemadmodum multa fieri non posse, priusquam facta sunt, judicantur; ita multa quoque, quæ antiquitus facta, quia nos ea non vidimus, neque ratione assequemur, ex iis esse, quæ fieri non potuerint judicamus.*

Plemp.  
funda-  
menta  
medici-  
næ lib. 2.  
c. 8.

Plin. hist.  
natur. 1.  
7. c. 1.

Quæ

*Quæ certè summa infipientia est.* Mais enfin vous cherchez, Monsieur, dans le Naturalisme des Convulsions la cause ou la raison, qui fait que des filles souffrent sans douleur & sans être brisées, des coups monstrueusement multipliés & de buches aussi grosses que des massues. Ce que l'Auteur du Naturalisme apporte là-dessus de conjectures raisonnables, pourroit suffire à des esprits moins préoccupés du surnaturel ; mais cela ne vous suffit pas, & ce ne sont, vous semble-t-il, que des doutes qu'il répand sur l'œuvre des Convulsions & sur cette manœuvre dans laquelle il donneroit à soupçonner quelque supercherie. Vous assurez aujourd'hui & hautement que des gens sages & vrais dans leurs rapports certifient la vérité du fait, comme aussi le volume, la solidité & la pesanteur des buches, en même tems que le nombre & la multiplicité de leurs coups. Ce sera donc chez vous, Monsieur, un double prodige qu'une telle insensibilité d'une part, & d'autre part une aussi grande résistance dans les muscles, & dans les os, une si étonnante solidité. Sera-ce donc rien moins, demandez-vous, qu'un miracle dans l'œuvre des Convulsions ?

Mais

Mais nonobstant les cautions que vous nous donnez sur le merveilleux que vous défendez , vous ne sçauriez disconvenir qu'il y a des listes de traditions de faits certifiés dans les siècles passés , qui se trouvent aujourd'hui fausses ; l'on veut pourtant bien ne se point inscrire en faux contre ce témoignage rendu par les Adeptes ou les Maîtres de cette grande œuvre. Cependant seroit-ce la première fois que des recits les mieux circonstanciés , contastés même par les témoignages de gens de nom , se trouvaient faux dans la suite des tems. L'exemple en est sensible entre deux Auteurs : c'est touchant une prétendue prédiction de la *Brosse* , sçavant Médecin & Matématicien, sur la mort tragique de *Henri le Grand*. L'un de ces Auteurs certifie tenir cette prédiction de la bouche du Duc de Vendôme à qui la *Brosse* l'avoit confié. L'autre certifie que le Duc de Vendôme lui a dit en présence de Madame de Chévreuse que cela est faux. Une telle crédulité dans un Auteur païé pour faire l'Histoire , fait trembler pour la vérité d'évenemens incroyables : il a fallu plusieurs années pour découvrir la fausseté d'un recit dans un Historien célèbre , qui nous ré-

B

pondra

V. Bayle  
Dist. critiq.  
note E. sur  
Henri  
IV.

Matth.  
hist.

Pierre  
Petit dis-  
sert. sur  
les co-  
mètes.

pondra qu'après que quelques années auront meuri les merveilleux faits des Convulsionnaires de Paris, on ne viendra pas à en découvrir les impostures ? en attendant & en le suposant, sera-ce quelque chose qui paroisse absolument surnaturel ? pour en décider il faut examiner si un tel phœnomène seroit tellement hors de l'ordre ou de la sphère du Naturalisme des choses prises en général, qu'il n'ait plus & à plusieurs égards, bien plus de la nature que du divin respectable ou de la sainteté du miracle. C'est donc le sentiment de la nature qu'il faut ici étudier dans ses effets ; c'est le goût ou les manieres qu'il faut reconnoître dans ceux qui partent de sa puissance, pour ne lui rien dérober de ce qui peut lui appartenir ; c'est sa capacité dans laquelle il faut entrer. Or de quelque biais que l'on prenne *l'apathie* de la Convulsionnaire que l'on assomme à coups de buche, l'on ne voit en cela dans le fond. 1°. Qu'une résistance dans les os. 2°. Une stupeur ou insensibilité surprenante dans les chairs & dans la peau. Mais quoi dans tout le monde résiste plus long-tems & plus inviolablement au pouvoir des tems qui consomment toutes choses que les os,

puif-

Insen-  
sibilité.

puisqu'on les retrouve entiers dans la terre après plusieurs siècles ? leur solidité naturelle ou un naturalisme de résistance leur est donc acquis, & déjà bien établi dans leur manière d'être ou de subsister. Ceci se confirme par l'observation, d'où l'on tient la facilité que les os comme le reste des parties du corps humain, sont capables de s'endurcir, puisque tout le corps d'un enfant s'est trouvé pétrifié dans le sein de sa mere : \* & cette observation est confirmée par cette autre. L'on a trouvé à Aix en Provence en 1583. le corps d'un homme pétrifié dans un Roc, avec ces circonstances que la moelle des os étoit aussi dure qu'un caillou, & le cerveau tellement pétrifié, que l'on pouvoit en faire des pierres à fusil.

Mémoires  
de  
Lyon.

Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter ici une petite histoire arrivée dans une Famille de gens d'honneur. Une fille sœur de plusieurs freres, déshonorant leur nom par ses débauches, fut condamnée par toute la Famille à avoir les bras & les jambes cassées à coups de bâ-

B 2

ton

\* C'est l'histoire écrite de la femme de Sens. Voyez aussi Schene obs.

ton pour être renfermée dans le fonds d'un Hôpital où elle mit fin au scandale de cette Famille. Un des freres chargé de cette expédition fut la rouier de coups d'un gros bâton sur les jambes & sur les bras sans qu'aucun pût être cassé, & le voisinage étant venu au secours de cette malheureuse, l'ôta de dessous les coups de bâton. Mais quelque chose de plus convaincant, Monsieur, c'est l'histoire d'un enfant de quatre ans, dont le corps couché par terre, souffrit qu'une forte charette chargée passa par dessus lui, sans qu'il en ait souffert aucune fracture. Quelque chose d'aussi surprenant, c'est l'aventure d'une jeune fille de deux ou trois ans, laquelle étant tombée d'un troisième étage sur un pavé de pierre de taille, se trouva à terre en son séant, & qui se mit à rire à ceux qui vinrent pour la ramasser. Les Médecins & Chirugiens l'examinèrent par tout son corps; mais ils ne trouvèrent rien ni de cassé, ni même de contus. Cela, Monsieur, prouve-t-il obscurément combien peu cet enfant avoit eu de douleur, & jusqu'à quel point les os avoient résisté? car la hauteur du lieu d'où étoit tombé cet enfant, aiant dû augmenter infiniment l'impétuosité

Fabric.  
Hil dan.



impétuosité avec laquelle ce tendre corps fut comme rué sur le pavé, n'est-ce pas un équivalent proportionné à la force des coups de buche sur le corps de la Convulsionnaire ? car l'on connoît l'effet que cause l'impétuosité qui pousse rapidement un corps mou contre un dur ; il le perce contre toute apparence, & c'est ainsi qu'une chandelle tirée d'un fusil perce une planche assez épaisse.

Une autre chute d'une enfant encore de deux ans confirme parfaitement la précédente : car il tomba d'une lucarne sur un pavé de pierre de la hauteur de deux piques, sans s'être fait aucune fracture. Vous voyez donc, Monsieur, que les os peuvent être pris en certain sens, malgré la violence qu'ils ont à souffrir, sans qu'ils soient brisés, & c'est en cela qu'est ce fond de puissance naturelle, cette énorme vertu reconnue dans la nature, ~~qui~~ qu'il soit besoin de chercher du surnaturel qu'autant que cela n'est pas dans le courant ordinaire des choses ; mais c'est un de ces prodiges dont la nature est très-capable dans ses besoins. Sans même sortir de la matière présente, faudra-t-il faire des miracles divins de ce que l'on a vû dans des malades les os si fragiles.

B 3

22

owne  
des ex-  
curs  
popul. &  
1. pag.  
338.

Fabr.  
Idem.

& si aisés à casser , qu'ils se brisoient à la moindre occasion ? sur ce pied la miraculeuse femme ! que cette malheureuse qui se cassa en différentes fois & sans effort aucun les bras & les jambes , de quoi enfin elle mourut. Tout de même aura-t-il été miraculeux que des os se soient trouvés mous comme de la cire ou de la pâte ? de grands hommes en Médecine nous ont laissé ces phénomènes comme des maladies ; pourquoi se faire une autre idée que d'une malachie ou de quelque chose de naturel , sur la dureté ou la résistance extraordinaire des os ? ajoutez que la convulsionnaire la plus célébrée pour les coups de buches , a les os de la jambe arqués ou cambrés , suite aparamment du *Rachitis* , cette maladie des os qui rend les enfans noués , & en qui les os principalement à l'endroit qu'ils sont plus éminemment arqués , demeurent beaucoup plus durs & comme s'ils s'étoient fait des calus dans ces endroits.

Mais après tout , Monsieur , pourquoi demander si scrupuleusement des raisons physiques sur la résistance des os ? est-il rien de moins conforme au jugement des sens , que les effets , naturels cependant , que la physique expérimentale

Fabr.  
hild.obf.  
68.

Hip. Epid 2.  
Fernel.  
de abd.  
rer. caus.  
Holler.  
Ruellius  
anat.

Courbu-  
re Pa-  
zeille à  
celle du  
dos.

mentale observe sur les corps les plus fragiles, en qui elle fait voir des résistances incroyables ? un œuf si aisé à casser, étant pressé par les bouts, résiste à de rudes coups, étant situé à plomb & avec l'adresse qu'elle enseigne là-dessus. Tout de même quoi de plus fragile qu'une bouteille très-mince ? cependant on peut avec une aussi fragile matière enfoncer un clou dans du bois ; mais quelle plus étonnante résistance que celle de la larve si célèbre en physique, laquelle résiste aux plus violens coups de marteau : est-ce un miracle ? ce sont donc de ces choses, Monsieur, aussi mal-aisées à concevoir & à croire que les effets de l'*aiman*, du *jay* & de l'*ambre jaune*, que l'on croit bien mieux qu'on ne les comprend encore, parce qu'ils convainquent les yeux invinciblement.

L'insensibilité de la peau est-elle moins de la capacité de la nature ? les histoires en ce genre font mention d'un *Athenagore Argien*, qui ne sentoit aucune douleur lorsqu'il étoit piqué par des serpens ; comme encore de ces deux *Eacédémoniens*, dont l'un se laissa ronger les entrailles par un renard qu'il avoit caché sous sa robe, plutôt que de

Voiez  
Brown

Sext.  
Empir.  
Pyrrhon  
I. 1. 6.  
140

trahir

Brown:  
ibid. p.  
328.

trahir son larcin par ses cris ; & d'un autre qui souffrit avec la même fermeté qu'un charbon d'un Autel lui brûlât la main. A ceci vient encore l'état de ces femmes hystériques , dont la peau se met dans une stupeur si incompréhensible , que l'on peut les piquer , les pincer , leur emporter même la peau pincée dans leurs accès , sans qu'elles le sentent. Ce sont des exemples d'insensibilité bien naturelle , celles-ci le sont-elles moins ? L'on sçait que les *hirondelles* vont se blotir sous la glace pendant tout l'hiver sans y périr , ni sans rien sentir , jusqu'au Printems. Et l'on raconte encore d'un certain peuple de *Russie* , qui meurt tous les ans pendant l'Hiver , sans ne revivre qu'au Printems. Sera-t-il besoin dans ces étonnantes histoires de mêler du surnaturel , tandis que la nature qui toute seule assoupit ces créatures , les réveille par elle seule ou par sa vertu propre ?

V. Delr.  
disquis.  
Magic  
↓ 2.

Vos Convulsionnistes , Monsieur , trouveroient-ils plus suportable ou moins odieux pour des filles Convulsionnaires de donner au diable le merveilleux de leurs opérations ? le Naturalisme tout opposé qu'il est au sublime prétendu de cette œuvre , pense bien moins désespéremment

remment pour ces créatures qui sont des Chrétiennes. Saint Paul auroit pû les livrer à satan , comme il fit l'incestueux de Corinthe , *in interitum carnis* : car c'est du diable de la concupiscence dont il est ici singulièrement question. Quoi donc prouve plus évidemment le *Naturalisme* des opérations de vos Convulsionnaires , que ce domaine de la Loi de la chair qui veut l'emporter sur celle de l'esprit ? c'est l'œuvre , me direz-vous , Monsieur , de la nature corrompue ? aussi est-ce le *Naturalisme* que l'on découvre dans l'œuvre des Convulsions.

Mais cet endormissement de la peau sous les coups de buche , rapelle ce vous semble , le souvenir de ces onctions criminelles dont se frotent les prétendûes Torcieres ; ces femmes à maléices , ces donneuses de bonne aventure , pour faire leurs prestiges & ces onctions , on prétend qu'elles font de l'invention du démon , qui les inspire en conséquence par des rêves & des songes , dont après cela elles se servent pour tromper le peuple. L'étrange ressource , Monsieur , pour autoriser le surnaturel que vous attribuez aux opérations de vos Convulsionnaires , que de vous aider des mensonges

songes ou illusions , des secours dont on fait honneur au diable ! Mais sont-ils tirés ces secours d'autres moïens que des choses aussi naturelles que le sont les plantes ? car ces onctions se font de jus d'herbes énormément \* narcotiques , jusqu'à faire des fols & des furieux , comme le *solanum* , la *jusquiame* , la *mandragore* , la *ciguë*. D'ailleurs d'où viennent à ces plantes leur vertu de guérir ? est-ce de la volonté de Dieu ou de celle du démon , comme ce guérisseur ou ce charlatan n'y mettroit tout au plus du fien que la fraude , tandis que toute la vertu bienfaisante vient de la volonté & de l'institution unique de l'Auteur de la nature. *Etenim neque herba , neque malagma sanavit eos , sed tuus Domine sermo qui sanat omnia.* Est-ce donc la peine , Monsieur , de donner vos filles au diable , comme se l'imaginent quelques-uns des vôtres ? tandis que les secours dont on lui fait honneur bien gratuitement , ne sont que des causes & des moïens.

Sap. c.  
v. 12.

\* Endormissantes , ce mot vient de *Narcoté* , qui signifie *Torpille* , petit poisson qui engourdit ce qui le touche.

moïens naturels ? Aussi ceux qui conviennent des secours que le diable emploieroit par l'usage de ces onctions, ceux-là même reconnoissent qu'il ne feroit autre chose qu'emploier des remedes ordinaires, & par conséquent des choses purement naturelles ; ainsi s'en explique le sçavant Médecin qui traite de la puissance du démon sur le corps humain. *Diabolo, dit-il, solemne est, ut opera, quæ fiunt viribus naturæ, sibi assignet.* \* Et voilà, Monsieur, le Naturalisme retrouvé dans votre furnaturel, que vous ambitionnez jusqu'à vouloir bien le tenir du démon ; car que font sur le sang ces plantes d'une vertu si turbulente ? elles portent dans les esprits & par ceux-ci dans les imaginations, des troubles que l'on attribue au démon ; au lieu qu'ils ne sont que des effets purement naturels sur l'humeur mélancholique des personnes à *extases*. Par là donc se montre la justesse de l'avis du sçavant *Fernel* ; c'est de ne pas crier à la magie ou aux enchantemens, quand dans les maladies,

L. 2. de  
abd. rer.  
causis 6.  
69.

il

\* *Hoffman de diaboli potentia in corpus humanum, p. 393. 599.*

Hoff-  
man.

P. 414.

il paroît des symptômes étonnans , d'autant que les raisons ou les causes en sont si peu au-dessus des forces de la nature , que les remèdes s'en prennent dans son fond. Vous voïez donc , Monsieur , que le surnaturel diabolique , s'il y en avoit dans les Convulsions , seroit un véritable Naturalisme. Aussi le sçavant Médecin qui a suivi par lui-même ou dans sa pratique , les maladies prétendues démoniaques (*scribimus experti*, dit-il , ) prouve-t-il bien ce Naturalisme , lui qui a trouvé qu'elles se guérissent par les remèdes ordinaires ; c'est pourquoi il donne pour dernier avertissement en finissant sa dissertation , qu'il faut bien se garder de croire que le diable soit aujourd'hui autant & aussi souvent mêlé dans les affaires du genre humain & dans les maladies , parce que son pouvoir est infiniment diminué depuis la venue de Jesus-Christ. *Coronidis loco monendum est , daemones hodie non tanto imperio uti in rerum naturalium ordinem , ipsumque genus humanum , quanto olim polluerunt.* C'est une foible ressource pour sauver l'honneur d'un ancien préjugé. Les peuples attribuoient autrefois au malin esprit plusieurs sortes de maladies , dont on igno-



ignoroit les causes. Hoffman sçavoit par son expérience que ces maladies étoient toutes naturelles, puisqu'elles trouvoient leurs remedes dans le fond de la nature. Il falloit donc bien imaginer quelque raison pourquoi le démon n'avoit plus tant de pouvoir que dans les tems passés ; & cette raison, c'est, dit ce Médecin, que depuis la venuë du Messie le diable est lié, & qu'ainsi ses opérations sur le genre humain sont infiniment plus rares qu'autrefois. *Ita merito fieri oportuit : missus enim est Christus ut satanae opera destrueret, hinc vinculus jam & magis ligatus est cacodæmon ejusque operationes in humanum genus multo sunt hodie quam olim adstrictiores.* C'est la même pensée que celle qu'ont eüe plusieurs Anciens sur la cessation des Oracles. Ils disoient que la Naissance du Sauveur ou la prédication de l'Évangile avoit rendu les démons muets. Mais c'étoit que les peuples plus éclairés revenoient de leur ancienne crédulité, comme les Romains qui recevoient auparavant toute sortes de contes de vieilles pour des histoires véritables, en étoient déjà beaucoup revenus, selon le témoignage de *Minutius Felix*, depuis que les esprits étoient

C

toient

V. E.  
 reur po-  
 pul. d:  
 Brown.  
 text.  
 Emip.  
 loc, cit.

toient devenus plus cultivés & plus polis. On racontoit moins de merveilles des démons, parce qu'il y avoit moins de gens disposés à les croire. Insisterez-vous encore sur l'obscurité des causes de ce naturel ; mais a-t-on trouvé celle pourquoi *l'alcana* qui est verd teint les ongles en rouge. A-t-on jamais sçu la raison pourquoi *Démophon*, Maître d'Hôtel d'Alexandre, trembloit au soleil & suoit à l'ombre ? Ce phénomène inoui & si bizarre, n'en n'a point été jugé moins naturel parmi les sçavans, plus accoutumés à sentir le pouvoir de la nature & de l'étudier, qu'à vouloir en pénétrer les moïens ou les mysteres ; c'est qu'ils sont persuadés qu'en fait d'histoire naturelle, fut-ce celui d'une jument devenue pleine sans la compagnie d'un cheval & seulement par l'action de l'air, seroit pourtant croïable s'il étoit bien réel ; quand bien même il seroit inconnu dans ses causes : Saint Augustin la connoissoit cette maxime d'après Pline, & bien d'autres Historiens qui sont comme les dépositaires des faits naturels.

A toutes ces raisons, Monsieur, il en reste une à ajouter, & qui peut-être  
 n'a

n'a point la moindre part à la facilité qu'a une Convulsionnaire à souffrir des coups de buche sans en être blessée ; l'on a vû en Angleterre l'exemple d'un mangeur de feu , lequel se disculpa de l'accusation de magie intentée contre lui , parce qu'il raconta naturellement comment il étoit parvenu à cette facilité. C'avoit été par la manœuvre & le conseil d'une vieille femme qui l'avoit instruit long-tems , en l'accoutumant à avaler des bales de plomb & semblables choses. L'on sçait encore qu'une *Æthiopienne* s'étoit accoutumée à manier des charbons de feu , parce qu'elle avoit familiarisé ses mains à l'endurcissement , jusqu'à les rendre insensibles à force de se ferrer par de fréquentes compressions , les fibres de la peau. Après cela l'on voudroit bien , Monsieur , n'avoir à faire aucune mention de tels artifices dans la conduite de vos Convulsionnaires ; mais peut-on s'assurer que l'imposture ou le sçavoir-faire n'entre pour rien dans leurs opérations prétendues surnaturelles. L'histoire de celle qui se barbouilloit la peau de sang de veau , pour contrefaire une sueur de sang. Celle d'une autre qui étoit , dit-on , une belle fille , d'un minois fort

Médecin.  
na sep-  
temt.

Pechlin,  
obl.

gracieux, qui se faisoit un visage hideux, un nez prodigieux, un menton recourbé, &c. par le moïen d'un masque. De là donc viennent d'étranges préjugés contre ces créatures, en qui se prouve si bien la suprématie de malice qui est dans la femme, quand elle se laisse aller au penchant naturel à son sexe vers la séduction : car il n'est point, dit l'Écriture, de malice comparable à celle d'une femme, qui veut être maligne. *Non est malitia super modum mulieris.*

Vous paroissez, Monsieur, aussi peu convaincu du *Naturalisme* que l'on fait apercevoir dans l'étrange manœuvre, où l'on voit debout sur le ventre d'une jeune fille, qui n'a souvent dans cette posture qu'une jupe ou jupon très-mince, un peloton d'hommes qui lui foulent toutes ces parties sous leurs pieds, en même tems que d'autres hommes encore (car ces filles ne veulent que des hommes) se tiennent dressés sur les bras & les jambes de cette jeune créature. Voilà un prodige (on diroit de scandale pour des Chrétiennes,) mais chez vous de force *tonique* ou d'une fermeté nerveale, que tous les fauteurs, les disciples, les freres & les admirateurs

teurs de la grande œuvre des Convulsions publient, ravis & édifiés de cette résolution dans des filles ; tandis qu'il paroît un monstre pour la pudeur, pour la bienséance & la modestie du sexe, parmi des Chrétiens. Mais tout paroît suportable, innocent même dans ces sortes d'opérations à Messieurs vos Théologiens, pourvû que vous vous persuadiez tous que cela est au-dessus des forces de la nature, à moins qu'on ne vous les produise. Vous demandez donc par quel moien naturel un corps humain, & plus encore la peau d'une fille, si aisée à se blester, peut être capable d'une telle charge, sans succomber au tré-pignement des pieds & sous le poids de tant de corps d'hommes ? mais les sages dans l'étude de la nature ne cherchent pas ces raisons dans les noms de ces effets ; mais dans leur analogie ou dans leurs rapports, accoutumés à les sentir dans son ordre, dans ses manières & dans le goût de son pouvoir, ou de ce qui en résulte. C'est à la lumière d'un tel flambeau que ces véritables Physiciens se laissent conduire à la connoissance de la vraie nature, sans s'éfraier l'imagination par des aparences grossieres, qui sans les instruire, la ré-

volteroient contre l'esprit. Ce sont les exemples dont ils s'aident dans ce genre d'étude, & par ces exemples ils parviennent à convaincre les sens en les conciliant avec la raison.

L'homme que l'on a vû à Constantinople en 1682. est un modèle qui répond parfaitement à l'attitude ou à la contenance de cette jeune fille, & à la sorte de parties qui sont foulées & si étonnamment pressées en elle. Car cet homme étant couché de son long & sur son dos, soutenoit une pierre si pesante, que douze hommes pouvoient à peine la lui rouler sur le ventre. Mais vous voulez encore voir des hommes sur les bras & sur les jambes, sans blesser le corps qui les porte sur ces parties; car cela fait chez vous, Monsieur, une grande partie du miracle que vos Convulsionnistes se forgent là-dessus. Mais *Cardan* a vû un spectacle de danse donné par des hommes en ces postures. C'en étoit un qui portoit deux autres hommes entre ses bras, deux sur ses épaules & un sur son col; & ainsi acoutré, ce danseur exécutoit alégrement sa danse. Est-ce là, Monsieur, un foible exemple de force tonique dans les parties nerveuses & musculuses du corps hu-

*Defram.*  
*Théol.*  
*Physiq.*  
P. 412.

*bid.*

humain ? Mais on lit encore d'un autre, qu'il tenoit en sa main une colonne de marbre, longue de trois pieds, d'un pied de diametre ; qu'il jettoit en l'air cette colonne & ensuite la recevoit dans ses mains en la balottant comme il auroit fait une boule ordinaire. Un autre montoit des degrés portant un âne chargé de bois, & qui jetta l'âne avec sa charge dans le feu. Quels cris de joie ou d'applaudissement sur de telles merveilles de force auroit-ce été parmi la gent Convulsionniste & Convulsionnaire, si l'on avoit vû vos filles miraculeuses operer de semblables prodiges ? Mais, direz-vous, la comparaison cloche, ce sont des filles dont il est question, & vous allez chercher des exemples de force extraordinaire qui prouvent la vertu tonique ou la fermeté prodigieuse du genre nerveux dans des hommes. Voudriez-vous encore nous apporter l'action de *Milon de Crotoné*, lequel parcourut toute la longueur d'une stade portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, qu'il assomma d'un coup de point & qu'il mangea tout entier dans la journée. *Galien* & *Mercurial* vous aideront encore à exalter la force de ce prodigieux athlète :

Ibid

Ibid

Solig  
C. 1.

car

car il étoit , nous disent-ils , d'une telle fermeté sur ses jambes , qu'étant debout sur une planche frotée d'huile , quatre hommes ne pouvoient l'en déplacer.

Brown.  
des cr-  
eurs po-  
pul. p.

Au surplus , Monsieur , voici une femme , elle est même de pais de connoissance : car elle étoit des Pais-bas. Cette femme donc levoit de terre une barique de biere de Hamabourg ; des prodiges de force & de vertu tonique prodigieuse se trouvent donc naturellement dans les femmes mêmes ; car peut-être ne voudra-t-on pas chez vous faire de cette femme une sainte ou une miraculeuse. Au reste, Monsieur , pourquoi la nature auroit-elle refusé à vos filles un fond de force : car il va dans un moment paroître absolument & pleinement attaché à leur sexe ? Seroit-ce parce que les personnes qui en sont , passent ordinairement pour être délicates & plus foibles que les hommes ? Mais le préjugé sur la foiblesse du corps humain est bien trompeur ; & en effet l'on a vû des malades plus foibles que des filles , parce qu'ils étoient réduits , ce semble , au dernier point de foiblesse ; ces malades cependant venant à tomber en phrénésie , ne peuvent être arrêtés.

Def-  
gram.  
Theo.  
log. phi-  
soph.



sés tant ils ont de facilité à briser leurs liens, pour s'échaper & courrir sur les toits des maisons.

V. San-  
dré sur  
la mag.  
let. I.

Me voici, Monsieur, avec le paradoxe que je viens de vous annoncer sur d'ample fond de force que je crois naturel au corps des femmes ; il me réussira fort mal auprès de ceux que maîtrisent les préjugés de l'enfance & de l'éducation ; mais je sçai combien vous êtes capable de les suspendre pour écouter la raison quand elle se présente à votre esprit. Or ce n'est que la raison que je vous propose fondée sur la structure des parties, & tirée de l'institution du Créateur. Je ne mets donc rien ici du mien, ni de mon invention ; mes preuves sont réelles, effectives, subsistantes dans la nature, chez qui je les prends. Le corps d'une femme est le dépositaire ou le réservoir de tous les germes du genre humain : de lui donc sortent tous les hommes qui peuplent le monde ; chacun de ces hommes a sa force, qui est ce qui lui a conservée, que ce réservoir d'où sont sortis les germes ? mais que sont-ce ces germes, que des organes oscillatoires, (*oscilla* c'est-à-dire, des millions de fibres motrices qui doivent faire la force

ce

ce organique de tous les corps d'hommes ? Or un corps qui fait éclore tant de vertus motrices ou tant de forces mouvantes , sera-t-il déstitué d'une force supérieure à celle de ces *embryons* \* d'organes , ou de puissances motrices en germe ? N'aura-t-il pas été prémuni ce corps dépositaire de tous les autres , de la vertu qu'il leur a conservée ou transmise ? car une chose ne donne point ce qu'elle n'a pas , & les loix du mouvement naturel ne permettent pas qu'un corps se meuve qu'autant qu'il a été mis par un autre corps. Or c'est un spiritueux *élastique* qui fait le mouvement inné dans les fibres des germes ; sera-ce d'un autre principe que de l'esprit animal , dont les fibres nerveuses du corps d'une femme sont singulièrement imbuës ? Or cet esprit est autant différent dans le corps d'une femme , de celui qui est dans le corps d'un homme , que les fibres en celui-ci sont moins délicates , moins sensibles , moins promptes à s'ébranler ; au lieu que les fibres  
nerveuses

\* Le germe , le bouton , qui commence à germer , à pulluler dans le sein d'une femme & même des autres animaux.

nerveuses dans le corps d'une femme, s'excitent au moindre objet, d'une odeur, par exemple, laquelle renversera dans une personne du sexe toute l'économie animale, par les spasmes furieux que leur causent les troubles, ou les ataxies que conçoivent si aisément les fibres nerveuses dans les entrailles des femmes.

C'est donc un spiritueux très-fin, très-délié, vaporeux & tant rarefié, qu'il s'est fait donner le nom de *lucide*, parce qu'en effet comme une lumière ou une lueur lumineuse, il remplit, anime & agite tout le genre nerveux. Après cela, Monsieur, peut-on se dissimuler en bonne Physique la raison pourquoi les personnes du sexe sont si susceptibles de vapeurs, que cause en elles ce spiritueux *lucide* qui les pénètre. Mais ne sera-ce pas de là aussi, Monsieur, que viendra la force que contractent les fibres nerveuses, quand le trouble de ces esprits *explosifs*, ira jusqu'à donner des Convulsions ? au surplus parce que les fibres nerveuses sont infiniment multipliées, variées infiniment dans leurs positions, différemment tournées dans leurs directions, faudra-t-il prendre ailleurs que dans cette

te

Muscles  
des tem-  
ples.

te multiplicité de fibres , de situations & de directions , tant de Convulsions bizarres ? Et si ces fibres si nombreuses & tant variées sont comme ces *leviers*, qui sont d'autant plus puissans qu'ils sont plus courts , sera-t-il étonnant que des parties contractent des forces surprenantes ? car c'est ce qu'on observe dans le muscle *crotaphite* , qui ne se trouve un des plus puissans de ceux de tout le corps , que parce que ses fibres sont toutes à la fois très-courtes & très-nombreuses.

Mais cette disposition , Monsieur , n'est-ce point celle du corps ou du genre nerveux tel qu'il est naturellement dans les femmes ? & en même tems n'est-ce pas un ample fond de force naturellement concentré dans leurs corps ? c'est même précisément l'état de la partie qui est singulièrement propre au sexe , comme étant la dépositaire , le réservoir & comme le lieu natal des germes d'où sort le genre humain. Cette partie donc trop connue pour qu'on la nomme , ne comporte dans ses dimensions naturelles & hors le tems de grossesse , qu'une étendue de deux ou trois pouces , tant en long qu'en large , sur un tout au plus d'épaisseur sans plus de

capa-

capacité, que celle de pouvoir contenir un très-petit volume ; cependant une si petite partie se dilate & s'étend jusqu'au point de pouvoir en contenir un de quelques livres, quand il n'y a qu'un enfant ; de combien donc de livres sera la charge de cette partie, si la femme porte tout à la fois jusqu'à trois enfans. Car ce fut la coutume d'une Dame d'accoucher ordinairement de deux enfans & une fois de trois. \* Ce sera donc à dire que la partie, laquelle dans une femme la fait devenir mere, peut acquérir une force aussi différente de celle qu'elle avoit avant la grossesse, que l'est le poids de quelques grains, que présent les germes animaux, avec deux & peut-être six, huit ou dix livres de pesant. Car trois enfans peuvent-ils peser moins ? Cette preuve de force étonnante, Monsieur, & d'une extension si prodigieuse vous paroît-elle équivoque, supposée ou imaginée dans le corps d'une femme ? Mais une pareille dilatation, toujours pleine de force & de résistan-

Roussel  
de partu  
caesareo  
c. 7.

D ce

\* Une fort petite femme Bijoutiere, qui vit encore dans la rue saint Honoré près de la rue de Grenelle, a eu dix-huit enfans en six couches consécutives.

se va encore plus loin : car les muscles du bas ventre , le péritoine , &c. ( peut-être même les os du voisinage ) prêtent à proportion pour contenir ce volume si pesant , & cette expansion est-elle autre que celle des parties nerveuses. C'est donc , Monsieur , une ample preuve de l'ample fond de forces , qui est attaché à la nature du genre nerveux des femmes pour servir au besoin de leurs fonctions.

Mais cette mécanique à tout son fondement dans la structure des parties : car cette structure consiste intimement dans un amas de sachets vésiculaires , pressés & entassés les uns sur les autres , lesquels , comme il arrive dans la *nutrition* , venant à se dilater , grossissent les parties pour en faire l'embonpoint. Mais plus ces sachets vésiculaires sont plus petits ou plus serrés , quand ils sont aussi nombreux que ceux qui composent le tissu ou la substance des parties qui se gonflent ou s'étendent pendant la grossesse , plus ils en font croître le volume sans pourtant leur rien faire perdre de leur force , de leur puissance tonique ; car ces vésicules ne se dilatent que par l'action des fibres musculées qui les dévelopent ou les déploient ;

ce

Keill  
fundam.

et sont autant de leviers , pour ainsi dire , qui se dressent & qui en maniere de pilotis , soutiennent le *ton* & la fermeté de toutes ces parties ; de telles preuves de force innée dans les corps des femmes , ne peuvent passer pour douteuses. Ainsi donc , Monsieur , il ne faudra pas recourir au miracle pour comprendre les fortes résistances que l'on vante si hautement dans votre parti , pour élever à la merveille des miracles , des opérations qui ont un fondement naturel dans le fond de forces nerveales qui paroissent dans vos Convulsionnaires. Car enfin ce sont des filles , personnes par conséquent de ce sexe qui a en propre une provision de forces qui se déploient dans les occasions ; & ces filles les attirent ces occasions , en se laissant trepigner sur le ventre à force de pieds d'hommes.

En faut-il d'avantage pour agacer ces parties , où est concentré l'ample spiritueux , qui doit les gonfler , les étendre & leur faire prendre cette éminence de bas ventre qui distingue les femmes grosses. Mais elle dégénere cette éminence , dans des filles qui sont ou qui se mettent en vapeur , en ces étouffemens , ces suffocations , ces fentimens

de boules qui s'élevent du ventre vers la gorge. Sur ces effets ou ces prodigieux efforts, Monsieur, jugez des inconveniens honteux auxquels s'exposent, à tout le moins celles de vos Convulsionnaires que l'on voit se froter d'une manière indécente & redoublée, le bas ventre dans leurs accès de Convulsions? Cela, direz-vous, represente des idées que l'on ne sçauroit trop cacher ou éviter. Mais le danger consiste-t-il à avertir les spectateurs, & à apprendre à des imaginations chrétiennes à se prémunir contre les dangers de la concupiscence? car c'en est comme le foier que ces créatures remuent.

Cependant ce fond de forces n'est pas tellement renfermé dans les parties du bas ventre, qu'il ne paroisse s'être porté dans le reste du corps; car outre l'observation bien naturelle qu'ont fait ceux qui emploient les bêtes de charge; ils trouvent autant de force & de courage dans une cavale, par exemple, que dans un cheval; & à cela revient cette autre qui est ordinaire à la campagne, que les filles & les femmes, outre qu'elles y sont rarement sujettes aux passions histériques, travaillent comme les hommes aux travaux qui y sont rudes &

con-



continuels. D'ailleurs si l'on a vû un homme charger tout seul une pipe de vin, ne s'est-il pas vû, on l'a déjà dit, une femme qui levoit de terre une barrique de bierre ? une autre étoit d'une telle force dans les mains, que prenant de la main gauche, sans y employer la droite, les deux poignets d'un fort homme, les ferroit au point qu'il ne pouvoit se dépêtrer, ni s'arracher de cette main. Un autre prodige de force dans une femme au-dessus même de celle de *Milon de Crotoné*, c'est que quatre hommes ne pouvoient déplacer cet Athlète de dessus une planche huilée, sur laquelle il se tenoit presque invinciblement ferme contre les efforts de ces quatre hommes ; & on lit d'une femme en Convulsion, laquelle étoit tellement collée & affermie sur l'endroit de la terre sur lequel elle tomboit, que huit hommes pouvoient à peine la relever. Tout cela, Monsieur, vous paroît exagéré : serez-vous donc étonné si l'on craint aussi que bien des opérations de vos miraculeuses ne soient autant enflées que le sont leurs ventres & leurs gorges.

L'endroit seroit ici naturel de concilier ce que l'on vient de dire, du fond

Trefon  
d'histoi-  
res ad-  
mirables  
de Si-  
mon  
Goulart.  
t. 1. p.  
447.

Ibid.  
p. 79.

de forces qui est dans les femmes, avec la supériorité de celles que l'on reconnoit dans les hommes au-dessus des personnes du sexe. Mais ne seroit-ce pas une question à faire, sçavoir s'il n'y auroit pas en ceci plus d'opinion que de vérité ? & si ce ne seroit point par l'habitude que les hommes se sont faite, plus peut-être par intérêt & par politique, que par justice & par raison ? en effet l'on ne remarque aucune différence entre la structure des bras & des jambes des femmes, & celle des bras & des jambes dans les hommes. La charpente des os qui composent le *bassin de l'hipogastre* dans les femmes, diffère en quelque chose de celle qui forme un pareil bassin dans les hommes, parce que la nature pourvoit à ce qu'un enfant ou plusieurs même, & quelquefois assez gros, pussent y tenir ; elle a donné plus de capacité à l'hipogastre dans les femmes que dans les hommes. Remarque-t-on quelque différence semblable entre la structure, les positions, les attaches & les directions des os, ou de leurs *articulations*, ou bien dans la force & les situations des muscles, différentes dans les hommes de ce qu'elles sont dans les femmes ? Aussi voit-on

des

Le bas  
ventre.

femmes qui bêchent la terre, qui conduisent des charettes, qui font les travaux de la campagne; quelques-unes aussi-bien que les hommes dansent sur la corde, quelques-unes se font fait soldat; & les Amazones formoient, dit-on, des Compagnies de cavalerie. Ainsi, Monsieur, peut-être n'est-il pas moins de force fonciere dans les corps des femmes, qu'en ceux des hommes. Mais quoique l'on puisse en croire, du moins est-il incontestable que dans un corps de femme il se trouve un organe infiniment nerveux, lequel, quoique d'un volume fort petit, peut s'étendre & se dilater sans s'affoiblir de *ton*, jusqu'à pouvoir soutenir une charge de huit ou dix livres. Il n'est certainement aucune partie dans le corps d'un homme qui soit susceptible d'une telle puissance & d'une résistance si prodigieuse, sans le soustraire à l'ordre naturel. Est-ce rien moins qu'une démonstration d'un furieux fond de force propre aux personnes du sexe?

Mais une autre preuve de l'erreur où l'on est sur ce qu'on appelle foiblesse, c'est de voir dans le corps de quelques enfans, encore très-jeunes & par conséquent estimé très-foible, un fond de  
{force

force qui paroît plus grand qu'on ne le pense dans le corps humain. C'est que ce qui est délicat n'est pas foible, quand l'harmonie & toutes les proportions gardées unissent les parties entr'elles. C'est ce qui s'observe dans les bâtimens qui paroissent délicats, mais qui sont aussi durables que de plus grosses masses. C'est donc la raison du fond de force qui est en de certains enfans, en qui une singuliere justesse de position dans leurs organes, fait la force de leur constitution. Ce fond paroît même d'autant plus essentiel, ce semble, au naturel du corps humain, qu'il est évident par l'exemple de ces enfans, qu'il naît avec l'homme ou en même tems que lui. Tel fut ce jeune enfant prodigieux en force, qui avoit ce fond à l'âge de cinq ans, & cet enfant a été vû de nos jours, puisque toutes les Gazettes, les Mercuriales & Journaux l'ont célébré en 1731. \* à cet âge il pouvoit porter deux cens  
301

\* Le fils d'un Meunier de Franche-Comté que sa mere avoit porté, dit-on, plusieurs années, paroissoit à l'âge de neuf ans en avoir soixante, & ses cheveux étoient déjà tous blancs; il étoit si fort que d'une seule main prenant par derrière une charette tirée par  
trois

soixante livres, lever d'une main un poids de cent livres & d'un doigt un poids de cinquante livres. Une telle provision de forces avancées ou précoces, répond de la prévoyance où s'est mise la nature pour ne rien laisser manquer au corps humain dès forces qui lui seroient nécessaires en certaines occasions. Mais dès lors qu'un tel fond est bien réel dès le premier tissu que les parties prennent dans le corps, faudra-t-il prendre ailleurs que dans ce naturel les causes de tous les mouvemens, & les raisons de toutes les tensions telles qu'elles soient, ou des dispositions *toniques* qui se font ou peuvent se faire dans les nerfs ou les fibres des muscles, puisqu'elles sont les dépositaires nées de ce prodigieux fond de forces que le Créateur y a attaché. Or ce fond de forces se montre dans l'énorme tension qui se fait dans les muscles, soit dans les allongemens, soit dans les contractions ou les raccourcissens de leurs fibres. Mais quoiqu'il en soit, seront-ce d'autres effets que ceux

Disposition  
qui résultent  
de la tension  
des parties

trois chevaux, ils les arrêtoit : on tient ce fait d'un P. de l'Oratoire, qui l'avoit vu plusieurs fois, étant ne lui-même dans cette Province.

Vertu  
contractive.

de la vertu systaltique, laquelle sort ou coule comme de la source de ce fond originaire & naturel de systole ? C'est même un mécanisme connu & avoué dans la formation du corps humain, puisque la croissance consistant toute dans l'allongement des fibres qui doivent composer les organes dans les adultes ; ces fibres qui naissent contractiles ont autant de ressorts qu'elles ont de filets, & qui se forment & s'accroissent à proportion de la longueur qu'elles ont prises sous ces vibrations, les battemens & les oscillations de la vertu systaltique. Car n'est-ce pas ainsi qu'un ressort battu au marteau, acquiert d'autant plus d'élasticité qu'il prend plus de longueur, multipliant, ce semble, cette vertu à mesure qu'il s'allonge sous les battemens ? sur cet exemple donc, quelle prodigieuse notion de force que celle de la vertu systaltique ou de l'élasticité des fibres nerveuses du corps humain.

Ce seroit donc déjà un titre de force étrange & d'une prodigieuse élasticité que cette étonnante *ductilité* des fibres nerveuses ; car autant que l'or surpasse les autres métaux par son immense *ductilité* ; les fibres nerveuses surpassent

id-

infiniment celle des autres corps. Mais d'ailleurs le fluide qui remplit ces fibres, tout exigü qu'il est dans son origine ou dans son germe, est capable d'une ductilité aussi étonnante, puisqu'il suit de point en point les allongemens qu'elles prennent. Car elles en remplissent exactement les filets jusques dans toutes leurs différentes inflexions, leurs courbures & toutes leurs conformations. Ainsi il n'est pas un point dans le corps humain qui n'ait son élasticité à double titre : c'est-à-dire, à raison du fluide qui est contenu dans le solide, & du solide qui le contient. Pourquoi donc, Monsieur, se défier tant des forces de la nature, dont les organes formés de la façon concentrent un fond de puissances élastiques, & de forces de ressort inimaginables & par leur qualité & par leur nombre ; mais autant réel que le sont les fluides, qui composent le corps humain ; la présence de ce fond est même sensible dans les occasions ; car il fait trouver à un homme pressé par le danger, d'eau par exemple ou de feu, des bras & des pieds à un corps qui en paroïssoit privé, & lui fait faire des actions de courage, desquelles il ne le sentoit nullement

ment capable. C'est en effet la raison de ces efforts surprenans , ou de ces entreprises incroyables au - dessus , ce semble , de la nature , qu'on voit réussir dans ces occasions imprévûës , d'où sortent de semblables personnes contre toute aparence. N'est-ce pas , Monsieur , une raison de soupçonner dans la nature des ressources que l'on va prendre dans le surnaturel , puisque les raisons s'en conçoivent dans l'ordre de la nature , dans le mécanisme de ses ouvrages , & le tout dans l'institution du Créateur. Les opérations de vos Convulsionnaires surpassent-elles donc un fond de puissances si merveilleuses ?

Car c'est d'un point & moins encore , qu'est partie la formation d'une fibre qui s'est allongée en se développant dans le germe du corps humain , pour y faire un cœur , des muscles & tout ce qui est musculaire dans les organes. Le comble de la merveille , c'est que ce n'est qu'une fibre contournée en des millions de manières , qui fait la tiffure de toutes les parties du corps humain , de la même manière ( mais sans comparaison ) que l'on a vû qu'un seul trait de burin conduit par une main habile



a gravé un *Crucifix*, en distinguant des parties qui representent le corps humain, comme des yeux, une bouche, des bras, des jambes. En ceci donc consiste le Naturalisme de ces effets, tant prodigieux fussent-ils, qu'ils partent tous de ce fond primordial de systole; effets, lesquels quoique variés en tant de manieres, gardent toujours ce caractere originaire du Naturalisme, qu'ils participent de ce premier fond de puissance, puissance à la vérité qui presente aux sens ou aux yeux différentes formes, ou des figures qui prennent différentes attitudes, suivant que la vertu systaltique les remue ou les place, mais toutes sans changer de nature. C'est donc un Naturalisme bien marqué, & qui se retrouve par tout dans les Convulsions des filles Convulsionnaires, parce qu'aïant en elles un principe unimaginable de force naturelle dans les fibres qui composent leurs corps, ces fibres deviennent susceptibles d'autant de différents mouvemens, d'attitudes, de gestes, de grimaces ou de minauderies, dont elles font des spectacles puérils, indécens & lascifs, plus scandaleux certainement que miravuleux.

C'est ainsi que les phosnomènes qui

E se

se forment de ces différentes positions, contorsions, & de toutes semblables modifications des fibres musculuses, appartiennent aussi véritablement au Naturalisme, qu'ils sortent effectivement ou émanent du même fond de puissance élastique, sans sortir du genre de force dont ils ne sont que les effets ou les productions. Soit donc le serrement de ces fibres, soit leur contraction, soit leur allongement; c'est le propre des fibres nées contractiles, & qui se conservent dans l'ordre de puissance qu'elles ont reçûe: car n'étant qu'un limon filamenteux dans l'origine du corps humain, elles passent en *muscles*, en *tuniques*, en *membranes*, toutes parties qui gardent l'exercice d'une systole manifeste, ou une obscure qui ont le mouvement vermiculaire, puis en cartilages, enfin en os où la systole est insensible (comme en puissance) ou comme fixée, puisque des tuniques d'artères qui ont une systole manifeste & sensible, se trouvent ossifiées dans le cœur même de quelques personnes âgées.

V. Bel-  
fini de  
corde.

Au reste toute cette gradation de fibres diversement habillées, plus ou moins mouvantes, mûes ou mobiles, fait-elle

le qu'elles soient moins dans l'ordre du Naturalisme, puisque la nature toute seule en fournit la matiere & la forme ? de même donc quelques sortes de mouvemens musculaires que l'on comprenne, dans quelques rétrécissemens, quelque *fixation* ou *inertie* qui se fasse dans les fibres ; de là vient le *ton* des parties, leur plus ou moins de résistance ou de solidité, de mollesse ou fermeté, de douleur ou d'insensibilité. Au surplus ce sont toutes manieres d'être des fibres, dont la possibilité est renfermée dans le fond originaire de la puissance élastique, motrice, contractile ou compressive de la nature, à la vérité différemment opérante ; mais en tout & par tout maîtresse de ses opérations ou de ses œuvres.

La tension ou le degré de cette tension.

Ces réflexions, Monsieur, doivent vous paroître solides, raisonnables & dans le goût de la bonne physique ; parce qu'elles sont prises toutes dans le sein de la nature, des matieres qu'elle emploie, des façons qu'elle leur donne & des instrumens dont elle se sert ; n'en seroit-ce pas assez pour vous faire atteindre de très-près le point de la difficulté qui vous occupe sur l'insensibilité ou l'indolence de vos filles Convulsionnaires,

& de la résistance de leurs os sous les coups de buches ? Vous sentirez même la force de ces réflexions, Monsieur, si vous voulez bien vous déprendre de la comparaison que l'on fait parmi vous de faits à faits : car en prenant dans les faits que j'ai produit les manières & l'esprit des loix & de la puissance de la nature ; je crois en avoir assez dit pour convaincre des esprits aussi raisonnables que le vôtre, Mr, que les faits prodigieux des Convulsionnaires, quoique sans être nommément les mêmes que ceux que j'ai avancés, se trouveront dans le genre de tous ceux qui ressortissent du fond de la nature & de sa capacité ; & c'en est assez pour assurer le Naturalisme de tout ce qu'on appelle *supernaturel divin* parmi vous.

J'ai pourtant encore une observation à vous proposer, Monsieur, en vous faisant ressouvenir de certains effets de forces prodigieuses, & de résistances surprenantes qui se passent sur les parties du corps humain, sans que le divin y ait aucune part. C'est quand on a l'adresse de faire prendre & conserver à des corps un équilibre dans toute sa justesse : car c'est là, si vous voulez y faire attention, Monsieur, en quoi consistent

sistent les fonctions admirables de l'œcono-  
 mie animale en tems de santé ; & ce  
 fut ce qui fit admirer un fameux bâ-  
 teleur , que l'on a vû dans Paris pen-  
 dant des années étonner tous ses specta-  
 teurs. Il étoit donc si bien dressé à po-  
 ser sur son front une rouë de carosse  
 toute ferrée , qu'il pouvoit l'y retenir  
 sans s'enfoncer l'os du front ni sans l'en-  
 tamer aucunement , quelque mouvement  
 qu'il se donnât , jusqu'à se renverser sur  
 une table en descendant même , sans ja-  
 mais faire perdre un moment l'équilibre  
 à sa pesante rouë. Un autre semblable  
 aventurier sçavoit tenir en équilibre tout  
 son corps apuié sur un écu qu'il apli-  
 quoit sur son front , & sur l'écu la  
 pointe d'une épée qu'il dressoit de bas  
 en haut ; & sur une aussi fragile base ,  
 il se balançoit en l'air pendant long-tems  
 les pieds en haut. Voilà certainement  
 du prodigieux ; mais comme il étoit  
 operé par l'équilibre où étoient des corps  
 apliqués au juste les uns sur les autres ,  
 ce furent des prodiges de résistances que  
 l'on admira dans la nature , parce que  
 tout ce qui est dans la sphère , dans la  
 justesse de ses loix & dans l'ordre de sa  
 puissance , tout cela est naturel ou na-  
 turalisme. Mais je m'attens , s'il vous

On l'a-  
 pelloit  
 Napolitain.

plaît, Monsieur, que vous me tiendrez grand compte de tous les frais où je me mets pour vous ramasser par toute la Physique & l'Histoire naturelle, des faits que j'emprunte de ses sources & que je vous prodigue en preuves de Naturalisme, & particulièrement pour vous amener au sujet de la résistance des os sous les coups de buches, parce que je me repose sur l'assurance que vous me donniez de la réalité bien constante de ce fait. Cependant, pardonnez-le-moi encore, Monsieur, il me reste toujours un fond de doute que je ne puis vous dissimuler à l'occasion de ce que j'apprens. Rien passoit-il pour plus constaté parmi la gent Convulsionniste, qu'il y a de vos filles qui se *pendent* à la vûe & sous les yeux de tous les spectateurs qui s'attendrissent même sur ce spectacle, parce qu'il leur fait appréhender que la mort de ces créatures ne s'en ensuive. Le fait paroît certain aux yeux, cependant une fourberie secrète en a découvert l'artifice. C'est l'adresse à sçavoir faire un nœud coulant, qui ne peut, quand il est dressé d'une certaine manière, serrer assez le cou pour consommer l'étranglement. Cette malice qui tient fort des tours de passe-passe, a été décelée  
d'une

d'une de vos Convulsionnaires qui abusoit de la crédulité d'un célèbre zéléteur de l'œuvre des Convulsions. Tous vos partisans affuroient la certitude du fait & le voilà découvert & convaincu de faux. Cela me fait ressouvenir donc aussi d'un fait qui a été long-tems tenu pour constant, c'est celui de la dent d'or de l'enfant de *Silesie*, dent que l'on disoit sortie du grand œuvre des *Alchimistes*. Quatre des plus grands hommes de leur siècle en ce genre de science, *Horstius*, *Rulland*, *Jugorster* & *Libavius* firent de gros volumes sur ce fait, parce que personne des plus grands maîtres de l'art n'en doutoit. La fausseté s'en est découverte plusieurs années après, que la prétendue dent d'or, tant célébrée & tenue pour incontestable, se trouva dans la bouche de l'enfant en question une dent naturelle, qui avoit été très-adroitement recouverte d'une feuille d'or. Mais comme ce n'est point la seule tradition qui s'est trouvée fausse, qui nous répondra, Monsieur, que celle que les Convulsionnistes commencent d'établir aujourd'hui, ne se découvrira point abusive dans quelques années. C'est donc encore une complaisance de ma part pour vous, Monsieur, sur les faits dont

VOUS

V. Sarr  
dré sur  
la mag.  
p. 48. let.

1.  
Voies  
Browne.  
des ex-  
teurs  
popul.  
1. ch. 15.  
&c.

vous me cautionnez l'incontestable certitude, & je vous supplie de m'en sçavoir autant de gré, qu'il en coûte de peine à raison pour m'aveugler avec vous.

Au surplus une raison tirée des contraires, Monsieur, ne pourra-t-elle pas fléchir votre complaisance en faveur du Naturalisme que je défends ? une cause naturelle rend les os cassants & fragiles au point que la moindre chose les rompt ; une autre au contraire les rend molasses & flexibles comme de la cire. Sera-t-il plus difficile d'accorder à la nature la raison pourquoi ils ne se cassent point ; le verre si fragile avoit trouvé un homme qui le rendoit malleable, & la preuve de semblables pouvoirs ne se trouve-t-elle pas journellement dans les effets prodigieux du tonnerre ? car tandis que le tonnerre brise des lames d'épées dans leurs fourreaux sans aucunement interresser ces fourreaux ; il fait des ravages incompréhensibles au milieu des corps les plus fragiles sans en briser aucun. (a) Enfin l'exemple de la résistance.

Voiez  
Bernel  
Moller.

V. Pan-  
cirol de  
rebus de-  
perdit.

V. Le  
trésor  
des His-  
toires  
admirables  
pag.  
5.

V. Le  
traité de  
Popi-  
mieu.

(a) Dans les premières années de ce siècle on vit dans un Hôpital de Toulouse, une fille qui mangeant & buvant bien, décrois-  
soit



sistance du *Calus* des os n'aideroit-il point à faire (b) comprendre dans la nature une disposition propre & prochaine à la substance ou au tissu des os, pour les empêcher de se casser, puisqu'aucun endroit n'en est si peu cassant que celui où s'est fait un *Calus* ? La physique donc révendique avec raison l'explication de quantité d'effets prodigieux, parce que ce sont de ces faits convenus parmi les Naturalistes de bonne foi, parce qu'ils se laissent persuader par ces exemples du pouvoir de la nature quoique les raisons en soient obscures. C'est ainsi que dans une question la plus merveilleuse qui est celle de la stabilité du monde à l'épreuve du tems ; ils s'entendent,

soit tous les jours & ne faisoit aucun usage de ses bras & de ses jambes ; elle mourut enfin, & les os furent trouvés réduits à la consistance de la moële.

(b) Un Procureur du Seminaire de Troye revenant à cheval fut tué par le tonnerre, un Frere qui le suivoit ne s'en étant point aperçu, crut qu'il s'étoit endormi, parce qu'il le voïoit vaciller sur son cheval ; mais aiant essayé de le réveiller, il trouva que tous ses os avoient été consumés, sans que les chairs parussent endommagées. Ce fait arriva vers la fin du siècle dernier.

18 *des Convulsions.*

tiennent, comme s'en explique sensément *Cicéron*, à concevoir une espede de lien sans le connoître ni le déterminer, qui entourant les élémens, les fait demeurer étroitement unis les uns avec les autres. Car si on leur demande quel est ce lien, ils répondent que c'est la nature, ou son intelligence & sa raison, qui répandue dans tout l'Univers opère toute cette merveille, en attirant les extrémités au centre & les y contenant. *Nihil majus quàm quod stabilis est mundus . . . . omnes partes ejus . . . . cum quodam quasi vinculo circumdata colliguntur, quod facit ea natura, qua per omnem mundum, omnia mente & ratione conficiens, funditur, &c.* C'est ainsi, Monsieur, que la vraie Philosophie aiant meilleure opinion de la nature & de son pouvoir que les Convulsionnistes, l'a toujours ainsi interpellée. Et en effet si l'on vouloit entrer dans un détail de quelques-uns de ses faits particuliers, sçait-on bien pourquoi il y a des terres *sarcophages*, qui consomment les corps comme feroit la chaux, & que d'autres terres les conservent contre la pourriture, & par la même bonne foi les Naturalistes ne chicanent aucunement sur ce phénomène

Cic. de nat. deorum l. 2. c. 45.

Qui mangent la chair.

incom-

incompréhensible à la physique ordinaire , sçavoir qu'une sorte de terre dans le Duché de *Spolette* , se met en poudre quand il pleut , & en bouë quand il fait sec.

Le Vaïer  
Phyfi-  
que

Après tout cela , Monsieur, voici un espece de problème qui se presente à vous proposer. Est-il moins naturel que quelque chose résiste à la violence des coups , que d'en voir qui résistent à la violence du feu ! Or certains peuples d'Italie passioient pour marcher sur le feu sans brûler , & les Poëtes le témoignent comme aussi les Naturalistes.

Les Hir-  
pins Vir-  
gile *Æ-*  
*neid.* 2.

Plin. l.  
7. Stra-  
1. 5

\* Et à ce sujet est-il prodige plus merveilleux , sans cependant être contesté à la nature , que la propriété de la pierre d'*Amiante* ? car l'on en tire de l'aveu de la physique litteraire la plus épurée un lin dont l'on fait de la toile que le feu ne consume point , & au contraire qui la dégrasse ou blanchit , quand les serviettes ou les mouchoirs que l'on en fait sont sales ; l'on en fait encore du papier qui est si peu combustible que la maniere d'en effacer l'écriture que l'on a faite

V. Les Mémoires de l'Académie des belles Lettres tom. 4. pag. 639.

Diosco-  
ride l. 5.  
c. 156.

Pantrol  
de veter.  
deperdit  
t. 4.

V. le Pe-  
re Mar-  
tini.  
V. Licet  
de luccr-  
nis. Fer-  
rarius de  
lucern.  
sepulch.

faite dessus , c'est de le jeter au feu. Enfin c'est du lin d'*Amiante* ou d'*Af-  
beste* dont on formoit les *mèches perpé-  
tuelles* , qui avoient la propriété de brû-  
ler & d'éclairer sans diminuer de leur  
substance. L'on trouve encore dans des  
Voïageurs qu'il croit en Tartarie une  
herbe sur des pierres , laquelle se met en  
bouë quand on la dissout dans l'eau ,  
& qu'après l'on en fait des mèches qui  
ne se consomment point. De là se feront  
fait les fameuses *lampes sepulchrales* ,  
que les anciens enfermoient dans les  
Tombeaux. Ce sont toutes matieres  
qui souffrent sans altération la force du  
feu , & par conséquent des prodiges  
bien connus & reçus dans la nature.  
Mais quand bien même l'on voudroit  
en rabattre quelque chose , seroit-il rai-  
sonnable en comparaison de tels *effets* ,  
d'ériger en miracle la résistance que font  
sous des coups les parties du corps hu-  
main : Est-ce autant que de voir un  
foible papier se nettoïer dans le feu où  
on le jette de ce qu'il y avoit d'écriture ,  
sans se mettre en cendre.

C'est que de tout ceci tant prodi-  
gieux fut-il , Monsieur , il faut com-  
prendre que tout ce qui survient d'éton-  
nant ou de merveilleux dans la nature ,  
pourvü

pourvu que ce soit chose certaine , n'arrive que parce que le fond de force qui est en elle s'éleve au-dessus de l'ordinaire , sans qu'il soit besoin qu'aucun miracle intervienne ; seulement donc la nature en pareil cas produit au dehors , ce qu'elle cachoit effectivement dans son sein. La raison s'en prend dans l'institution du Créateur , lequel aiant mis dans chaque être plus de vertu qu'il ne doit absolument en consumer pour chacune de ses opérations , il reste à chaque être pour ses besoins futurs de quoi mettre quelque chose de cette puissance en réserve ; c'est donc de ce fond originaire que peuvent sortir comme de nouvelles forces qui produisent des effets insolites. On les admire donc , parce que leurs causes ne sont point dans le courant ordinaire. Mais elles n'en sont ni moins réelles ni moins appartenantes à la nature ; ce sont donc & des causes & des effets naturels.

Ce sont de pareilles observations & encore aussi singulières & aussi surprenantes que celles qui se font sur certains âges & sur certains tempéramens qui se trouvent avancés ou prématurés : seront-ce donc des miracles ? Car dans ces occasions l'on voit des prodiges dans

F

des

V. Les  
Mémoires de  
Trevoux  
le Mer-  
cure  
Franc.  
1731.

des personnes, en qui l'âge est préve-  
nuë par la capacité ; des enfans, par  
exemple, en qui les sciences prévien-  
nient l'étude, comme s'ils naissoient a-  
vec la Philosophie infuse. Ce fut ainsi  
que naquit en 1721. à *Lubec* & mou-  
rut sçavant en 1725. l'enfant qui par-  
loit à l'âge de dix mois ; à un an il  
sçavoit les principaux événemens du  
*Pentateuque*, à treize mois l'histoire de  
*l'Ancien Testament* ; à quatorze mois  
celle du *Nouveau*, à deux ans & demi  
il répondoit sur la *Géographie* ; il par-  
la bien-tôt le *Latin*, puis le François ;  
à la fin de sa troisième année, il con-  
noissoit les Généalogies des principales  
Maisons de l'Europe ; il voïagea en  
*Dannemarck* la quatrième année de son  
âge, & il y harangua le Roi & les  
Princes de fort bonne grace. Au retour  
il aprit à écrire pouvant à peine tenir  
sa plume. Mais il étoit souvent mala-  
de ; de sorte qu'il mourut en 1725.  
avec une fermeté chrétienne encore  
plus étonnante que tous les prodiges de  
sa courte & merveilleuse vie. Que ces  
effets naturels, Monsieur, prouvent bien  
l'art miraculeux de la nature, sans au-  
tre puissance que celle dont le Créateur  
l'a rendue dépositaire. Mais en voici en-  
core

ore des preuves bien étonnantes. Ce sont les Histoires des talens précoces, comme celle du Cardinal *Lugo* qui sçavoit lire à trois ans ; celle du *Tasse*, qui aiant commencé à étudier la Grammaire avant trois ans, sçavoit le *Latin* fort bien & un peu de *Grec* à sept ; celle du petit Espagnol *Hernandez*, qui sçavoit fort bien le *Latin*, le *Grec*, le *François*, l'*Italien* & l'*Espagnol* avant sept ans ; fait dont a été témoin le sçavant Auteur du *Traité de l'opinion*. \* Mais ce sont des filles, Monsieur, dont vous défendez le divin & le surnaturel, parce que vous pensez que les prodiges que vous croiez voir en elles ou dans leurs Convulsions, ne

F 2            peuvent

\* Tous les faits de cette nature ne s'écrivent pas. Un homme digne de foi de qui je le sçai, vit en 1703. un enfant de deux ans qui sçavoit toute l'histoire de l'Ancien Testament. Sa mere étant à la grille avec quelques Religieuses, l'enfant trouve un morceau de clinquant, le pose au milieu du Parloir & se met à tourner au tour. Les Religieuses lui demandent ce qu'il fait. C'est ainsi, leur dit-il, que les Israélites dansoient autour du Veau d'or. Une sœur de cet enfant qui n'avoit pas encore cinq ans, répondoit de plus sans hésiter sur toute la suite des Rois de France.

peuvent être naturels , par la raison que vous ne croiez pas possible d'expliquer les phœnomènes , qui distinguent si hautement leurs actions & leurs discours par les principes de la nature. Mais , Monsieur , il ne faut pas oublier que non-seulement c'est de la force musculaire dont le Créateur a mis dans nos corps un fond supérieur au courant des fonctions corporelles pour s'élever au-dessus de soi-même en certaines occasions ; la remarque a été ci-dessus faite , que la force de nos corps ne s'accroit point seulement à raison de l'élasticité des fibres nerveuses organiques , mais encore à raison du *fluide spiritueux* , qui s'accroit en élasticité en elles à mesure qu'elles prennent plus de ressort. Ainsi donc la fonction des esprits animaux a aussi ses prématurités & ses excès ou ses développemens précoces ou excessifs ; & c'est de là que naissent les talens merveilleux de certains enfans en qui ce spiritueux se développe prématurément , ou dans les adultes en qui il excède par trop de vertu. Faute de cette attention *Muret* , ce sçavant homme d'ailleurs , ne pouvoit comprendre , quoiqu'il en fut témoin , un prodige de mémoire dans un jeune homme qui répétoit

Var. lect.  
l. 3. c. 1.



petoit trente-six mille noms dans le même ordre qu'il les avoit entendus une seule fois ; cependant sans tant se défier des forces de la nature , il ne recourut ni au miracle ni au divin. Mais l'on a vû aussi des talens précoces dont la nature a illustré des filles.

La Lettre écrite à la Reine d'Angleterre par *Elizabeth* , qui depuis est devenue une si grande Reine , en est un auguste & rare témoignage ;. car elle écrivit cette lettre n'ayant que quatre ans. La nommée *Morel de Barcelone* , sçavoit en 1604. n'étant âgée que de douze ans , le Latin , le Grec & l'Hébreu , & soutint à Lyon des thèses de Logique & de Morale. L'on a pour les hommes dans *Paquier* , décrite la science d'un jeune homme âgé seulement de vingt ans ; mais l'incompréhensible, Monsieur, sans pourtant qu'on y ait cru du miracle ni du divin, c'est l'histoire du jeune *Antoniano* , qui depuis a été Cardinal. Il presenta au *Cardinal de Médicis* , qui est devenu Pape , un bouquet lui faisant son éloge en vers qu'il composa sur le champ, & pour marque que c'étoit un *impromptu* , le Cardinal aiant donné pour sujet à *Antoniano* l'orloge qui venoit de son-

Larrei,  
histoire  
d'Angle  
terre.

V. Bi-  
blioth.  
André  
Schor. t.1  
3. p. 43.  
L. V. G.  
32.

Bayle,  
dict. crit.  
art An-  
toniano.

V. Strada pro-  
lus Aca-  
dem. 1. 2.  
COL. 3.

ner dans la sale, le jeune Antoniano fit à l'heure même, n'ayant pas encore douze ans, des vers que l'Histoire a conservés, & dont la longueur & la beauté font le prodige d'un *impromptu* qu'on a peine à croire, mais qui valut au jeune *Antoniano* un collier d'or que lui donna le *Cardinal de Trente*.

De tels prodiges d'esprit, Monsieur, font-ils inférieurs à ce que l'on divinisait parmi vous, dans les discours de spiritualité ou semblables œuvres de vos Convulsionnaires ? c'est que pour entrer dans ce naturel, il faut reconnoître dans la structure du corps humain, dans l'économie de ses organes, dans l'harmonie & les proportions merveilleuses en tout ce qui le compose, un fond de *géométrie naturelle*, capable de faire prendre aux fibres des arrangemens spontanés ; mais surprenants en certaines trempes de génie & de nature ; & c'est cette *géométrie innée* qui est cause de ces avances de talens prématurés en certaines personnes. Cette idée de *géométrie naturelle* dans nos corps & nos esprits, Monsieur, n'est même rien moins que supposée ou l'effet d'une imagination ingénieuse. Le célèbre *Mon-*  
*sieur*

*M. Pascal* en est une preuve bien authentique ; car à l'âge de douze ans , sans Maître & sans avoir lû aucun ouvrage de Géométrie , il s'étoit fait de lui-même des définitions & des axiomes , jusqu'à être arrivé à tracer des figures de géométrie de son invention ; & tout cela par la seule force de son rare génie. Aussi s'éleva-t-il jusqu'à comprendre & à démontrer la trente-deuxième proposition du Livre des *Elémens d'Euclide* ; & enfin il pût à l'âge de seize ans composer un *Traité des Sections coniques*. Après cela , Monsieur , l'on comprend dans la nature bien entendue , prise dans son véritable sens & en tout ce qu'elle a de valeur , de quoi se persuader que sans miracle , il s'opère dans les corps & dans les esprits des effets qu'il est plus facile d'admirer que de les expliquer.

A l'aide de ce fond de *géométrie naturelle* ou à la lueur des connoissances qui en émanent , l'on découvre l'art des *répétitions* naturelles , qui comme dans les *orloges à répétition* , se font de certaines opérations de l'esprit dans le corps humain. Telle est la *mémoire* : car comme les répétitions ne se font dans les montres ou pendules , que par le méchanisme

V. le P.  
Daniel,  
Voïage  
du Monde  
de  
Descart.  
P. 3. pag.  
262.

chanisme de ressorts qui se montent & descendent, suivant la mesure & les règles du tems, sur lesquelles ces organes ont été travaillés, placés & dirigés par le génie d'un habile ouvrier : tout de même les esprits reprenant les directions auxquelles ils auront été déterminés & qu'ils auront une fois suivies, sont déterminés encore à se restituer dans les mêmes oscillations dans les fibres nerveuses, & de là se répéteront les mêmes sensations & les mêmes impressions sur l'ame, ainsi réitérées. Sans donc précisément pénétrer les causes secrètes des opérations qui se font dans le cerveau, ce laboratoire ( comme il est apellé ) le plus merveilleux qui soit dans la nature ; l'on sent la raison de l'ordre que reprennent les esprits dans leurs cours, & l'on se trouve dans l'idée de la cause, par exemple, qui fait la mémoire. Mais les causes dans le naturel pouvant s'élever, comme on l'a vû, au-dessus de leurs puissances ordinaires, c'est en de semblables ressources que l'on conçoit la raison de ces mémoires prodigieuses, si propres, Monsieur, à faire entrer dans les raisons naturelles de ce que vous apellez surnaturel, miracle ou divin dans vos Convulsionnaires. Car

ce

V. Mr de  
Fonte-  
nelle  
hist. de  
l'Acca-  
démie  
des Sci-  
ces 1707.

et ne sont rien moins que des prodiges encore, que ces étonnantes mémoires dans les opérations de l'ame, & ils découvrent les raisons de ceux qui arrivent dans le corps humain. Tel est celui que l'on lit de *Senèque*, qu'il répétoit deux mille noms de suite après les avoir entendus prononcer une seule fois. *Jean Pic de la Mirandole* eut un neveu qui recitoit les mots contenus dans deux pages entières, non-seulement dans leur ordre naturel, mais encore dans leur ordre retrograde, sans en avoir entendu la lecture que trois fois. C'est un prodige; mais c'en est bien un autre que la mémoire de ce jeune homme de l'*Iste de Corse* qui répétoit trente-six mille noms dans le même ordre qu'il les avoit entendus prononcer une seule fois. Eh quel moien de s'y refuser, puisque *Muret* ce célèbre sçavant, qui ne croïoit pas de leger, assure qu'il en a été témoin lui-même. Que tant de prodiges reconnus naturels, découvrent bien, Monsieur, le Naturalisme de tous les beaux discours dont on érige des miracles à vos filles Convulsionnaires.

En effet l'on sçait à n'en point douter que les discours de ces merveilleuses ne sont que des répétitions de ce que  
leur

V. Joub-  
ton  
Thau-  
mat. cl. c.  
7. C. 2.

leur ont appris leurs répétiteurs dans les conférences qu'ils leur font sur le retour d'*Elie* & sur le *figurisme* que l'on peint dans leur cerveau ; de sorte qu'elles ne rendent aux oreilles des admirateurs qui les écoutent , que ce que les leurs ont entendu de la bouche & des leçons de leurs Pédagogues. Mais une autre marque du *Naturalisme* de ces beaux discours , c'est qu'il est de la vapeur qui enivre ces discoureuses , ce que l'on a observé de la vapeur du vin sur les esprits des yvrognes ; elle prend le caractère des tempéramens ; de sorte que quelques-uns sont reconnus pour avoir un vin guai , les autres pour avoir un vin fougueux. Aussi tous ces beaux discours , sont autant différens dans le stile , dans les expressions , les gestes & toutes les manières qui les accompagnent , qu'il paroît sensiblement que les différentes trempes d'esprit , de talent , de tempérament ou d'humeurs & les différens fonds d'instructions , de lectures & de leçons données en secret , y entrent avec tout le naturel de ces filles ; & c'est ainsi qu'ils se répètent parmi elles comme des échos , sous ces différentes faces & en ces différentes manières. C'est pourquoi

ces

ces discours paroissent plus ou moins pathétiques ou lumineux , suivant que ces filles ont plus ou moins d'esprit , & que leurs esprits sont plus ou moins ornés. Rien donc ne manifeste tant que le divin les anime bien moins que le naturel , puisqu'elles paroissent non-seulement n'être pas de l'esprit qui inspiroit les Prophètes , mais encore que souvent elles se montrent hors celui que tout Chrétien & toute Chrétienne devoit laisser ignorer en eux , pour ne point faire oublier l'esprit qui doit les animer , *nescitis cujus spiritus estis*. Elles croient ces causeuses & on les laisse croire , qu'elles apartiennent à l'Esprit-Saint , & elles sont livrées au leur propre , à leur vanité & à tout le naturel de leur imagination , de leur penchant , & aux méprises des adorateurs du grand œuvre des Convulsions.

Cette observation vous paroîtra-t-elle , Monsieur , ressentir trop la moralité dans un Traité du Naturalisme ? Mais si le physique y tient nécessairement , ne sera-ce point une réflexion plus physique que morale , appartenant par conséquent au Naturalisme ? Mais ce n'est point là le seul signe de Naturalisme ou de la sorte de naturel que l'on voit

voit dans les opérations dites surnaturelles des filles Convulsionnaires. Outre les preuves de fourberie, d'imposture, &c. que l'on a produit ailleurs de la part de celle qui se barbouilloit de sang, les fictions de quantité d'entre-elles, leurs mensonges, leurs dissimulations, leurs semblants qu'elles font paroître d'être brûlées par l'attouchement de choses qu'elles croient des Reliques, & qui n'en sont pas; tout cela manifeste-t-il autre chose que des artifices du cru du peu naturel d'un sexe, qui a commencé par tromper le premier homme, & qui n'a guères de plus violens penchans que pour séduire la postérité? une impertinente opération, (aussi étoit-ce dans une imbécile qu'on la montrait aux adeptes des Convulsionnistes) donnée pourtant pour miraculeuse; c'est celle de la Convulsionnaire qui lisoit par le nez. Folle manœuvre qui a si mal-aisément souffert l'examen, qu'elle pourroit bien n'être pas exempte du sçavoir-faire des filles. Mais enfin suposant ici pour un moment toute la bonne foi possible, sera-ce matière à miracle, parce qu'on n'en sçauroit point assigner la vraie cause naturelle? Car quoiqu'il n'y ait point de relation précise, ou directe entre les  
opéra-



opérations de nos sens ; la nature sans s'en expliquer ouvertement, supplée quelquefois manifestement à ceux qui vous manquent par une plus grande adresse ou sagacité dans les autres. Quel rapport, par exemple, de la vûe au toucher ? cependant l'on a vû en Hollande un aveugle qui étoit très-bon Organiste, & au surplus qui discernoit en les tâtant avec ses doigts, toutes sortes de monnoies & de couleurs, enfin qui jouoit aux cartes. Un homme de Toscane aiant les yeux bandés, distinguoit les couleurs par l'attouchement. Encore quelle liaison entre la vûe & le tâté, pour distinguer les uns des autres, du bois, du marbre & de l'argile, sans rien faire que les tâter ? Cependant l'on a vû un aveugle travailler assez bien sur le marbre, sur le bois & sur l'argile ; de sorte qu'il en faisoit d'assez bonnes statuées. Enfin quelle intelligence paroît-il entre les pieds & les mains pour suppléer les uns aux autres ? Cependant l'on a vû une Couturiere qui n'avoit pas de bras & qui cousoit fort adroitement avec ses pieds. Et un homme aussi sans bras mangeoit & dépeçoit fort proprement les viandes qu'on lui servoit à table ; tant il est vrai qu'il y a dans

Bayle  
Républ.  
des Let-  
tres Oct.  
1685.

Journal  
des Sça-  
vants  
Aoult.  
1666.

Ibid.  
Juillet  
1675a

Goullart.  
Trefos  
447-12. 1.

Ibid.

G le

le corps humain non-seulement une Géométrie naturelle ; mais encore dans nos membres une Géométrie machinale. Aussi prétend-on qu'on peut apprendre la musique & à jouer des instrumens à un muet & sourd de naissance. C'est, dit-on, en jouant d'un instrument de musique dont on fait mordre le manche au muet sourd, moien par lequel les sons se communiquant au cerveau, comme ils s'y communiquent en parlant à un sourd sur le haut de la tête, le sourd muet se trouvera instruit. Cette observation, Monsieur, ne rabat-elle pas beaucoup du surnaturel des Convulsions de Mr le M. de L., devenu depuis plusieurs années la malheureuse victime de la séduction Convulsionniste. Car qui sçait ce qui se passe sur l'imagination de ce muet sourd de naissance entre les mains & les artifices de tous ceux qui l'environnent ou qui l'aprochent avec des mains & des yeux pleins du fanatisme des Convulsions.

Quoiqu'il en soit, Monsieur, vous voiez comment de toutes parts sort & éclate le Naturalisme des opérations de vos merveilleuses, & ce n'étoit que pour innocenter leurs Convulsions que  
l'Au-

L'Auteur du Naturalisme faisoit connoître comme des maladies, sous le nom d'épidémie Convulsionnaire. Car à Dieu ne plaise que jamais il ait pensé à noircir les consciences ou la réputation de filles Chrétiennes que l'on auroit pu reconnoître pour des malades, sans aucunement les soupçonner criminelles. En effet étant nées d'un sexe naturellement sujet aux maladies de Convulsion par les nécessités naturelles attachées à la structure ou à la disposition de leur corps, à la sorte de genre nerveux, enfin à l'Ordonnance de la circulation du sang que le Créateur y a établie ; il devenoit sans conséquence pour leur vertu & pour leur réputation, enfin pour leur piété de les faire trouver travaillées de symptomes étonnants, parce que l'on sçait de quelle variété sont susceptibles en elles des milliards de fibres nerveuses oscillatoires contractiles, si différemment situées dans les organes, & dont les rapports, les liaisons & les correspondances, font des sympathies prodigieuses ou entretiennent des rapports incompréhensibles. C'étoit encore pour y donner le meilleur tour qu'il fut possible, que sans y vouloir rien donner au démon, parce qu'il n'entre pour rien dans ce qui ne

V. Rega  
de sym-  
pth. part

dépend que du mécanisme des organes, l'on donnoit à étudier la nature dans le sens, le goût, les idées, & les notions, suivant lesquelles les grands Maîtres en Physique s'appliquent à démêler ce qui est essentiellement attaché à son pouvoir ou émané de ses forces, quoique sans en pénétrer les causes dans leur détail.

C'est donc l'étude du sentiment de la nature, *sensus natura*, c'est-à-dire, le démêlement de ses penchans & de ses manières prises dans l'ordre, l'analogie, ou dans les propriétés, ou le caractère de sa puissance, de ses loix, de ses mouvemens, &c. pour n'admettre de prodige en ce genre, que ceux qui font les miracles de la nature. Etoit-ce même une imagination que cette idée de physique qui assure le Naturalisme en des phénomènes ou des opérations dans lesquelles on croiroit même de la magie, du miracle ou de la diablerie ? car il ne tiendroit point à plusieurs d'entre vous d'employer cette fausse ressource, tant ç'en faut donc certainement. Car l'Auteur du Naturalisme sçait combien la nature se sent, & combien elle se fait sentir à qui l'a suivie dans ses secrets : & ce sentiment, Monsieur, ne se

se montre-t-il pas au toucher des feuilles de ces plantes qu'on nomme sensibles, parce qu'en effet elles sont si délicates au toucher & tellement sensibles à l'approche des doigts, qu'elles en séchent & en meurent. De ce sentiment de la nature viennent encore ces parentés de cœur, ces affinités de génie ou d'esprit, par lesquelles l'on s'aime sans s'être vû, ou l'on se hait sans raison. Ne me demandez point, dit le Poëte, par la bouche d'un homme livré au penchant de la nature, ne me demandez pas pourquoi je ne sçauois vous aimer, la raison que j'en ai, c'est que je ne vous aimé pas.

*Non amo te Sabidi, nec possum dicere  
quare,  
Hoc tantum possum dicere, non amo te.*

Martial.

Ce sont ces nœuds secrets, ces sympathies dominantes qui assortissent les ames, & qui les piquent par ces je ne sçais quoi, qu'on ne peut expliquer. Or ces rapports sympathiques s'étendent dans la nature bien plus loin qu'on ne peut croire : car ils se trouvent non-seulement parmi les hommes d'homme à homme, comme on vient de le voir ;

Corneille.

mais encore parmi les animaux entr'eux & dans eux avec l'homme. Témoin les attaches des chiens par lesquelles ils se passionnent pour leurs maîtres. Témoin encore ce chien & ce cocq, qui ayant été piqués chacun de la tarentule, dansoient tous deux en même cadence au son du violon. L'histoire du célèbre Philosophe Gassendi vient ici singulièrement en preuve. Je vis, dit-il, avec surprise une troupe de porceaux, qui en plein marché se mirent tous à gronder contre un boucher en le regardant d'un air de furie. Mais rien ne prouveroit tant ce sentiment de la nature, que l'observation que les loix même paroissent ne pas mépriser. C'est celle par laquelle on dit que le sang d'un homme assassiné se remet en mouvement & coule de la plaie à la présence du meurtrier. De tels prodiges, Monsieur, donnent matière à d'ingénieuses & solides réflexions physiques, suffisantes toutes seules pour expliquer, & sans y appeler le surnaturel, les phénomènes vantés comme des miracles parmi les filles Convulsionnaires. C'étoit où elles en étoient quand l'Auteur du Naturalisme a travaillé son Ecrit il y a sept ou huit mois. Mais depuis ce tems-là

S. André  
sur la  
Magie  
P. 34  
Dans sa  
philisique  
L. 6. c. 44.

Jouffon  
Thaum.  
coelius.  
Thock  
gen. an-  
tiq. lect.  
L. 3. c. 12.

Il est venu le tapage aux Convulsions, par les coups de buches dont se sont fait assommer, sans pourtant périr, des filles Convulsionnaires. Mais à quoi cela ressemble-t-il, Monsieur ? car c'étoit autrefois par le bruit des tambours que l'on déroboit aux assistans la connoissance des mysteres qui se passoient dans d'impies sacrifices. Il sembleroit d'ailleurs que ç'a été une pratique usitée pour couvrir les scandales des assemblées nocturnes Convulsionnaires qui se font sous prétexte de Religion. Car n'en fut-ce pas de telles que ces assemblées secrètes, qu'un Prêtre ou Devin venu de *Grece*, institua au milieu de Rome. C'étoit d'impies Bacchanales qui se tenoient de nuit ; l'on y tomboit en convulsion, & la pudeur y étoit violée par les différens sexes qui y étoient admis, & l'on en cachoit le tumulte par le bruit des tambours & des cimbales, & par les cris de gens atitrés pour exciter ces vacarmes. Ce n'est pas que l'on croie ni qu'on veuille le faire croire, qu'il se passe des crimes dans les assemblées nocturnes des Convulsionnaires ; mais enfin il faut que partout & dans tout l'art du Convulsionnat, le Naturalisme se découvre en plein : car vous

avez

V. Titre.  
Liv. I. 90  
Dec. 4

avez des assemblées nocturnes entre personnes de differens sexes à justifier, des scandales, des indécentes, des puérités, des mensonges & des impostures à dissimuler; l'artifice donc si naturel au genre humain vient à votre secours. Vous faites aussi retentir aux oreilles de tout le monde les coups de buches, & par ce bruit vous étourdissez les imaginations & les surprenez par l'idée de miracle & de divin, dont vous illustrez cette pratique, parce que les os de ces Convulsionnaires, & leur peau y résistent sans en être aucunement blessés. Peut-être y auroit-il fondement au miracle, s'il étoit possible d'imaginer que les filles Convulsionnaires sont comparables en sainteté à ces Justes du *Prophète Roi*, dont, dit-il, le Seigneur garde tous les os, sans permettre qu'aucun soit brisé. *Custodit Dominus omnia ossa eorum (Justorum) unum ex his non conteretur.*

Mal. 33.  
v. 21.

Mais sans vouloir rapeller de honteux ressouvenirs répandus sur la vie passée de plusieurs de ces créatures, ni exagérer dans la plûpart les aparences scandaleuses de leurs mouvemens, de leurs paroles, de leurs gestes & attitudes immodestes, trop humaines & lascives, qui

ne



ne respirent en rien la retenue ou la modestie ni la pudeur chrétienne, on peut assurer que leur indolence, & la résistance de leurs os sous les coups de buches, tiennent de toute autre chose que de la sainteté. Aussi sera-t-il démontré en son lieu, qu'il ne peut y avoir rien de divin dans cette infructueuse opération. Car quoique vous fassiez, Monsieur, vous ne sçauriez exempter de Naturalisme le surnaturel ou le divin que vous croïez voir dans les actions de ces filles. En effet qu'est-ce qu'un divin surnaturel qui met de jeunes filles en souffrances corporelles, puisqu'elles se sentent de si pressants besoins de secours naturels ? que sont-ce en effet de tels secours, que des soulagemens ? que sont-ce des soulagemens sinon des remedes ? en fit-on jamais dans les choses divines ou en matiere surnaturelle ? qu'opèrent d'ailleurs ces soulagemens ? seront-ce des délectations ? ( car on a oui de vos plus prudes, qu'elles en goûtoient de très-vives dans leurs Convulsions à saint Médard. ) Seront-ce donc des délectations spirituelles excitées par le feu de l'amour de Dieu, ou des satisfactions sensuelles allumées par la cupidité ? faudra-t-il donc les donner à  
l'amour

l'amour de Dieu, ou à l'amour de la créature, de soi-même ou de son corps ? Certes tout cela fait apercevoir un naturel trop sensible, & qui jette un étrange nuage sur le divin des Convulsions, & alors l'Auteur du Naturalisme a-t-il si mal rencontré ? car le surnaturel divin ne demanda jamais des soulagemens corporels ; il porte sa consolation avec soi, & devient lui-même un puissant secours, mais spirituel, contre les peines les plus sensibles. En effet les Martyrs avoient de cruelles douleurs à souffrir ; mais la cause spirituelle qui faisoit l'objet de leur Martyre en faisoit la consolation, parce qu'elle étoit spirituelle. *Martyrium facit non pœna, sed causa.* Les coups de buches qui peuvent ressembler à la barbarie des tourmens des Martyrs, ont-ils dans vos filles Convulsionnaires l'objet qui faisoit le soulagement de ces victimes de la Religion Chrétienne ? le Poëte Chrétien rapporte l'histoire de ce saint Evêque qui refusa allant au martyre de se soulager d'un verre d'eau, parce qu'il étoit jeûne : & au contraire l'avidité des filles Convulsionnaires pour les secours ou soulagemens qu'elles demandent si librement, paroît-elle un titre de divinisation ? le

sur-

Pruden-  
ce.

S. Fug-  
sueux.

V. Tho-  
mass.

Traité  
des Jé-  
nes, pag.  
36.

furnaturel apprend à oublier son corps, l'avidité pour ces soulagemens donne-t-elle à penser que ces creatures aient désappris le leur ? Mais l'avidité en elles pour les commodités de la vie va bien plus loin ; on s'y permet l'intempérance, & quelle intempérance ? celle du vin dans laquelle est tombée une de leurs Séraphiques, & cela en compagnie d'un Convulsionnaire caractérisé par son blasphématoire fanatisme.

Les representations par lesquelles ces filles font les Prophétesse figuratives, aprochent encore ces actions de si près du Naturalisme, qu'il y est évidemment dénoté. Car si vous voulez bien, Monsieur, y faire attention, c'est un pur mécanisme, qu'opèrent dans leurs personnes des imaginations échauffées par un zèle profanateur de la sainteté des actions des Prophètes, en qui Dieu vouloit peindre dans ces actions & aux yeux de son peuple les punitions qu'il lui préparoit.

Cela donc n'est autre chose que des arrangemens naturels & mécaniques, ou des desseins étudiés que ces présomp tueuses osent se peindre d'après les Prophètes dans leurs imaginations machinales ? Mais elles se sont encore apprises d'au-

d'autres représentations non moins imaginées, sçavoir celles qu'elles se sont formées sur les principales circonstances, & sur les instrumens de la Passion de Notre Seigneur. Elles ont encore poussé plus loin les effets de leurs fantaisies; c'est en *copiant* les manieres de vivre du saint Diacre : celles, par exemple, de son boire & de son manger, de se faire la barbe, & semblables pratiques naturelles & manuelles de ce saint pénitent. Mais que penser du surnaturel dans ces opérations impertinemment copiées par des filles, & dans toutes lesquelles ce saint pénitent ne songeoit qu'à oublier ou affoiblir la nature, pour se mortifier dans toutes les actions de sa vie. C'est donc un Naturalisme encore bien vivant dans ces filles aussi peu mortes au naturel, qu'elles sont peu ou point divinisées dans ces opérations. Car l'imagination si puissante dans leur sexe, (n'en jugea-t-on que par celle des femmes grosses) se montre sous de si vives couleurs dans les manieres, par lesquelles elles sont parvenues à ces actions représentatives, que la nature ne se fait jour nulle part plus clairement, parce que nulle part se trouvent de plus sensibles figures, plus naturelles & plus

cor-

corporelles même que dans l'imagination. En effet c'est elle qui fait voir dans un miroir la figure de la *tarentule* aux *Tarentulés*, jusqu'au point qu'on les voit se mettre à genoux devant cette araignée qui les a blessés, & dont s'imaginant voir la présence, ils essaient d'apaiser le courroux. Encore, ceux qui ont été mordus d'un *chien enragé*, voient en imagination dans l'eau qu'on leur présente à boire, la figure du chien qui les a mordus. Rien donc n'exprime plus le naturel que l'imagination, & c'est d'elle dont on voudroit emprunter la preuve de surnaturel dans les exemples que l'on en produit dans les opérations machinalement peintes sur les actions du saint Diacre.

V. S. André. p.  
9°

Mais je ne puis aller plus loin, Monsieur, sans vous faire convenir sur la marque du Naturalisme le plus honteux, qui fait rougir les filles du monde, & dont vos Convulsionnaires se font des titres de divin. Ce sont les nudités, les indécences & les immodesties avec lesquelles elles font gloire de s'exposer impudemment sous les yeux des hommes, souvent de jeunes Ecclésiastiques ou autres jeunes gens. Les premiers

hommes du peuple de Dieu, sans être

H

enco-

encore éclairés par l'Évangile, eurent grand soin de se dissimuler une nudité qui tomba sous leurs yeux, & de lui tourner le dos en détournant leur vûe d'un objet qui les faisoit rougir. Ce furent les enfants de Noë qui s'imposèrent cette modestie, guidés seulement par le sentiment de la Loi naturelle ; & des filles Chrétiennes faisoient tous les endroits de l'Écriture où il est parlé de nudité, pour s'autoriser à se montrer découvertes ou négligemment vêtues. Elles sont les merveilles, les sçavantes dans la lecture des Livres saints, & elles ignorent la défense si précise que Moïse, par l'ordre de Dieu, fait aux Sacrificateurs de monter à l'Autel par des degrés, pour prévenir, comme il est marqué, des indécences. Vous ne montrerez pas, dit Dieu aux Sacrificateurs, par des degrés à l'Autel, de peur que votre nudité ne soit découverte : *NE reveletur turpitude tua.* La même défense est réitérée en ces termes. Il couvrira en lui (le Grand Prêtre) ce qui doit être couvert, *feminalibus verecunda celabit*, & puisque ces présomptueuses se parent de l'autorité des Prophètes, elles auroient dû s'instruire de la même défense qui est dans le Prophète

Genel.  
c. 9. v.  
24.

Exode.  
ch. 20.  
v. 29.  
Levit. c.  
16. v. 4.

phète Ezéchiël. Mais en voulant se mêler d'interpréter les Ecritures, elles s'y montrent parfaitement ignorantes.

Ezech.  
48.

Souffrez donc, Monsieur, le petit détail dans lequel je vais entrer pour les ramener, & leurs adulateurs, qui aussi étrangement qu'elles s'égarèrent sur la matière des indécences ou des nudités. L'intelligence du littéral historique apprend le vrai sens dans lequel il est ordonné à *Isaïe* de marcher nud, comme encore au Prophète *Michée*; tout de même il est marqué que Saül se mit nud par terre; enfin que *saint Pierre & saint Jean* étoient nus, lorsque le Sauveur se présenta à eux. Car de penser qu'aucune de ces personnes aient été absolument nuës comme se l'imaginent les Convulsionnaires; c'est déshonorer les Ecritures, parce qu'on ignore les manières de se mettre ou de se vêtir de ces Pais-là. L'on sçait donc que les Orientaux, comme font encore aujourd'hui les *Turcs*, & les *Arméniens*, portent de longues robes pour se couvrir par dessus des habits de dessous; de sorte que se dépouiller, c'étoit quitter ces robes de dessus: les femmes étoient à leur manière dans de semblables usages. C'est poutquoi il est ordonné dans *Isaïe*

Ch. 20.  
v. 2.

Ch. 8.  
v. 8.

1. Rois.  
ch. 19. v.  
24.

S. Jean,  
ch. 21.  
v. 7.

aux femmes riches de se dépouiller pour aller en captivité. *Ostūpescite opulenta: exuite vos*, &c. Passage que vos Convulsionnaires auroient bien pû encore s'approprier. Mais le terme de nud dans les bons Auteurs à des sens biens différens de celui de la nudité absoluë. *Lucius Cincinnatus* étoit nud labourant au-delà du Tibre, où le trouvèrent les députés du Sénat pour le faire dictateur. Mais sa nudité consistoit en ce qu'il n'avoit pas sa robe de dessus. Et en effet *Tite-Live* fait remarquer qu'il redemanda sa robe à sa femme *Rucillia*, pour se mettre en état décent, pour accompagner les députés du Sénat. Il est dit encore qu'*Auguste* avoit la poitrine nuë quand il refusa la Dictature, & ce n'étoit que parce que les Députés du Sénat le trouvèrent en chemise, & seulement avec son habit de dessous.

Ainsi donc, Monsieur, les Prophètes avoient ordre de se mettre nus, pour faire comprendre que les peuples seroient dépouillés de leurs habits de dessus; & en effet c'est ce que l'on faisoit aux prisonniers que l'on menoit en captivité. Je vous arrête, Monsieur, un peu de tems sur cet article, parce qu'il est important

Aurel.  
Victor  
de viris  
Illust. c.  
1.

Sueron.  
August.  
c. 42.



portant de faire remarquer jusqu'où va l'ignorance de ceux qui croient que les Prophètes *Isaïe* & *Michée* avoient ordre de se mettre absolument nuds. D'ailleurs c'est un manque d'attention de ne point observer que cet ordre étoit pour trois années, que le Prophète *Isaïe* devoit marcher nud; car lui auroit-il été possible d'exécuter cet ordre pendant trois ans? il est vrai qu'en explication de cette nudité d'*Isaïe*, l'Écriture sembleroit faire remarquer que les *Ægyptiens* auxquels parloit *Isaïe*, seroient menés captifs absolument nuds *discoopertis natibus*. Mais pour le dire en passant, c'est (ce qui prouve la modestie & la décence des habits longs) qu'ils paroïtroient dans cet état dignominie, que l'on verroit distinctement moulées les parties de leurs corps depuis les reins jusqu'aux pieds, parce qu'elles seroient découvertes, par la raison que la robe dedessus leur seroit ôtée, laquelle ne permet point d'apercevoir aucunes parties du corps distinguées par leur volume, parce qu'étant d'une seule venue depuis la tête jusqu'aux reins & d'ici jusqu'aux pieds, elles cachent aux yeux toutes les parties du corps. En d'autres occasions des hommes passoient pour nuds

*Isaïe* c.  
20. v. 4.

H 3,

quand

quand ils mettoient bas leurs armes, leurs épées, leurs boucliers & leur cuirasse pour s'humilier, par exemple, devant leurs Dieux; car c'est ainsi que l'on trouve la statuë que les *Siciliens* firent dresser à *Gelon* dans le Temple de *Junon*, parce que c'étoit dans une telle nudité qu'il s'étoit présenté dans la Place publique.

Aliani  
hist. l. 6.  
c. 2.

Après cela, Monsieur, est-il difficile ou douteux à comprendre que ç'aura été la nudité où s'est mis Saül, puisqu'alors il poursuivoit étant armé, David qui le fuïoit; c'est-à-dire, donc qu'il aura mis bas, par un acte d'humilité, toutes ses armes. On appelle encore nud les Mariniers ou les pêcheurs qui sont en chemise & sans autre vêtement qu'une espece de culote qui les couvre depuis la ceinture jusqu'en bas; c'est l'habillement qui se trouve désigné dans *Virgile*; & c'est ainsi que *saint Pierre* & *saint Jean* étoient nus quand le Sauveur s'aparut à eux. L'on sçait enfin le déshonneur que s'est attiré Origène ce célèbre interprète des Ecritures pour avoir crû que le Sauveur quitta tous ses vêtemens pour laver les pieds des Apôtres. *Linteo praeinnot se non omnino nudus esset*, dit Origène

Æneide  
l. 5. v.  
239

ne sur ces paroles *posuit vestimenta*. Mais il n'est en cela suivi par personne dit le célèbre Auteur de la Passion tom. 3. pag. 238. tant il est vrai que ce n'est pas se mettre nud, que de quitter ses vêtemens. Pour ce qui est des femmes à qui le Prophète Isaïe ordonne de se mettre nuës, il est manifeste que ce n'est que pour les obliger à quitter leurs habits de parure, pour ne se couvrir que d'habits de deuil; & en effet c'est ce qui est expressément expliqué par le verset suivant. Enfin une autre sorte de personne nuë dont l'Écriture fait singulièrement mention, ce sont les pauvres mal vêtus qu'il y est ordonné de revêtir; car au sens de Seneque, celui qui a vû un homme mal-vêtu, ou couvert de haillons, il la vû nud. En ce sens donc, Monsieur, indépendamment d'autres, vos filles Convulsionnaires se montrent & se laissent voir nuës, parce qu'on les voit ridiculement vêtues ou d'habillemens hétéroclites qui se nomment *habits de Convulsionnaires*; comme qui diroit *habits de Comédiennes ou de filles d'opéra*; habits d'ailleurs qui les couvrent si peu exactement qu'ils les exposent à commettre à tout moment ou dans tous leurs mouvemens, des in-

décen-

Ezeck.  
c. 18. v.  
7.  
De ben-  
efic. v.  
13.

décences. Au reste toutes ces libertés à se montrer découvertes, sont des marques trop évidentes du Naturalisme qui les domine & les anime.

Qui auroit crû après cela, Monsieur, qu'il pût y avoir dans les filles Convulsionnaires un signe plus manifeste de ce Naturalisme ? Cependant à la honte de leur sexe & au déshonneur de la piété chrétienne dans des filles qui se donnent pour en faire la profession, il y en a encore un autre, & elles n'en rougissent point davantage. Elles croient voir dans l'Écriture la *fornication* autorisée ou souferte par l'ordre que Dieu donne au Prophète *Osée* d'épouser une prostituée. Le traité du Naturalisme a développé le sens de cette ordonnance ; mais les filles Convulsionnaires excusent leurs indécences, ce semble, sur ce qu'elles n'en sont point encore allées jusqu'à la prostitution, & cependant, répondent-elles, Dieu l'a permise à son Prophète. Mais à quoi vous paroît-il, Monsieur, que tienne la continence d'une fille, à qui il ne faudroit qu'une imagination échauffée qui lui diroit que Dieu demande d'elle qu'elle se prostituë ? A quel excès bon Dieu, ne vont point exposer les Convulsions divinisées ! Le crime du double inceste.

des

des filles de *Lot* avec leur pere , celui de *Tamar* avec *Juda* son beau-pere ; car ces crimes trouvent des exemples dans l'Écriture sainte. Que répondroient donc les Docteurs Convulsionnistes à quelques-unes de leurs inspirées qui se feroient des modèles incestueux , qu'elles prendroient dans l'Écriture ? Et ne justifieroient-elles point ces modèles , parce que *Lot* n'en est point appellé moins saint dans l'Écriture & même dans le Nouveau Testament ? n'auroient-elles point à ajouter que de la race de *Thamar* sont sortis les Ayeux du Messie ? oublieront-elles l'exemple de *Rahab* , car ce fut une prostituée (*Merveille*) célèbre , & qui a trouvé place dans la Généalogie de Jesus-Christ. Mais quel sentiment de jubilation pour vos Convulsionnaires lascives quand elles auront à se justifier de leurs contemprances indécentes à Messieurs vos Docteurs , parce qu'enfin elles n'ont point encore fait envers les hommes , les avances que *Ruth* fit , ce semble , à *Booz* , en allant se coucher la nuit au bas & à côté de son lit tandis qu'il dormoit. L'on est donc autorisé , Monsieur , à tout craindre en pareille matiere de vos Convulsionnaires , parce que tout porte

au

au Naturalisme dans l'œuvre des Convulsions ; & par la raison qu'il en est le principe , toutes les opérations qui s'en ensuivent , doivent effraier tous ceux qui sçavent que la lettre des Ecritures , quand on en abuse , comme faisoient dès le tems de saint Paul ceux dont parle saint Pierre. Ainsi l'on est en droit de craindre que l'esprit de Ecritures étant séparé de cette lettre ne tuë au lieu de vivifier.

C'est pourquoi , Monsieur , je persiste toujours à croire que tout est d'un dangereux naturel dans les Convulsions de l'épidémie Convulsionnaire. Hé pourquoi me le persuadai - je ? c'est parce que toutes ces sortes de vapeurs ont toujours eu pour cause une secrette tendance à de honteuses passions , où se terminant à quelque commerce ou intrigue de passion , ou à raison de quelque mariage manqué ou de quelque mariage recherché. L'Histoire des *Nonnains* qui étoient des Religieuses de Flandres , d'Allemagne , &c. en fait foi. On les soupçonna d'être possédées du diable , comme l'on a fait des *Urselines* de *Loudun* ; mais les attitudes où on les voioit , les soubressauts , les cullebutes , & semblables tourmentes convulsives , leurs

dis-

Goulard

p. 158.

2. l.  
ibid.

p. 159.

151.

discours, leurs éclats de rire, tout cela tendoit si directement au naturel, que le mariage en étoit la fin, le scandale & le remede, comme il paroît par les différentes histoires de ces Nonnains ou Religieuses Convulsionnaires histériques rapportées dans l'Auteur qu'on vient de citer. En vérité, Monsieur, en faisant le paralelle des *Nonnains* avec vos inspirées Convulsionnaires, l'on est honteux de trouver Messieurs vos Docteurs se livrer à une œuvre qui a trompé dans tous les tems tant d'habiles gens. Car les Convulsionnaires ne font pas tant de merveilles à beaucoup près que les Nonnains, lesquelles prédisoient, cabrioloient, grimpoient les murailles, parloient des langages qui n'étoient pas les leur; elles béloient comme font les brebis, enfin faisoient les bêtes autant que les miraculeuses, & tout cela étoit un erotisme, une concupiscence effrenée dont le foier n'étoit autre que le débandement des esprits ou l'irritation convulsive & dominante dans le genre nerveux des personnes du sexe, que Dieu abandonne au penchant emporté du tempéramment en celles qui se sont mises peu ou point en garde contre des inclinations criminelles.

Passion  
amou-  
reuse.

Vous

Vous allez encore, Monsieur, crier à la calomnie ; car de tels soupçons ne peuvent tomber sur toutes les filles Convulsionnaires, parce qu'il y en a plusieurs parmi elles qui sont infiniment au-dessus de tels soupçons. Mais souvenez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, que vous voulez que l'on juge de l'œuvre des Convulsions par la totalité des opérations, & non par les qualités individuelles de chacune de ces filles. C'est un principe qui paroît assez peu certain chez vos partisans les plus déclarés ; car ils sont persuadés que toute l'œuvre est bonne jusqu'à la divinisation, pourvu que l'on soit assuré que de cent filles Convulsionnaires, il y en ait une seule qui soit innocente ou exempte de tout mauvais soupçon. Voilà donc le jugement de l'œuvre des Convulsions qui ne pose que sur une seule, tandis qu'on en abandonne quatre-vingt dix-neuf, nombre cependant qui tient bien plus de la totalité qu'un seul. Mais je le veux bien & j'adopte le vôtre. Rien donc rabat-il plus votre œuvre chérie vers le Naturalisme ? parce que vous la rendez semblable à la manière de juger, qui est celle de la Médecine, cet art si proprement naturel. Car pour y ju-  
ger



ger d'une maladie, ce n'est ni à ce seul symptome-ci, ou à un autre qu'on s'arrête; mais à la totalité de tous les accidens, à leur concours; c'est ce qu'on appelle *syndrome*, qui est véritablement la totalité de tous les symptômes, sur lesquels l'on décide de la nature ou de l'espèce d'une maladie. Ces observations, Monsieur, décident donc de la nature & de l'espèce de l'épidémie Convulsionnaire. C'est une affection vaporeuse histérique, car elle en a les symptômes, même les *pathognomoniques*. \* C'est l'*étrangement* & la *suffocation* dans laquelle les malades sentent une *boule* qui leur monte à la gorge, & les Convulsions qui accompagnent souvent ces sortes de suffocations, les déclarent histériques. Mais à ces signes *Pathognomoniques* se joint un autre signe aussi propre à définir l'espèce de ces vapeurs. C'est suivant le témoignage consenti par tous les Médecins, celui qui dénote la *qualité érotique* des vapeurs; savoir le penchant manifeste ou l'inclination évidente que les filles malades té-

I                      moi.

\* Symptôme spécifique qui fait connoître la nature de la maladie ou de la passion.

moignent ouvertement pour les hommes Et ce signe, Monsieur, est-il incertain ou douteux parmi vos filles Convulsionnaires ? Toutes ne demandent-elles point des secours qu'on ne nomme pas, toujours à des hommes, & la plupart jeunes ? Car il est étonnant & presque définitif pour l'*érotisme* de leurs vapeurs, qu'aucune d'elles n'ont demandé des femmes pour les secourir. J'en excepte pourtant celles qui se font tirer les mammelles par des femmes. Mais cet impertinent secours se rend à vos Convulsionnaires sous les yeux des hommes ; car il leur en faut toujours pour l'efficacité des soulagemens qu'elles demandent. Au surplus cette hardiesse, pour ne rien dire de pis, la licence inouïe parmi les femmes des tems passés, de se laisser marcher sur le ventre, sur les cuisses, sur les mammelles, toutes parties qui sont en raport trop sensibles à la concupiscence ; d'autres qui permettent à des hommes de luter contre leur ventre, dont ils veulent rabattre l'élevation de la boule qui les gonfle & les étrangle. Toutes ces étranges manieres, ou scandaleuses libertés de filles avec des hommes en désignent-elles obscurément les inclinations ?

L'Au-

L'Auteur du Naturalisme n'est donc ni précipité dans son jugement, ni calomnieux dans son *Traité de l'épidémie Convulsionnaire*. Mais voici encore ce qui vous découvrira la vérité & la force de ses raisonnemens.

Il est des affections histériques comme de la plupart des grandes maladies. Les unes ont leur cause dans la partie rouge du sang, & les autres dans la partie blanche; c'est-à-dire, dans la partie globuleuse ou dans la partie lymphatique. Les vapeurs qui tirent leur cause de la partie rouge du sang, sont accompagnées d'accidents phlegmoneux, fiévreux, douloureux, qui renversent toute l'œconomie animale. Telles sont les vapeurs qui prennent aux jeunes filles: car elles viennent en elles d'une suppression de l'évacuation qui tient à leur sexe, ou bien par le dérèglement de cette évacuation. Telles sont encore les vapeurs des femmes, lesquelles à raison de leur âge sortent de l'assujettissement de cette évacuation. Car par là les unes & les autres se trouvent fiévreuses, dégoûtées, fatiguées de mille sortes de douleurs de tête, de la poitrine, de l'estomac & du bas ventre. Au lieu que les vapeurs qui viennent

du vice ou du dérèglement de la partie blanche du sang, exposent les malades à des Convulsions qui viennent plus ou moins souvent par accès, qui durent très-longtems, sans cependant que les malades dépérissent dans leur santé. Car c'est une observation constante en Médecine que la fièvre ne prend presque pas dans ces sortes de vapeurs, & c'est ce qui les distingue des autres : jugement que l'on trouve porté par un très-avant Praticien au sujet d'une fille qui étoit en Convulsion depuis vingt ans sans mourir. Vous reconnoissez, je m'assure, Monsieur, dans ce tableau la sorte de vapeur qui régit parmi vos filles Convulsionnaires. Leurs accès reviennent pendant des années entières, & la santé n'en souffre rien en celles qui d'ailleurs se portent bien. Mais l'inconvénient de ces vapeurs dépendantes de la partie blanche du sang ou de la lymphe, c'est que cette lymphe commence les vapeurs, au lieu que ce ne peut être qu'en second qu'elle les excite dans les personnes du sexe en qui elles se font par la partie rouge ; & c'est le cas ordinaire des pâles-couleurs. Autant donc que celles-ci sont phlegmoneuses, fiévreuses, & accablantes pour la santé qu'elles

qu'elles ruinent, autant les autres sont-elles exemptes de fièvre, d'inflammation, &c. mais aussi ont-elles un caractère très-déplaisant & très-criminel en celles qui s'y laisseroient aller. Car elles consistent dans le soulagement du genre nerveux qui est pénétré, non plus par une lymphe aérienne, laquelle comme un doux zéphire, s'insinue insensiblement dans les fibres nerveuses; mais par un suc lymphatique dégénéré, acre, salin, explosif, qui tient tout le genre nerveux en tension, en spasme & en irritation. Mais cette lymphe fournissant aux germes des animaux dans les corps des femelles, la lymphe fine & spiritueuse sortant du fond lymphatique qui est dégénéré, le soulèvement passe incessamment au réservoir des germes des animaux & aux fibres qui les envelopent. De là donc s'élevaient des ondulations vers le cerveau, ce sont les vapeurs, lesquelles portant à l'ame des sensations conformes & ressemblantes aux lieux d'où elles partent, ce sont ces aiguillons de la chair qui affligent quelquefois les plus gens de bien; mais qui font des vapeurs érotiques, enflammées par la cupidité, & habituelles en ceux & en celles qui s'y

I 3

laissent

laissent emporter. Voilà , Monsieur , les sortes de vapeurs qui tourmentent vos Convulsionnaires ; en voilà le caractère sans juger du consentement qu'elles y donnent ; mais ce sont des maladies naturelles où le divin ne peut avoir aucune part & qui demanderoient d'autres remèdes que des louanges & des applaudissemens , si propres à exciter la vanité qui est la peste de la pureté , comme l'impureté est l'égout de l'orgueil.

Voilà , direz-vous encore , Monsieur , de honteuses idées ou d'obscènes notions dont j'entretiens le public. C'est plus mon affliction que la vôtre , Monsieur , parce que sans être aussi grand Docteur en Théologie que vos maîtres Convulsionnistes , je me pique d'être bon Chrétien , s'il plaît à Dieu ; j'en sçai donc assez pour ne pas ignorer que les impuretés sont des choses qu'il ne faudroit jamais nommer parmi les Chrétiens. Mais là-dessus jugez , Mr , du malheur des Convulsions , elles aveuglent vos Docteurs jusqu'au point de leur boucher l'entendement , & endormir leur conscience sur les desordres de vos Convulsionnaires , & par contre-coup , dont vous vous dissimulez l'indécence ;

ces

tes Convulsions obligent donc les Médecins à éclairer le public sur un ouvrage qu'on lui donne pour divin ; tandis qu'il tient démonstrativement au Naturalisme le plus sensuel , & le moins-tolérable parmi les Chrétiens. J'espère même de votre équité que vous voudrez bien vous souvenir que les Livres saints eux-mêmes n'ont point inspiré la délicatesse du jugement que vous portez sur les réflexions des Médecins. Il est permis de nommer les choses les plus scandaleuses quand il faut instruire ou prévenir les esprits ou les cœurs. L'Écriture a-t-elle dissimulé une action abominable d'*Onan* , dont elle exprime Genèse. en termes formels , les termes ou le nom ? Est-ce à votre avis , Monsieur , un narré bien chaste que celui du double inceste des filles de Lot , qui s'accordèrent ensemble pour corrompre leur pere après l'avoir enyvré ? Les complimens que se font faits *Juda & Thamar* sa belle-fille contre-faisant la femme débauchée , vous paroissent-ils représenter une idée bien chaste ? & cependant l'Écriture raporte ces complimens. Au surplus que vous semble du mot de *Jocari* , dont se sert expressément la même Écriture , pour faire comprendre

à quels signes *Abimelech* reconnut par la fenêtre que *Rebecca* étoit femme d'*Isaac*. Excusez-vous ces expressions, parce que c'étoit encore sous la Loi naturelle que tout ceci se passoit ? *Moïse* qui a reçu la Loi parle-t-il en termes plus ménagés sur des matières semblables ? *Le Lévitique*, &c. en enseignant les Hébreux sur les impuretés légales & sur les degrés de parenté, dans lesquels il seroit permis de se marier, ménage-t-il les termes ? Le font-ils davantage lorsque la Loi décrit le détail de ce qu'il falloit faire en présence des Juges pour justifier l'innocence d'une nouvelle épousée contre les accusations d'un mari jaloux.

Tout cela, direz-vous, Monsieur, appartenoit à l'ancienne Loi ; mais saint Paul appartenoit certainement à la nouvelle qui est celle de l'Évangile. Or cherche-t-il des circonlocutions, pour faire entendre aux Romains les abominations des Gentils, dont il désigne les crimes par les termes, diriez-vous, Mr les plus choquants parmi les Chrétiens, *Masculi in masculos turpitudinem operantes*. L'Apôtre saint Jude y apporte-t-il plus de ménagement en parlant des abominables, *Post cœnæ alienam eun-*  
tes.



En conséquence saint Augustin, dont la religion & la morale est certainement la vôtre, nous a révélé & à tous les Chrétiens en termes simples & naturels, les infamies des mystères des Dieux des Païens, & les infames représentations que l'on faisoit à l'honneur de leurs Déeses. Tout cela, Monsieur, n'est-il pas capable de disculper le Naturalisme, en parlant des indécences de vos Convulsionnaires, & en en révélant la turpitude, pour convaincre le public de la folle idée que l'on donne du divin aux opérations de ces filles malades de honteuses vapeurs; car c'est principalement de celles qui tiennent à l'érotisme. Direz-vous que c'est trop donner à des apparences de signes qui peuvent être trompeurs? Mais en matière de péché il faut en éviter jusqu'à l'apparence. C'étoit l'affaire de vos Théologiens d'arrêter la parade des spectacles qui se donnent de leur consentement; & la Médecine se renfermant dans ses règles, se seroit contentée de traiter ces malades & leurs Convulsions, parce que les Médecins sont versés dans ces connoissances & dans les manières différentes de traiter ces maux.

V. Saint  
August.  
de la Cité  
de  
Dieu.

Voulez-vous, Monsieur, achever de  
VOUS

vous convaincre pleinement que dans le cas de parler de simples maladies honreuses, les saints Peres ne faisoient nulle difficulté de nommer les parties malades. Lisez encore le dix-septième chapitre du 12. Livre de saint Augustin, de *Genesi ad litteram*. Ce n'étoit point la nécessité de l'expliquer clairement, qui le faisoit parler comme il fait dans cet endroit. Il ne s'agissoit point de faire honte aux Pâiens de leur abominable Religion par les turpitudes qui s'exerçoient dans leurs Temples & dans les secrets misteres de leurs fausses Divinités. Saint Augustin parle à des Chrétiens d'un enfant Chrétien qui étoit élevé dans un de ses Seminaires ou Communautés à l'âge de quatorze ou quinze ans, qui est le tems où la chair commence à prendre des forces contre l'esprit ; cet enfant tomba dans un accident des plus extraordinaires & qui eut des suites, que Messieurs vos Théologiens ne manqueroient pas de regarder comme divines, si elles étoient arrivées à quelqu'une de vos Convulsionnaires ; il y a des extases, des visions, des révélations, des prédications qui s'accomplissent au jour marqué ; cependant les Médecins guérissent à la fin de tout cela.

la par leurs opérations & par leurs remèdes , & l'enfant guéri ne persevere point dans la fainteté de vie qu'il avoit promis de garder. Je n'en copie point le récit , parce qu'il est trop long , & parce qu'il seroit peut-être assez difficile de le mettre en François tant les termes sont peu ménagés. Je me contente donc de vous y renvoier , vous à qui l'autorité de ce Pere est si respectable. Vous y verrez tout ce que je viens de vous insinuer bien détaillé : je ne ferois que l'affoiblir par les ménagemens que je serois obligé de garder dans ma traduction.

Vous verrez , dis-je , que par cette seule histoire il est prouvé que les Convulsions à extases ou à semblables merveilles , ont souvent leur cause dans le ventre , que la Médecine les guérit ; enfin que les bains froids y sont d'un merveilleux succès. Et sur le tout ajoutez , Monsieur , que sans obscénité on peut en fait de maladie , dire les choses par leur nom , désignés cependant par des termes les plus modestes & envelopés , pourvû qu'ils ne dérobent point la vraie notion de la maladie.

Car un fait que voici , Monsieur , prouve l'inconvénient de parler trop obscurément des fautes dont l'on a à se corriger.

corriger. Un des plus dignes Curés de Paris en son tems ( c'étoit Monsieur *Gardeau* Cure de *saint Etienne du Mont* ) sincérement occupé de rendre utiles ses Homélie's en quoi il excelloit, avoit très-souvent parlé contre les immodesties des Dames & des Demoiselles, qui venoient se mettre jusque sous les yeux du Célébrant pendant la Messe avec leurs gorges découvertes, & à tout cela elles faisoient la sourde oreille. Enfin lassé de n'être point utile, il réitéra ses remontrances étant monté en chaire ; mais prévoiant toujours le même mauvais succès, il s'avisa de parler à son Auditoire sur un autre ton : Pourquoi, dit-il, aux femmes & aux filles ne seriez-vous pas obligées de vous couvrir en notre présence ? Car enfin, ajouta-t-il, afin que vous le sçachiez, nous sommes de chair & d'os comme les autres hommes. Chacun se prit à rire. Mais lui, redoublant son sérieux, dit à son Auditoire, quand on vous parle en termes couverts, vous faites la sourde oreille, & quand on vous parle en termes clairs, vous vous mettez à rire. Il faut une bonne fois, ajouta-t-il, vous apprendre à vous corriger. Dans une autre occasion prêchant contre les Quêteuses qui

qui qu'étoient pour les pauvres avec leur gorge découverte, il dit en haussant sa voix que c'étoit faire de l'Eglise & des Chrétiens un Temple de Venus (*sacrarium Veneris,*) & il vaut mieux, ajouta-t-il, que les pauvres meurent de faim, que d'exposer des Chrétiens à tomber dans le crime.

Ainsi encore un coup, Monsieur, l'Auteur du Naturalisme n'est ni obscène ni calomnieux; d'autant d'ailleurs qu'il ne dit de vos Convulsionnaires en public, que des indécences qu'elles commettent sous les yeux de tout le monde, & s'il a parlé librement en Médecin, ce n'est que parce que vos Docteurs ont manqué de parler en Théologiens & en Directeurs.

Mais cet Auteur va bien plus loin, Monsieur, car non-seulement il prouve & démontre que les Convulsions sont une maladie, mais encore que c'est une épidémie qui se gagne comme fait la contagion. En effet celle des *Nonains* alloit même jusqu'à la rage. Car ces Religieuses honteusement vaporeuses se mordoient les unes les autres comme des enragées. La contagion de l'épidémie Convulsionnaire sera ci-après démontrée; mais celle des *Nonains* fut telle qu'elle

Voiez  
Goulart.  
Loc. cit.  
lat.

K

ravagea

ravagea dans le quinzième siècle l'Allemagne, & en particulier les Etats de Saxe & de Brandebourg, puis la Hollande, & Rome même n'en fut pas exempte, puisqu'en 1535. trente jeunes personnes tombèrent dans cette sorte de maladie dans l'Hôpital des Orphelins, suivant le témoignage de *Cardan*.

Lib. 4.  
de Variet.

De abditis morb. causis.

*Langius* rapporte des histoires surprenantes de semblables maux dans ses Epitres ; & *Benivenius* fait le récit de certaines de ces créatures, lesquelles dans leur accès venoient grosses par le ventre comme des tambours, & que d'autres faisoient des culbutes dans ces mêmes accès. Les mêmes choses sont attestées par *Melancton* dans ses Epitres & par *Peucer* dans ses Traités des divinations ; de sorte, dit *Melancton*, que ces créatures étoient des spectacles de prodige, ou dans leurs actions, ou dans leurs paroles, ou dans leurs savants discours. C'est pourquoi le vulgaire traitoit ces maladies de diaboliques. Mais cette expression, Monsieur, ne doit imposer à personne : car ces maladies ne sont apellées diaboliques par les Médecins, que parce que parmi eux ces maladies passaient pour être produites

tes par l'atrabile ou mélancolie noire, qui est apellée en Médecine le bain du diable *balneum diaboli*, parce que cette humeur est si maligne que le diable par sa malignité ne sçauroit produire des maladies plus atroces que celles que fait l'humeur mélancolique atrabilaire. Et de là se sont nommées diaboliques toutes les maladies convulsives, tel par exemple que le *canchemar* (*incubus*) qui est apellé maladie diabolique, parce que l'étrange oppression où elle jette ceux qui en sont attaqués, est aussi pressante que celle que pourroit faire un démon s'il en avoit le pouvoir. Aussi remarqua-t-on dans l'épidémie des Noisains, que les affreux maux que l'on apelloit diaboliques cédoient aux remèdes ordinaires. Mais qui plus est qu'un mariage bien ou mal accordé ou furtivement employé finissoit ces maladies. Car l'on découvrit que de jeunes gens escaladant les murailles alloient passer les nuits avec ces créatures, lesquelles n'étoient pas plus malades que quand ce criminel secours leur étoit interdit, parce qu'il étoit découvert. Il ne faut pas omettre qu'il y en eut jusqu'à cent cinquante qui tombèrent dans cette maladie au pais de Brandebourg; ainsi

en parcourant tous les differens Cantons, Villes ou Villages, où se commu-quoient ces affections hystériques, extatiques & convulsives, il se trouve qu'elles faisoient progrès à la maniere d'une peste qui passe de lieu en lieu.

Ce sont ces sortes d'épilepsies apelées en Médecine épilepsies de filles, *epilepsia ab utero*, lesquelles suivant les observations des praticiens, & en particulier de *Dozonée* & de *Benrvenius*, ont leur cause dans le bas ventre, & particulièrement dans le dérangement du cours du sang; de maniere qu'en remédiant à cette cause, l'on voit guérir ces sortes d'épilepsies.

Que vos filles Convulsiomaires, Monsieur, eussent dans leurs entrailles ou dans leur bas ventre qu'elles permettent de tant pietiner par des hommes, de semblables causes de leurs Convulsions, ç'auroit été un examen à renvoyer aux Médecins, & qui peut-être auroit ouvert les yeux à Messieurs vos Théologiens; car ils sont en droit de se maintenir dans l'ignorance sur ces détails, parce qu'ils tiennent trop à leur égard de la chair & du sang. Quoiqu'il en soit la contagion des Convulsions de ces filles est autant manifeste, qu'il



qu'il est évident qu'un progrès de huit ou dix jusqu'à huit cens & davantage, est surprenant. Or vos filles Convulsionnaires ont commencé par huit ou dix, & aujourd'hui, c'est-à-dire, au bout de deux ans, le nombre en est monté jusqu'à huit cens à tout le moins : est-il en ce genre une contagion plus dangereuse & qui foisonne davantage ? Le remède à cette multiplication contagieuse est connu à la Nouvelle France ; c'est pourquoi je vous supplie de lire ici la relation qui en est venue par un Missionnaire, homme d'esprit, qui est à Paris.

En 1698. on vit une fille d'environ vingt-trois ans attaquée d'une maladie fort extraordinaire, à *Villemané en la Nouvelle France*. Cette fille fut affligée d'un hocquet continuel & violent, avec lequel elle imitoit assez bien le jappement d'un chien ; elle souffroit beaucoup par le mouvement continuel du diaphragme, & par une secousse forcée des intestins, qui lui permettoit à peine de prendre quelques gorgées de bouillon pour se soutenir. Elle entra dans l'Hôtel-Dieu pour être plus à portée d'être secourue, & les Religieuses la placèrent dans la Salle des femmes où

il y avoit quatre autres filles malades de différentes maladies qui ne se ressembloient point du tout. Trois jours après l'entrée de cette fille, l'on entendit les quatre autres hocqueter dans leur lit, & attaquées de la même manière & avec les mêmes symptômes.

Le cinquième jour celle qui étoit entrée avec le hocquet en fut guérie ; mais les quatre autres continuèrent de l'avoir avec des circonstances & des symptômes qui faisoient pitié. Car après avoir hocqueté pendant une demie heure, elles entroient dans des Convulsions si violentes, qu'il falloit quatre hommes pour en tenir une ; le hocquet & les Convulsions leur arrivoient à toutes quatre en même tems ; pendant les Convulsions elles avoient les yeux fermés, elles se debattoient avec violence, elles mordoient, déchiroient ce qu'elles pouvoient attraper. Ces accès duroient un bon quart d'heure, après quoi elles demeuroient sans mouvement & presque sans respiration pendant un quart d'heure. Elles revenoient à elles-mêmes & paroissoient se bien porter pendant une demie heure. Au bout de la demie heure le hocquet recommençoit & duroit, comme on l'a dit, demie heure.

re

heure , après laquelle ces filles , le hocquet cessant , entroient dans des Convulsions qui duroient un quart d'heure , ensuite un quart d'heure de léthargie , après laquelle elles ouvroient les yeux , ressuscitoient en quelque façon , & demeuroient pendant une demie heure en cet état de résurrection , se portant bien & sans le moindre ressentiment des agitations précédentes. Après cet intervalle de santé , recommençoit le hocquet comme on la dit ; ensuite les Convulsions , la léthargie & la résurrection , ce qui dura de cette manière jour & nuit sans interruption pendant huit jours.

Les Religieuses fatiguées & même exposées à contracter un mal qu'on regardoit comme contagieux , après bien des délibérations , se déterminèrent à séparer ces quatre filles , & à les mettre dans des apartemens où elles ne pussent ni se voir ni s'entendre ; on exécuta la résolution , on donna à chacune deux personnes pour les servir , une Religieuse & une Séculière ; quand elles furent chacune dans sa chambre , on leur dit qu'on leur donneroit la discipline si elles continuoient. Le remède par là fut efficace , ni le hocquet , ni les Convulsions.

sions, ni les autres symptomes ne parurent plus ; & ce qui est singulier est qu'elles se trouvèrent parfaitement guéries des autres maladies qui les avoient obligées à entrer à l'Hôtel-Dieu. Cette guérison si prompte & opérée d'une manière si singulière, fit courir le bruit que ces filles avoient joué la comédie ; mais on se trompoit, elles n'ont été ni fourbes ni déréglées. Et j'ose dire même que ces accidens n'arrivent guères qu'à des personnes qui vivent dans la continence, & que le moyen le plus aisé pour les guérir est de faire peur, & si cet expédient est inutile, on ne tentera jamais en vain l'accomplissement de la menace dont on vient de parler.

Les Convulsions sont très-communes dans les Indes Orientales. On a deux remèdes pour les guérir, *l'eau froide* dans laquelle on les jette en les surprenant, ou qu'on leur jette sur la tête dans le tems qu'ils y pensent le moins ; quand ce remède est trop foible, on a recours à la flagellation, qui est toujours efficace.

Voici, Monsieur, une seconde relation du même pays & de la même main, qui confirme bien le Naturalisme

me des vapeurs mélancoliques & de semblables, & en même tems combien ces maux sont guérissables par les remèdes naturels.

En l'an mil sept cens neuf un Forgeron en la Nouvelle France, aiant été frappé d'une terreur panique & croiant sur une fausse allarme qu'il alloit tomber entre les mains des Anglois avec qui on étoit en guerre, se mit à s'enfuir à travers des bois, & fit en deux jours un chemin de quarante lieuës, qu'un cerf auroit eu bien de la peine à faire.

Etant rendu chez lui il tomba dans une espece de frénésie qui lui faisoit dire à un chacun ce qui lui convenoit ; il parloit de Dieu avec beaucoup de facilité & d'éloquence dans ses accès, lui qui en santé avoit de la peine à s'énoncer sur les sujets ordinaires du commerce de la vie, & qui parloit peu.

Dans ses accès il venoit demander la Communion qu'on lui refusoit, ce qui lui fit prendre la résolution de tuer le Missionnaire. Une nuit s'étant échapé de sa maison, il vint à l'Eglise, enfonça les portes, & ouvrit le Tabernacle, prit le Saint Ciboire, & après s'être communiqué il vint à la maison du  
Mis-

Missionnaire qui voulut le prendre ; mais l'homme s'étant enfui, il alla se cacher dans la riviere de saint Laurent, d'où étant sorti, on le mena devant l'Eglise où le Missionnaire le fouetta avec une discipline jusqu'à lassitude. Ce remede guérit notre homme, & il demeura pendant un fort long-tems tranquille & se portant bien. Mais au bout d'un an il retomba malade, il fallut l'enchaîner, & comme il vouloit toujours qu'on le communiât, un jour il rompit ses chaînes, & pendant l'octave du Saint Sacrement s'en vint à l'Eglise le Prêtre étant à l'Autel, entre l'élévation & la communion, & le Saint Sacrement exposé, il étoit déjà dans le Sanctuaire sans que personne eût osé l'en empêcher, lorsque le Prêtre se tournant vers lui, lui dit d'un ton ferme de se mettre à genoux, de garder le silence & de ne pas branler, ce qu'il exécuta, laissant achever la Messe & donner la Bénédiction du Saint Sacrement, après laquelle il fit tout haut une priere beaucoup au-dessus de sa portée, où il parla de Dieu dans les termes les plus pathétiques & avec beaucoup de lumiere.

Le Missionnaire lui aiant ordonné  
de

de courrir chez lui sans s'arrêter, il se mit en chemin, & courut avec tant de vitesse qu'un cheval au galop n'auroit pas pû le suivre.

Quelque tems après il rompit ses chaînes sur le midi pour venir demander la Communion, il trouva le Missionnaire en son chemin. Le Prêtre se doutant qu'il alloit à l'Eglise, le prévint, & s'y rendit le premier fermant la porte sur lui & la barricadant, afin qu'il ne pût pas l'enfoncer. Mais comme il étoit armé d'un croc de fer, il enfonça un des panneaux, qui donna à la tête du Missionnaire, & l'étendit sur le plancher.

Le furieux étant entré par l'ouverture du panneau, voulut décharger un grand coup de son croc sur la tête du Prêtre, qui fut assez heureux pour le parer, le manche du croc aiant glissé le long du bras, & le monde étant venu au secours, on se saisit de lui, on lui donna encore une fois la discipline, qui lui rendit une santé parfaite.

Vous voiez, Monsieur, par ces relations le danger de la contagion Convulsionnaire & de celles des imaginations, la vérité & les remedes qui la termi-

terminent , ſçavoir *le fouet & l'eau froide.*

C'eſt pourquoi après de telles réflexions , je me trouve parfaitement confirmé dans la penſée que tout eſt naturel dans les opérations de l'épidémie Convulſionnaire. Vous revenez cependant encore avec le cheval de bataille des Convulſionniſtes ; ce ſont des opérations dont vous exigez de la phyſique des cauſes naturelles , à faute de quoi vous perſiſtez à ne vous pas rendre au Naturaliſme. Mais ſouffrez donc que je vous faſſe reſſouvenir qu'un grand Philoſophe , c'eſt *Cardan* qui fut dans ſon tems le Docteur ſubtil de la nature , mépriſé comme ridicules toutes les opérations qui lui paroifſent des prodiges ou des miracles de théâtre. A quoi , demande-t-il , peut ſervir d'avalier du feu & de le revomir ? de tirer du ſang des fruits ? de faire ſortir par la bouche des cloux enfilés ? de ſe percer en apparence les bras & les mains ? de ſe mettre la pointe d'une épée ſur le ventre & de la faire ainſi plier juſqu'à la garde , ou de la faire paſſer au travers du corps ? de faire voir un enfant ſans tête , & enſuite une tête ſans enfant , le tout vivant ſans que l'enfant ſoit

Cardan  
de ſub-  
til. l. 19.



soit endommagé ? & néanmoins si vous sçaviez , ajoute-t-il , de quelle maniere des charlatans font ces tours , vos seriez fâché d'avoir donné une obole pour l'apprendre.

A ce sujet vient l'histoire d'un des principaux Devins dans une Nation du Cap de Bonne-Espérance. Il regarda comme son maître en fait de prestige , un soldat Européen qui avaloit de l'eau-de-vie enflammée dans une écuelle ; un tel prodige en aparence ne nous étonne pas en Europe , parce que nous connoissons la nature de ce feu. De tels faits extraordinaires ne sont donc non plus au-dessus de la nature que de voir un oiseau dans les Indes Orientales , qui étant sans langue avale du fer & de la glace.

Le voia-  
ge de  
Siam.

Thuan,  
l. 117.

Ne seroit-il donc pas , Monsieur , plus digne d'un Philosophe véritable de faire cette réflexion qui est toute simple. Il n'y a que deux puissances capables de tout ce qu'il y a de grand dans le monde , Dieu & la nature. Car d'y admettre le démon , c'est faire sa puissance rivale de celle du Créateur , elle qui est si étrangement limitée , qu'un cheveu quand Dieu le veut , peut l'arrêter , suivant la pensée d'un illustre

L

mort

L'Abbé  
Mr Du-  
guet sur  
Job.

mort que nous pleurons encore. Or Dieu ne faisant point de nouvelles choses, parce que tout est fait, les prodiges naturels même par sa puissance dans tout le monde, dont il a institué les loix, l'ordre & leur pouvoir : peut-il paroître au-dessous de l'esprit humain autant Philosophe fut-il, quand il se trouve court sur les causes d'un phénomène, d'affermir sa physique par cette réflexion ; *quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini* : par ce, se dira-t-il, que je ne sçau-rois atteindre le fond des choses, parce que ma science est là bornée ; je m'abandonne aux loix du Créateur, & me repose sur sa puissance pour me soumettre à ce que je ne puis expliquer. C'est, Monsieur, la *foi physique*, la créance au pouvoir que le Créateur a mis dans la nature, créance qui renferme par ce qu'elle le suppose, l'essence fonciere des choses que nous avons à connoître. *Fides est sperandarum substantia rerum*, & cette obscurité aparente est la preuve la plus certaine de la vérité des choses qui nous sont cachées. *Argumentum non apparentium*. Une telle physique sied à un Philosophe Chrétien, qui n'est pas honteux de s'affermir contre ses doutes,

Psal. m.

tes, qu'en reconnoissant la puissance & vérité de celui qui aiant créé toutes choses, exige de nous bien plus de soumission que de raisonnement. Quand on vient donc, dit saint Augustin, à faire de ces sortes de questions, que nos sens ne sçauroient nous aider à résoudre, & à quoy l'expérience ne va pas, parce que ce sont autant de secrets cachés dans les merveilles de la nature, nous ne devons pas avoir de honte d'avouer notre ignorance.

Revenant cependant comme vous faites encore à votre argument des coups de buches que vous produisez de nouveau, renforcé pourtant d'un autre que vous tirez de la résistance du crâne, sous la forte compression qu'on lui fait souffrir sans l'endommager, vous vous croiez invincible au système du Naturalisme. C'est-à-dire, que de l'alliage de ces deux phénomènes, vous prétendez former un nœud gordien indissoluble à la physique, comme si elle ne pouvoit s'en défaire. Vous verrez, Mr, comment elle sçait couper ces nœuds ou les dissiper.

Les siècles passés n'ont-ils pas vû de ces sortes de merveilleux dont l'imposture ou la séduction est devenue no-

L a

toire?

toire ? n'en étoit-ce point un des plus incompréhensibles, que celui de paroître entendre le langage des oiseaux ? & ce fut l'illusion par laquelle *Apollonius de Thiane* scut surprendre toute la célèbre Ville d'Ephèse. Il y a, leur dit-il, du bled répandu dans un tel chemin, les oiseaux qui le ramassent ou le mangent, envoient par celui qui vient sur cet arbre, avertir ceux qui y sont de cette bonne fortune. On envoya sur le lieu, l'on y trouva & le bled répandu & les oiseaux qui le mangeoient. L'on cria miracle, & c'étoit la fourberie d'Apollonius qui avoit vû en venant où il étoit le bled répandu & les oiseaux qui le mangeoient.

\* Lettre :  
190. p.  
379. Fo-  
me v.

Un autre grand miracle de cet habile imposteur, fut la résurrection d'une jeune fille qui mourut, comme on l'avoit crû, la veille de ses nôces. C'étoit une fille consulaire dont la passion histérique étoit connue à Apollonius. Là-dessus il eut la hardiesse d'arrêter la pompe funébre, de faire semblant de parler à l'oreille de la prétendue morte. Le trouble du convoi aiant agité la prétendue morte, elle revint, comme il lui étoit ordinaire, de son accès de vapeur, & l'on en fit un miracle à Apollonius

Ionius. Mais le Naturalisme, Monsieur, vous a produit une semblable résurrection rapportée par *Celse*, & l'on est accoutumé en Médecine à ces sortes de résurrections qui n'ont rien de surnaturel. Tout de même vous êtes étonné de voir une fille souffrir tranquillement des coups de buches. C'est, si vous le voulez, un prodige qu'une telle indolence ; mais est-il plus grand que celui de l'indolence d'un homme sur le ventre duquel quatre hommes fendent de grosses piéces de bois ? Une autre fille Convulsionnaire, ajoutez-vous pour surcroit de preuve, casse le marbre avec sa tête sans se blesser. Hé bien, on produit un homme qui casse contre son front un gros os de pied d'un bœuf. Et encore un autre qui souffre des coups d'un gros caillou sur la poitrine qui est nue, & ces coups sont assez *voides* pour pouvoir assommer un bœuf, & l'un & l'autre font cela sans être blessés. Envoulez-vous un troisième, Monsieur, ce sera celui qui au troisième coup de poing qu'il donne sur un coudre de charue, le brise en morceaux sans se blesser la main ni les doigts. Sont-ce là de legeres épreuves sur les os, cependant l'on ne s'est pas avisé d'y trouver du divin.

L. 3.

Reste

v. Gou-  
lard  
dans son  
Trefor  
p. 240.

Ibid.

Reste la merveille de celle qui se fait mettre la tête en presse sans que le crâne en soit brisé ou aucunement endommagé. Un préalable là-dessus, ( car ce ne seroit pas la première imposture des filles Convulsionnaires ) ce seroit un examen à faire, sçavoir s'il ne seroit pas du tourniquet qui sèvre les éclisses qui environnent la tête, comme du nœud artificiel dont l'on serre le cou de la Convulsionnaire que l'on pend ? comme celui-ci ne coule que jusqu'à un certain point ; tout de même le tourniquet ne ferreroit ou par lui-même ou par l'aboutement des éclisses, que jusqu'à certaine mesure. Au surplus quand l'on connoit l'art admirable avec lequel est fait l'assemblage des os du crâne, dont les sutures différentes affermissent tellement les articulations, qu'elles ne le rendent point incapable de quelques mouvemens. D'ailleurs les os étant disposés pour former une voute, l'on doit se souvenir combien les pieces d'un tel assemblage sont inébranlables ; de manière que plus on les presse d'un certain biais, moins elles s'éboulent. L'on trouveroit donc la raison naturelle de cette étrange compression, sans qu'elle eusse ni brisure ni rupture.

Si

Si un habile Anathomiste tel que celui qui nous a donné une dissertation si sçavante & si curieuse sur la mécanique des os du crane, \* avoit été commis juridiquement pour examiner les positions & les ajustemens des *échiffes*; & voilà, Monsieur, comme il auroit fallu que Messieurs vos Docteurs s'y fussent pris en consultant des Médecins sur le surnaturel; un tel Médecin leur auroit appris la différence qu'il y a de presser des parties osseuses qui s'entretiennent par autant de points d'appui qu'il y a de sutures d'emboitemens & d'engrenures, & c'est la situation des os du crane, ou d'en presser d'autres qui sont mollés, charnues & musculieuses, lesquelles étant violemment pressées avec les os qui les soutiennent, sans ces positions d'engrenures ou semblables emboitemens mutuels, se froissent ou s'écrasent cruellement par ces fortes de compressions. Ce fût en effet ce qui arriva à celui qui voulut luter contre un autre qui étoit d'une force surprenante. Car celui-ci aiant serré entre  
ses

\* Monsieur Hanaud Médecin de la Faculté de Paris, Professeur Anatomiste au Jardin du Roi, dans le Mémoire de l'Académie des Sciences.

Goulard.  
p. 242.

ses bras cet autre qui voulut mesurer ses forces contre les siennes ; il le froissa entre ses bras jusques-là qu'il en mourut.

Ibid.  
p. 239.

Il arriva un même malheur à un Evêque qu'un de ses ennemis , sous prétexte d'embrassade de réconciliation, fut embrassé si méchamment & si furieusement , qu'il le brisa à force de le serrer entre ses bras , parce que c'étoit des parties molles , incapables de résister à de si fortes compressions. A ceci vient assez à propos l'histoire d'un vieux Officier renommé pour la force prodigieuse de son poignet. Aiant donc dit à un jeune Officier téméraire de mettre sa main dans la sienne , comme s'il eût accepté l'apel qu'il lui faisoit ; il donna une telle entorse au poignet de ce jeune homme , qu'il le lui démit ; après quoi , en le raillant , il lui dit qu'il lui donnoit le tems de se faire panser pour revenir quand il seroit guéri mettre l'épée à la main contre lui. Il est encore des parties comme celles de la poitrine , dont la voute est osseuse & qui se tiennent par des cartilages , & de telles parties peuvent supporter sans se briser ni s'enfoncer des poids énormes , parce que ces cartilages comme des bran-  
les



les où des ressorts mouvants sont mis en équilibre ; sans donc s'enfoncer par la pesanteur qui les comprime, elles résistent d'une manière étonnante à la compression. C'est la raison pourquoi un homme souffroit en riant qu'on lui roulât sur la poitrine une pierre d'un volume & d'une pesanteur épouvantable.

Pag. 240.

L'on connoit donc, Monsieur, la raison des forces compressives, elles peuvent singulièrement être apropiées au corps humain qui peut y résister en certaines personnes ; mais il faut en demander les raisons, non à des Théologiens qui sçavent certainement d'autres choses bien plus sublimes & bien plus relevées ; mais à des Médecins Phisiciens, Méchanistes, Anatomistes, qui connoissent les choses de ce bas & du petit monde.

Ce fut par cette sage précaution que l'Evêque d'Orléans ( Charles Miron ) évita le piège que préparoit à ses lumières & à sa religion, une célèbre dévote qui passoit pour illuminée & pour possédée du diable. Elle s'apelloit *Marthe Brossier*, fille d'un Tisseran de Romorentin, laquelle faisoit mille singeries dont ce Prélat découvrit l'impos-  
ture,

ture, tantôt en lui faisant boire de l'eau benite pour de l'eau commune, tantôt lui faisant donner une clef envelopée d'un taffetas rouge à la vûe de laquelle Marthe Broffier faisoit la forcenée comme si ç'eût été de la vraie Croix. On lui récitoit des vers de *Virgile*, & le démon de Marthe Broffier les prenoit pour les mots emploïez dans les exorcismes.

Cette conjoncture parut importante à la religion des Prélats de ce tems ; c'est pourquoi Henri de Gondi Cardinal & Evêque de Paris, après des examens faits par des Médecins par ordre de l'Evêque d'Orleans, donna cette fille à examiner à cinq Médecins de la Faculté, dont trois traitèrent d'imposture les actions de cette prétenduë possédée. Le Parlement prit ensuite connoissance de l'affaire, pourquoy il nomma onze Médecins qui unanimement raportèrent qu'il n'y avoit rien de démoniaque en cette affaire. En conséquence cette fille fut renvoïée à Romorentin ; on l'en tira pour la conduire à Rome ; mais elle y attira peu d'attention, & l'on cessa bien-tôt d'en parler.

Ce fut ainsi que le fanatisme fut étouffé.

étouffé dans son principe par les soins des Prélats & des Magistrats qui commencèrent par commettre cet examen à la Médecine, qui découvrit les impostures de cette fille dévote. Mais quand une fois, comme l'on a manqué de le faire dans votre parti, Monsieur, on a laissé prendre racine au fanatisme, & que devenant contagieux, il menace d'infecter des milliers de personnes, comme avoit sourdement fait celui des assemblées nocturnes Convulsionnaires, lequel pensa renverser Rome, il devient si essentiellement nécessaire de travailler au plutôt à arrêter le progrès de la contagion, qu'alors les Consuls qui administroient la République, crurent que pour exterminer cette peste d'un Etat, il falloit interrompre toute autre affaire publique, même les soins des Provinces & des guerres étrangères pour veiller à la sûreté du cœur de l'Empire. Et en effet ces Consuls, toute autre affaire cessante, ne s'occupèrent qu'à dissiper ces assemblées nocturnes, qui étoient des bacchanales Convulsionnaires, composées d'hommes & de femmes scandaleusement mêlés les uns avec les autres pendant la nuit, & tout cela sous prétexte de Religion.

Après

Après l'exemple d'une telle sagesse, vous comprenez, Monsieur, la nécessité qu'il y auroit eu après avoir manqué d'étouffer le fanatisme Convulsionnaire que vous divinisez, comme faisoient ces Païens fanatiques en autorisant les assemblées de l'honneur qu'ils rendoient à leurs Dieux ; & en cela la Médecine versée à traiter les contagions ou les épidémies, auroit trouvé le remède capable d'arrêter & de dissiper celle des Convulsions. C'auroit été de renfermer toutes ces malades infectées de cette peste dans une maison, comme celle de *saint Louis*, faite & destinée pour retirer les pestiferés. Car là étant sous les yeux des Médecins qui auroient suivi avec l'habileté de leur art, les circonstances, les symptomes & tous les accidens de ces Convulsions, auroient démêlé les vraies d'avec les fausses : ( car il y en a, Monsieur, d'une & d'autre parmi vos filles, ) les femmes qu'on auroit mises après d'elles, auroient mis les Médecins au fait de bien des particularités : ces Médecins auroient employé le régime & tous les remèdes propres pour guérir les Convulsions des filles ; & en cas, Monsieur, que ces Convulsions leur eussent paru

paru d'un caractère différent des Convulsions naturelles, ils auroient donné leur certificat; & là-dessus, Monsieur, chacun auroit sçû à quoi s'en tenir. Mais certainement le Naturalisme s'y seroit parfaitement déclaré, & Paris se seroit trouvé préservé & encore plus la Religion du scandale que vos Convulsionnaires donnent au public instruit & à la piété chrétienne. Car, Monsieur, c'est ce qu'on a eu la douleur d'entendre de la bouche des gens du monde, qui d'ailleurs ne s'interressent guères aux affaires de l'Eglise, qu'il étoit triste & honteux de voir d'honnêtes gens, ceux-là même qui passoient pour les plus exacts, se prêter à soutenir la cause des Convulsions, qui déshonore la nature & la raison, en même tems qu'elle ternit la réputation de ces Théologiens.

Au reste peut-être vous seriez-vous blessé, Monsieur, de l'argument que je tire des assemblées nocturnes de vos Convulsionnaires, des bacchanales Convulsionnaires qui étoient aussi des assemblées nocturnes. Mais avec un peu de réflexion vous reconnoîtrez que le parallèle ne roule que sur le caractère nocturne de ces assemblées, puisqu'en

M

éloi-

éloignant les idées des abominations & des crimes qui se passoient dans ces bacchanales, les vôtres leur ressemblent en ce que comme celles-là, elles se tiennent de nuit, sous prétexte d'un culte de Religion; que les vôtres, comme celles-là, ont commencé par les femmes ou les filles, qui comme dans les bacchanales, ont admis les hommes. Dans celles-ci s'emploioient les tambours, &c. pour dérober la connoissance de ces mysteres impies, & dans les vôtres le secret y est tellement observé & gardé, que vous faites tout ce que vous pouvez pour dérober au public le scandale du mélange nocturne de personnes de different sexe. Il n'a rien transpiré de semblable aux crimes de celles des bacchanales, il est vrai, Monsieur, mais les aparences ou l'ombre d'un mal consenti, ce sont des crimes parmi les Chrétiens. Or l'on sçait par nom & par surnom les indignes licences d'hommes en caleçons & en chemise ou camisole, sur les genoux desquels (ou comme dans leur giron) se place une jeune fille Convulsionnaire en jupon & en camisole, laquelle se fait étroitement presser par d'autres hommes contre la poitrine & contre les cuisses de

de celui qui la soutient ; cela , Monsieur , vous paroît-il innocent , & pour toutes ces considérations les assemblées nocturnes de gens de différent sexe , seroient - elles exemptes de l'attention des Prélats ou des Supérieurs.

Je veux pourtant bien rapprocher des vôtres , d'autres assemblées nocturnes qui ont été en usage parmi les Chrétiens ; mais je trouve les vôtres si étrangement différentes de celles de ces premiers Fidèles , que j'y trouve presque même nécessité de les soumettre au ministère public que celles des Païens. Car vous sçavez , Monsieur , l'illustre témoignage que Plin Gouverneur de Bithinie rendit à l'innocence , à la pureté & à la régularité religieuse des assemblées que faisoient les Chrétiens de ces premiers tems avant le lever du soleil. Car l'Empereur Trajan inquiet des assemblées des Chrétiens , chargea ce Gouverneur d'en faire l'examen ; sa réponse est des plus glorieuses à la Religion Chrétienne , il n'y trouva ni impudicité ni libertinage , & rien ne lui fut caché. Est - ce là , Monsieur , tout ce qu'on trouveroit d'aussi innocent dans vos assemblées nocturnes ? est-il possible d'en percer les mystères , tant vous

avez soin de les couvrir ? vous envelopant donc dans leur obscurité dont vous évitez tout examen, & des Magistrats, & sous leur ordre, de la Médecine, vous en demeurez, à force d'admirer ce que vous ne voulez pas comprendre par le ministère des autres, à croire tout surnaturel & divin, tant que la Physique ou les Médecins ne vous en produiront pas les causes ou les raisons.

Mais pressant aussi opiniâtement que vous faites, Monsieur, le prétexte des raisons physiques que vous voulez entendre, sans quoi vous vous en tiendrez au divin ou au surnaturel des phénomènes ou des opérations que vous traitez de miracles. Cependant ne craindriez-vous point d'entendre tonner sur nos têtes cette voix du Ciel, qui fut celle de Dieu même qui réprimenda le saint Homme Job, sur la dispute qu'il eût avec ses amis, *quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis*. Car c'étoient des Philosophes que ces amis de Job, lesquels tout remplis de la sagesse Caldéenne, s'occupoient à chercher les causes naturelles, sans respecter les conseils de Dieu sur les hommes, dont ils vou-

loient



loient définir les raisons dans sa conduite sur ce saint Homme. Il s'étoit répandu dans le courant de la dispute des sentences & des vérités que ces Philosophes obscurcissoient par leur raisonnement. Dieu donc les renvoie à l'ignorance, où ils étoient sur les choses les plus sensibles, dont ils ne connoissoient ni les raisons ni les causes.

Etoit-il après cela possible qu'ils pénétrassent dans les vûes de Dieu ou de sa conduite sur les hommes ? il les renvoie donc aux grandeurs & aux merveilles qui se passent dans les Cieux & sur la terre, dans les airs & dans les eaux, & de ces merveilles de la nature, il les renvoie à celles qui sont plus sensibles, & ce semble les plus aisées à pénétrer, parce qu'elles se passent dans des corps d'animaux, dont les organes aiant plus de volume & d'étendue, paroissent se mettre sous les yeux. Dieu donc leur choisit l'*Elephant* sur la terre, la *Baleine* dans la mer, & leur faisant convenir qu'ils ignorent les raisons & les causes de la force & du merveilleux des opérations dont ces animaux sont capables, il les convainc de leur ignorance sur les raisons & les causes de tout

ce qui se fait dans l'Univers.

Cette leçon du souverain Maître de la nature qui borne ainsi nos recherches, ne nous renvoie pas au divin & au surnaturel ; vous convient-il donc , Monsieur , de le rapeller continuellement ? D'ailleurs est-il opérations auxquelles conviennent moins le titre de divin que les Convulsions de vos filles ? Car aucune n'en porte si peu le caractère ; c'est l'infailibilité de Dieu dans ses œuvres qui s'exécutent , quand il a parlé , *dixit & creata sunt*. Un seul mot *fiat*, lui a suffi pour créer l'Univers , & vous alleguez des milliers de miracles dans vos Convulsions pendant des années entières , & à quoi aboutissent-elles ? est-ce à des guérisons ? en vérité, Monsieur , elles sont bien rares parmi vos filles , dont la plupart se portent fort bien. Mais enfin supposons ces guérisons , d'un paralytique par exemple , qui se trouvera libre de ses membres après des Convulsions & en même tems qu'il prie le saint Diacre , seroit-il impossible , sans rien faire perdre de leur vérité aux miracles qui se font sans Convulsion ; seroit-il , dis-je , hors de raison de trouver répandue une lueur de Naturalisme sur ces guérisons équivoque-

voquement miraculeuses ? car est-il inouï dans la Médecine chirurgicale , de dénouer des membres perclus par des extensions , des maniemens , des onctions , des fomentations ? Mais , disent vos Docteurs , ce sont des phénomènes redoublés qui annoncent la venue d'Elie. Cette venue est-elle aussi certaine que l'opinion en est répandue ; car le Sauveur a dit qu'Elie est venu ; ainsi ce ne fut jamais un article de foi , & cependant là-dessus tout seul pose votre système des figures. Au surplus la venue du Messie , qui faisoit le fond de la rédemption des hommes , a été annoncée pendant quatre mille ans. Ace été par autant de miracles sensibles ou extérieurs , ou de démonstration de choses extraordinaires ? Les Prophètes en réitérèrent la promesse chacun dans leur tems , sans des affectations humaines , puériles & offensantes la Religion , telles que sont les Convulsions qui font beaucoup plus de bruit que de besogne , & qui causent plus de scandale que d'édification. On ne peut donc y apercevoir ce qui fait le caractère essentiel d'une opération divine. Mais qui plus est , il est impossible que le divin s'y trouve , & le Naturalisme va le dé-

mon-

montrer sans sortir des principes de la Physique.

: Les secours meurtriers sont les opérations que l'on donne principalement pour surnaturelles dans l'œuvre des Convulsions, & ce sont précisément celles dont la Physique ou la raison naturelle se trouve dans l'analogie des effets de la nature, en comparant ces opérations avec leurs forces, & leur ressource de force que le Créateur a renfermé dans ses loix, tandis que la raison du divin miraculeux ne peut s'apercevoir par aucun endroit de ces secours. En effet la matiere de miracle y manque absolument, & la forme ne peut s'y en trouver. D'ailleurs ce sont des secours donnés à des personnes en santé, en qui par conséquent les loix naturelles qui se feroient fourvoïées dans les fonctions de leurs corps pour faire des maladies, n'ont pas besoin d'être suspendues par la volonté de Dieu pour y suppléer, en les ramenant à leurs cours ou à leurs directions naturelles. L'idée de miracle est donc absolument exclue des secours meurtriers, parce que la main de Dieu n'y entre pour rien pour l'opération d'un miracle.

Pour comprendre ceci, Monsieur, il faut

Faut se mettre au fait véritable de la nature & de l'idée de miracle. Un phénomène naturel se fait par l'exercice actuel ou l'action présente des loix du mouvement ; au lieu qu'un miracle ou une opération miraculeuse se fait par l'inaction de ces loix. *Phænomenon naturale nascitur vigente motûs lege, miraculum feriante motus lege.* Un miracle donc n'est autre chose qu'une suspension des loix naturelles du mouvement ; au lieu que ce sont les loix naturelles du mouvement qui font ou qui entretiennent les effets ou les phénomènes de toute la nature. Or toutes les loix du mouvement dans l'ordre naturel sont renfermées dans ces trois. 1°. Un corps qui est mû se meut par le choc ou l'action d'un autre corps. 2°. Un corps mis en mouvement communique son mouvement aux corps qu'il rencontre, à moins que ces corps n'aient trop de volume ou de masse. 3°. Un corps mis en mouvement continue à se mouvoir jusqu'à ce qu'il ait communiqué son mouvement à un autre corps.

Connoix  
de sus-  
pensis  
naturæ  
legibus.

A ces trois loix du mouvement dans l'ordre naturel, sont opposées trois autres loix dans l'ordre miraculeux, qui ne  
sont

sont que des suspensions ou vacances de l'action des loix naturelles ; ce sont donc des loix suspensives , & telles sont celles qui opèrent les miracles. Voici ces trois loix suspensives. 1<sup>o</sup>. Un corps pourra se mouvoir sans l'occasion ou l'intervention du mouvement d'un autre corps qui viendrait le choquer. 2<sup>o</sup>. A l'occasion d'un corps qui vient en choquer un autre , cet autre corps pourra n'être pas mû. 3<sup>o</sup>. Un corps mis en mouvement pourra dans un moment perdre son mouvement sans le communiquer aux corps qui l'entourent. Ces moïens sont ceux auxquels se rapportent , ou les regles par lesquelles s'expliquent tous les miracles tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Les Convulsionnistes se trouveront-ils mal servis en miracles , si les leur pouvoient ressembler à ceux des Livres Saints ? Mais aussi ne pourra-ce être qu'en trouvant leurs miracles opérés suivant ces loix du mouvement , qui sont adoptées par les Philosophes les plus exacts en Physique ; car c'est de la Physique que l'on exige l'explication des prétendus miracles des filles Convulsionnaires. Afin même qu'ils ne croient point que l'on prend leurs miracles

Ibid.  
pag. 143.

racles au rabais , ce sont les plus merveilleux , ( supposé pourtant qu'il pût y avoir plus de merveilleux dans un miracle que dans un autre ) que l'on va examiner , sçavoir ceux des secours meurtriers.

Mais si le singulier de ces opérations barbares ne tient rien d'aucune des trois loix suspensives de celles du mouvement naturel , lesquelles cependant renferment toute la notion de l'essence de miracle , Messieurs les Convulsionnistes seront-ils en droit d'en donner le titre à des opérations qui se trouveront toutes retomber dans le naturel ? & ainsi reviendra par tout le Naturalisme dans l'œuvre des Convulsions. Avant pourtant que d'avancer la démonstration que j'entreprends , je vous supplie , Monsieur , de trouver bon que je fasse ici quelques observations nécessaires pour ne rien confondre dans l'explication de la nature de miracle. 1°. La suspension des loix naturelles du mouvement ne regarde pas seulement les corps considérés dans leur entier , ou les êtres qui sont extérieurs au corps humain , ou qui l'environnent , mais encore les loix naturelles du mouvement qui sont dans les parties qui le composent. Car  
de

de ces parties qui sont solides & fluides, les unes ont leurs forces motrices ou organiques, sçavoir les *solides*, dans la vertu élastique de leurs fibres; les autres sçavoir les *fluides* les ont dans la masse, la gravitation & la volubilité de leurs molécules, & dans le ressort des fibres lymphatiques de la gluë dans laquelle roulent ces molécules, puisque le mouvement inteltin du sang se passe dans cette double substance qui en compose toute la masse. Or tous ces mouvemens tiennent leurs loix de l'institution du Créateur, soit pour l'exercice des fonctions de l'œconomie animale en tems de santé, soit pour le rétablissement de ces fonctions dans l'état de maladie; ainsi ce sont toutes matieres ou toutes occasions à miracles.

2<sup>o</sup>. Quand l'on parle de suspension dans les mouvemens de la nature, cela ne doit s'entendre que de la suspension de leurs loix, & non pas de l'anéantissement ou de la perte des mouvemens naturels en eux-mêmes. C'est pourquoi le miracle qui suspendit l'action du feu de la fournaise, dans laquelle furent jettés les trois enfans Hébreux, n'empêcha pas que ce même feu, qui épar-



épargna jusqu'aux cheveux de ces enfans , ne consumât sur le champ ceux qui les y avoient jettés. Tout de même le miracle qui ferma la gueule des lions auxquels on abandonna *Daniel* pendant sept jours , en le jettant dans la fosse de ces animaux qu'on avoit affamés , n'empêcha pas qu'elles ne fussent autant voraces que le comportoit la nature de ces cruelles bêtes , & qu'elles ne dévorassent à l'instant ceux qui avoient précipité le Prophète dans cette fosse.

3°. Ces suspensions ne sont possibles qu'à celui qui a voulu que telle ou telle matiere fut combustible , par exemple, ou qu'elle fut capable de renverser ou briser d'autres corps , quand ils se rencontrent à la portée de l'action de ces matieres. Comme donc c'est Dieu seul qui s'est fait l'Auteur , parce qu'il la voulu , des loix qu'il a instituées , lui seul aussi peut les suspendre. Car ce n'est point par une force innée , intrinsèque ou absolue , qui soit en propre à une matiere pour faire telle ou telle chose ; mais elle n'en est capable que parce que le Créateur l'a voulu ainsi. Cette vertu ne subsiste même qu'autant qu'il continue à le vouloir ; de maniere que

N

celle

celle qui pouvoit, par exemple, dissoudre des corps ou les réduire en poudre, cesse de le pouvoir si-tôt que Dieu ne le veut pas. Mais alors laissant dans l'*inertie* ou en vacance la sorte de loix de mouvement qu'il avoit mise dans cette matiere ; il y supplée en faisant agir quelque cause qu'il ordonne & qu'il trouve à propos, & cette loi changeant la face d'un être, c'est une opération miraculeuse qu'elle produit.

4°. Les suspensions des loix des mouvemens naturels sont en effet aussi essentiellement en propre au Créateur, qu'il lui est uniquement en propre d'avoir pû créer le monde ; car c'est en lui une suite de la même volonté qui lui a fait créer tous les êtres de l'Univers, de pouvoir vouloir, quand il lui plaira, arrêter ces loix de création, les suspendre ou les suppléer par la même volonté que sa sagesse a trouvé à propos de les employer, pour faire de la matiere qu'il a créé tous les êtres qu'il en a fait sortir. Car les différences des êtres matériels ne dépendent que des différents arrangemens, positions, circonstances, figures & modifications que le Créateur a mis dans les parties qui les

les composent ; c'est encore dans les différentes directions qu'il a ordonné dans les mouvemens de ces parties , qu'il dépend uniquement de lui de borner & changer ces directions suivant les égards de cette sagesse , pour l'ordre de l'Univers & pour les nécessités & la conservation de chacun des êtres. Ainsi chacun d'eux est dépositaire des volontés du Créateur , & par conséquent au pouvoir qu'il a de vouloir que ces êtres durent , agissent & se mouvent suivant & autant de tems qu'il lui plaît . Le pouvoir si absolu , que par lui il peut non-seulement mouvoir tous les êtres les uns envers les autres ; mais encore les faire mouvoir chacun dans les organes , ou dans les parties qui les composent .

De plus , il peut quand il voudra , faire cesser que ces êtres , leurs parties ou leurs organes se meuvent ou agissent , soit en eux-mêmes , soit mutuellement ou réciproquement les uns sur les autres . Par une raison contraire la désunion & la décomposition se mettant par son ordre en général & en particulier , tant dans les grands corps de l'Univers que dans les parties de chacun d'eux , toutes les volontés du Créateur venant à changer dans les loix des mouvemens ,

où tout le monde tomberoit dans le néant ; ou bien ce seroit une terre nouvelle ou des cieus nouveaux qui succederoient. Ainsi donc l'on conçoit qu'arrivera la fin du monde, qui fera la dissolution de tous les corps. Est-il donc miracle plus grand que de voir d'une part tant de differens êtres créés chacun avec leurs mouvemens propres, parce que le Créateur l'a voulu ainsi ? Et d'autre part voir tous ces êtres, quand Dieu cessera de vouloir les maintenir dans les loix de leurs mouvemens, ou tomber dans le néant, s'il le veut, ou prendre des formes nouvelles ? Ainsi c'est en Dieu seul qu'il faut prendre le pouvoir de changer, quand il veut, les loix, les directions, les impétuosités & les déterminations des mouvemens ou de leurs loix dans les corps naturels ; & c'est dans les changemens de ces loix variées au gré du Créateur, c'est-à-dire, de la volonté de Dieu, qu'il faut prendre la raison des miracles qui s'opèrent dans le monde.

Reste à examiner, Monsieur, à quelle loi suspensive des mouvemens naturels il seroit possible de raporter le miracle ou le divin que l'on attribue à l'opération des coups de buches, dont  
on

On affomme une Convulsionnaire, sans ni la blesser ou lui briser les os. Sera-ce à la première, la loi mere ou la source de toutes les autres, suivant laquelle un corps se met en mouvement sans être mû par un autre corps ? Deux choses s'oposent à cette pensée ; car outre que tout demeure comme inébranlable dans le corps d'une Convulsionnaire, & que ses os restent cambrés, & la peau qui les recouvrent ne se dé-  
unissant point dans ses fibres, parce qu'il ne s'ensuit ni contusion dans les chairs, ni fracture dans les os, il ne se fait nul mouvement miraculeux dans son corps. Les naturels y gardent les mêmes loix qu'en santé, les mêmes directions, les mêmes déterminaisons ; ainsi rien ne change dans les fonctions ou la santé de cette fille ; le miracle donc ne se montre point par cet endroit.

Se montre-t-il en ce qu'une main secrète & divine sans intervention d'aucun corps qui vint d'ailleurs, opéreroit sur le corps de la Convulsionnaire quelque changement notable pour raffouplir & redresser ses os ? Mais peut-on s'aveugler sur l'action des bras des hommes employés pour l'opération des coups

de buches ? Est-il possible de ne pas voir des masses aussi grosses que le sont les buches, que les bras de ces hommes déchargent sur les jambes ? le miracle donc s'opère encore aussi peu à cet égard. Après cela, Monsieur, j'attens de votre équité que vous conviendrez qu'il ne peut y avoir ombre de miracle dans cette opération, que l'on puisse rapporter à la première loi suspensive des mouvemens naturels, ni dans le corps de la Convulsionnaire, ni en ceux qui l'environnent.

Sera-ce par la seconde loi de suspension des loix naturelles du mouvement, que s'opérera le miracle, que l'on trouve dans la résistance des jambes de cette fille sous les coups de buches ? cette loi est celle par laquelle un corps qui est poussé avec impétuosité vers un autre, ne peut le mettre en mouvement, parce que son action se trouve suspendue en chemin par la volonté de Dieu avant qu'il arrive au corps qu'il auroit mis en mouvement. Il est vrai que suivant cette loi une muraille se trouveroit entière, préservée de toute brèche, quand bien un boulet de canon de quarante-huit livres de bale seroit lancé contre elle, si en chemin faisant & avant que  
d'y

d'y arriver, il se trouvoit suspendu dans son action & son impétuosité rompue ; de même encore la plus grosse roche demeureroit suspendue, si Dieu lui ôtoit sa gravité ou son poids au milieu de sa chute. C'est ainsi en effet que les traits d'une nombreuse armée, lancés par des milliers de bras contre un Général & sa petite troupe, se sont trouvés sans effet contre *Judas Machabée* & contre son armée, qui sortoit victorieuse du combat sans avoir perdu un homme ; car l'Écriture en dit cette raison, que deux Anges couvroient *Judas Machabée*, pour faire tomber les traits lancés contre lui, tandis que trois autres Anges faisoient tomber les armes des soldats ennemis en les aveuglant. Fut-ce par une autre raison que *Jonas* ne put être entamé en son corps dans l'estomac de la baleine ? car la volonté de Dieu qui avoit été que dans l'ordre naturel, les particules de la *lympe gastrique* de ce prodigieux organe, attendrissent les matieres qui s'y trouveroient, comme aussi que les fibres de ce robuste estomac pussent se mettre en contraction *oscillatoire* pour briser ces matieres, arrêta cette double puissance de mouvemens naturels, & par la suspension de

Connor.  
de sus-  
pens.  
nat. leg.

Ibid.

v. Ma-  
chab. 1.  
2.

Ibid.

de cette force digestive , le corps de Jonas résista à la dissolution & à la pourriture.

Seroit-il, Monsieur, rien d'aprochant de cette suspension de force & de mouvemens dans l'opération des coups de buche, qui les retient & les empêche de briser les os de cette fille ? Les bras des hommes qui déchargent les coups de buches, demeurent-ils en haut sans s'abaisser, ou bien les coups de buche demeurent-ils en l'air sans pleuvoir, comme on le dit, sur les os de ses jambes ? C'est donc, Monsieur, une seconde preuve démonstrative qu'il n'y a ni miracle ni rien de divin dans cette résistance. Et par conséquent la démonstration de l'impossibilité du divin se trouve vraie jusqu'à présent des deux tiers de preuves qui vont l'achever.

La troisième loi de suspension consiste en ce qu'un corps lancé contre un autre pour le mettre en mouvement ou pour agir sur lui, perd soudain toute son impétuosité, étant arrivé tout proche de celui qu'il doit ébranler, sans que le corps qui en étoit menacé en reçoive aucun dommage. C'est ainsi que le feu perd son activité contre les corps que Dieu veut préserver, comme furent



rent ceux des trois enfans Hébreux dans la fournaïse, & encore le buisson que Moïse vit enflammé & tout brûlant sans néanmoins se consumer. C'est qu'en ces conjonctures la volonté de Dieu, toujours souveraine au-dessus de la nature & de ses mouvemens, n'a pas permis aux parties innées ni d'endormager les corps de ces Saints, ni le bois ni les branches du buisson. Là-dessus, Monsieur, comparez, je vous prie, la présence des rudes coups de bûche déchargés sur les jambes de cette fille, de toute leur impétuosité; après quoi je m'assure, vous conviendrez sans peine que ni la force, ni l'impétuosité des corps dirigés contre les parties, n'ont été nulle part interrompues, c'est-à-dire, ni au loin, ni en haut, ni dans le voisinage du corps de la Convulsionnaire; ce n'est donc pas par miracle ni par rien de divin que s'opère la résistance des os & l'invulnérabilité des jambes de cette fille.

L'Auteur du Livre de la Sagesse fait observer toutes ces suspensions des loix du mouvement dont je parle, dans les prodiges opérés en faveur des Israélites. Outre le venin des serpens qui n'agis-

Sap. c.  
16. 17.  
& 18.

n'agissoit point sur leurs corps ; comme je l'ai dit dès le commencement ; cet Auteur remarque que l'eau sembloit oublier pour eux sa fluidité naturelle & la vertu qu'elle a d'éteindre ; Le feu ne se souvenoit plus de celle qu'il a de liquéfier ou de consumer certaines substances. La manne à qui cet Auteur donne le nom de neige & de glace , soutenoit toute l'activité des flammes & s'endurcissoit , au lieu qu'elle se fondoit au moindre rayon du soleil. Selon lui cette même manne prenoit toutes sortes de goûts , selon les desirs de ceux qui la mangioient. La lumière des astres ne parvenoit point jusqu'aux yeux des Égyptiens , tandis que tout le reste de la terre en étoit éclairé. Et tout cela , dit cet Auteur , parce que toutes les créatures fervent à la volonté du Créateur. Elles changent ou suspendent leurs actions naturelles , sans changer de nature , dès qu'il le veut. Il ne lui seroit pas plus difficile d'ôter à l'air sa vertu gravitante pour la changer en compressive , que de rendre solide l'eau ou la mer , en ôtant aux parties de ces fluides leurs mouvemens intestins ; au moyen de quoi leurs parties s'affaisant les unes  
sur

Sur les autres , elles deviennent capables de soutenir les corps qui se seroient enfoncés , si Dieu avoit conservé à ces particules leurs mouvemens naturels ; mais rien de semblable n'intervient entre les coups de buche & les jambes de la Convulsionnaire au moment qu'ils vont être déchargés sur elle.

Aucune raison donc , Monsieur , ne dépose en faveur de l'opération miraculeuse prétendue des coups de buche , & au contraire la raison naturelle s'y aperçoit évidemment : car elle y est sentié dans tous les faits suprenants de la nature ; dans cet homme sur le ventre duquel l'on fend des poutres ; dans cet autre qui sans se blesser , casse sur son front un gros os de bœuf ; enfin dans ce troisième qui se frappe la poitrine d'un gros caillou. Ajoutez l'histoire des hirondelles qui vivent insensibles sous la glace pendant l'hiver , & semblablement de ces peuples de Russie , qui ne revivent que dans le printemps après avoir passé les hivers comme morts. Car quelle étrange résistance dans ces corps animaux , dont la vie se conserve contre des causes si capables de l'éteindre. Mais les arbres & les plantes qui demeurent vertes pendant

dant les plus affreux hyvers ne font-ce pas encore des preuves de résistance naturelle contre les causes qui vont à leur destruction.

Mais, Monsieur, pourquoi sortir de l'œconomie du corps humain ? le fœtus ne résiste-t-il point pendant neuf mois plongé dans l'eau sans s'y corrompre ? & les envelopes qui le contiennent sans se pourrir, ne font-ce point des preuves sensibles de la résistance qu'elles font à la présence de l'eau qu'elles renferment ? l'estomac si mou, si sensible & si aisé à blesser, ne résiste-t-il pas continuellement aux impressions de toutes les différentes matieres plus ou moins agaçantes, dont on le charge tous les jours. Les intestins n'éprouvent-ils pas la même chose ; mais la résistance la plus surprenante & la plus incompréhensible se trouve pourtant double dans le corps humain, l'une est dans le frottement continuel des os qui roulent dans leur articulation sur des éminences qui jamais ne s'entament, parce que leur émail est continuellement enduit de la *synoute*, cette lympe singuliere qui humecte sans mouiller, qui enduit mieux que toutes les huiles sans être sulphureuse, & par cet

inter-

intermède si simple, les os se fléchissent chacun en leur manière, sans que ni la superficie des os s'entame ou s'écaïlle & sans que la *synouce* s'aigrisse ou s'altère aucunement. L'autre résistance est actuelle dans la vessie, laquelle aiant à recevoir & à retenir une sérosité saline dans sa capacité membraneuse, si molle & si facile, ce semble, à rompre, demeure dans son intégrité saine & sauve, sans blessure ni érosion pendant de longues années. Que de *beaumes* la Physique n'auroit-elle point imaginés pour procurer une telle incorruptibilité ! Sçavons-nous donc, Monsieur, la force ou la cause qui opère ces résistances naturelles & de tous les jours ? cependant serions-nous reçus raisonnablement à en douter ? tant il est vrai que les raisons naturelles se sentent beaucoup mieux qu'elles ne se connoissent, & qu'elles sont plus certaines que définissables.

De tout ceci donc, Monsieur, je résume l'argument de la vérité démonstrative de l'impossibilité du divin miraculeux dans l'opération des coups de buches. Aucune raison ne s'aperçoit de celles qui expliquent les vrais miracles, tels que sont ceux de l'Évangile & des

O

sain-

saintes Ecritures. Au contraire la raison du Naturalisme s'y fait sentir de toutes parts ; il est donc aussi peu vrai que l'opération des coups de buches soit un miracle, qu'il est certain qu'elle tient directement au Naturalisme, & que ses raisons en émanent absolument.

A présent donc, Monsieur, que voilà l'œuvre des Convulsions convaincue de Naturalisme, elle devient de la compétence de la Médecine ; comme donc sa cliente, elle devient soumise à sa connoissance ; de sorte qu'après s'être vûe enlever le droit de connoître du caractère de cette œuvre, du moins peut-elle aujourd'hui en faire l'horoscope & le prognostic pour prédire ce qui en arrivera. Car c'est l'art d'*Hipocrate*, si habile dans ses prédictions & dans son prognostic, à prévoir les fins & les événemens des grandes maladies. Au reste ce ne sont point, Monsieur, de ces prédictions faites au hazard & qui ne posent que sur des idées imaginaires. Celles de la Médecine sont plus certaines, parce que comme celles qui se font dans les états, en fait de politique, se prennent dans les humeurs des peuples, dans les intérêts des Princes, & dans les alliances des uns & des autres ;

tres ; de même en Médecine les prédictions se prennent des dispositions des corps & des esprits ; ensemble de leurs penchans , de leurs mœurs & affections , quand sur-tout elles se montrent à découvert. -Car si à voir le visage d'une personne on peut la connoître , *ex vultu cognoscitur vir* , est-ce témérité que des actions qui se passent sous les yeux de tout le monde , l'on juge de ce qui se passe dans les cœurs & dans les esprits ?

Ce fut en effet l'adresse qui réussit au Charlatan dont saint Augustin rapporte la divination qui se trouva vraie. Ce Charlatan promit à tous les habitans de *Carthage* de dire leurs plus secretes pensées s'ils venoient un certain jour l'écouter. Ils y accoururent , & lorsqu'ils furent tous assemblés, il leur dit qu'ils pensoient tous quand ils vendoient à vendre cher , & quand ils achetoient à le faire à bon marché ; ils convinrent tous en riant que tout cela étoit vrai.

Pitagore aussi bien instruit des dispositions naturelles du corps & de leurs impressions sur l'ame , examinait soigneusement l'extérieur de ceux qui se présentoient pour être admis parmi ses disciples. L'on rapporte de *Mathias Corvin* qu'il avoit le coup d'œil si juste ,

O 2

qu'il

V. Saint  
August.  
lib. 17.  
de Trin  
c. 6. 3.

Hardin  
histor.  
Hungar.  
l. 8.

qu'il pouvoit décider du tempéramment, du caractère & des inclinations. Par un tel art *Zopire* connu à l'extérieur de *Socrate*, que ses inclinations étoient perverses & son tempéramment vitieux. *Socrate* avoua que *Zopire* ne s'étoit pas trompé ; mais que la philosophie avoit corrigé en lui les mauvais penchans de la nature. L'on seroit en droit de corriger les filles Convulsionnaires contre les pressentimens ou les prévoiances de la Médecine, si la Religion avoit paru corriger leurs inclinations.

Mais de quoi n'avertit pas encore leur peu de retenue parmi de jeunes hommes dans leurs gestes, leurs postures, leurs regards lassifs dans leurs yeux, la liberté qu'elles donnent de se laisser trailler, presser & fouler sous des pieds d'hommes dressés sur leur ventre & sur leurs cuisses ? ne s'étant donc jusqu'à présent contraintes sur rien dans ces circonstances, rien est-il plus sensible que de reconnoître à quel coin est marquée leur inclination ? toujours donc elles paroissent aimer les hommes, puisqu'elles ne se sont pas encore montrées insensibles à leur présence, qu'au contraire toujours elles en choisissent des plus



plus à leur goût pour leur donner des secours, pour lesquels elles n'ont pas même craint de paroître, empressées ? Hé quels sont ces secours ? seroient-ils de ceux que des Médecins qui se font oubliés sur la Religion, ont osé conseiller, pour être rendus par des femmes dans les tems des accès de vapeurs. C'est une ordonnance criminelle, mais la passion s'aide ou s'autorise de tout. Au reste, Monsieur, sont-ce là des signes équivoques de ces passions, que l'on ne s'avoue pas entre personne de différent sexe ; mais qui se trahissent naturellement par des démonstrations souvent trop marquées. Celles des Convulsionnaires n'ont-elles pas été plus d'une fois jusques-là ? la conduite passée ou les aventures de plusieurs, instruisent du fond secret de leurs cœurs, de la tournure de leur esprits & des dispositions prochaines vers l'érotisme. Les preuves auroient pû manifester ces soupçons, si à chacune d'elles étoit arrivée la bonne fortune de celle qui a sçu engager dans ses filets un jeune homme riche. Mais à quoi en est la vertu quand il ne lui manque qu'une occasion pour s'affoiblir. Vous sçavez Monsieur, le prix auquel étoit mise la

River.  
prax.  
hic.

continence parmi les Vierges chrétiennes ; car l'Eglise les mettoit en pénitence quand elles venoient à se marier. Vos Convulsionnaires se donnent pour des inspirées de l'Esprit Saint , pour des Prophétesses , pour des sublimes en piété. Après cela donc est-ce rien moins qu'un affoiblissement dans leur vertu, que de voir finir ces enthousiasmes apellés divins , par le mariage ?

La facilité doac avec laquelle ces filles se livrent aux occasions de ce Sacrement , vous paroît-elle , Monsieur , bien différente du penchant naturel qui y précipite celles qui veulent être mariées, *qua nubere volunt* , dit saint Paul ? car c'est Dieu qui doit faire les saints mariages ; de sorte qu'il n'y a quelquefois qu'un homme sur huit qui soit digne devant Dieu d'une sage fille ou d'une digne épouse.

Mais à ce sujet vos Docteurs , Monsieur , prétendent vous découvrir le faux du système du Naturalisme. Car ce ne sont que des filles Convulsionnaires dont il empoisonne les vapeurs ; or vous disent-ils , avec un air de confiance , il se trouve parmi les Convulsionnaires des femmes âgées. Peut-on donc soupçonner de l'*érotisme* dans leurs Convulsions,

vulsions, puisque des vieilles femmes sont à l'abri de telles causes de vapeurs ? Mais voilà, Monsieur, où vous mène le défaut de lumière de Messieurs vos Docteurs sur les matieres d'une doctrine dont ils veulent juger sans les avoir étudiées. Ils auroient donc appris des Médecins versés dans cette étude & dans la pratique des maladies des femmes, qu'elles sont comme les filles exposées en vieillissant à avoir des vapeurs, & des vapeurs érotiques. Les mariages hétéroclites que l'on voit tous les jours se faire entre de vieilles filles ou des femmes âgées avec de jeunes hommes, qui ne sont ni de leur âge, ni de leur condition, ni de leurs facultés ; de tels mariages où la raison régné moins que la passion, ressentent-ils autre chose que l'envie de jouir d'un mari ? Ainsi, Monsieur, comme un Sçavant disoit de la jeunesse des jeunes hommes, qu'il apelloit *lubricum ætatis*, parce que c'est le pas glissant pour les mœurs & sur tout pour la continence ; tout de même l'âge avancé est en quelques femmes le pas glissant où elles se laissent échapper à l'envie de se remarier, *lubricum ætatis*. Et c'est ainsi encore qu'après qu'une fille aura vieilli dans la pié-

Plene le  
cune.

te

té en résistant aux attraits du siècle & de la jeunesse, elle sera emportée sur le déclin de son âge à la passion de se marier. L'on sçait donc trop, Monsieur, que toutes les femmes chrétiennes ne ressemblent pas à la chaste *Sara*, laquelle devenue vieille, trouva presque ridicule dans l'annonce qu'un Ange même lui faisoit, qu'elle donneroit un enfant à *Abraham*, parce qu'elle s'étoit si absolument désapprise à sentir les desirs de devenir mere, qu'elle ne pouvoit comprendre qu'une femme âgée comme elle, pût encore servir à mettre un enfant au monde, *postquam consenui, nunquid ego voluptati operam dabo.* Elle n'étoit point encore revenue de son étonnement quand elle se vit allaiter son fils *Isac* de son propre lait. ( Car alors étoient inconnues les demi-meres d'aujourd'hui, qui louent un lait étranger pour nourrir leurs enfans.) Bien des veuves chrétiennes sont encore aussi peu comparables pour la continence à ces pieuses veuves de l'Ancien Testament, *Judith* la célèbre & *Aine* la Prophétesse; car satisfaites d'avoir joui d'un mari pendant quelques années, elles se consacrèrent à la retraite, au jeûne & à la priere, sans ambitionner

Vien. 16.  
4. 12.

trouner de se donner des enfans sous une loi où il étoit honteux de n'en point avoir. Tous ces exemples, Monsieur, nous prouvent bien clairement qu'il est des femmes chrétiennes en qui les passions deviennent plus sensibles qu'à ces saintes veuves. Mais la Médecine va vous développer, Monsieur, les raisons naturelles pourquoi des filles ou des femmes âgées deviennent sujettes à ces mouvemens passionnés qui les portent aveuglément vers le mariage.

Dans les jeunes personnes du sexe, c'est de la *partie rouge du sang*, que partent les orages ou les troubles de leurs santés, dans celles qui avancent en âge, c'est de la partie blanche du sang que viennent tous leurs maux. Dans celles-là, c'est un feu de flamme qui luit peut-être & qui éclaire; au lieu que dans les personnes âgées, c'est un feu qui brûle plus qu'il ne flamme. Ceci, Monsieur, est-il avancé sans raison? la condition du sang qui perd le volatil qui en fait la douce chaleur, se dissipe & se perd en avançant vers la vieillesse, & alors la partie blanche destituée de cette douce chaleur devient acre, saline, & saumurée. C'est qu'en

même

même tems la partie rouge, parce que ses globules s'affaissent, devient noirâtre, & c'est le sang mélancolique, dont la sérosité devenue chargée de fel acre, devient *lixivielle* ou *atrabilaire*. En effet c'est vers le déclin de l'âge que viennent les *hémorrhoides*, ce signe si évident de la présence d'un sang mélancolique dans les vaisseaux. Or c'est la remarque d'*Aristote* que la sérosité du sang devenue atrabilaire est plus chaude, comme l'eau acquiert en bouillant une chaleur plus vive que la flamme du feu. *Aqua tametsi frigida est, si conculsa est, velut quæ fervet calidior quam flamma ipsa sentitur.* C'est selon lui, la source de tous les maux que fait la *mélancolie* ou l'*atrabile*, savoir des *extases*, des *convulsions*, des troubles par tout le corps, & encore des aliénations d'esprit & des ulcères sur le corps.

Aristot.  
sect. 30.  
quæst. 1.

Ici, Monsieur, pour le dire en passant, ne reconnoissez-vous pas la cause des prétendues stigmates de vos Convulsionnaires ? vous en faites des miracles, & *Aristote* les trouve dans la force de l'humeur atrabilaire qui domine dans le corps humain. *Atrabilis . . . . hominem facit attonitum aut obtorpen-*  
*sem,*

tem, aut anxium . . . . . contilenas parit  
 & mentis alienationem & ulcerum erun-  
 tionem. Mais cette humeur atrabilaire  
 prenant plus de force, va jusqu'à chan-  
 ger les mœurs, dit ce Philosophe; c'est  
 pourquoi les uns deviennent comme hé-  
 bétés, d'autres infiniment sensibles ou  
 plus spirituels, d'autres deviennent a-  
 moureux, emportés à tout vent de cet-  
 te passion; d'autres enfin deviennent  
 des discoureurs, jusque-là que leur  
 prennent des sortes de folies semblables  
 aux fureurs qui agitoient les Sybilles,  
*in quibus & frigida multa bilis est a-*  
*trâ, hi stolidi sunt & ignavi, in qui-*  
*bus permulta & calida, ii perciti &*  
*ingeniosi, amafis propensi ad omnem ex-*  
*candescentiam & cupiditatem, non nul-*  
*li loquaciores, multi propterea quod il-*  
*le calor sedi mentis in vicino est, morbis*  
*vesaniæ implicantur, aut instinctu lym-*  
*phatico effervescent, ex quo Sybille affi-*  
*ciuntur.*

Ibid.

Ibid.

Pouvez-vous, Monsieur, ne pas re-  
 connoître dans ces portraits de personne  
 en qui la mélancolie domine, ceux de  
 femmes âgées en qui le sang devenu  
 mé'ancolique atrabilaire, c'est-à-dire,  
 brûlé & brûlant par l'âge, & la lym-  
 phe devenue acre & brûlante, les rend  
 suscep-

ſusceptibles des mêmes vapeurs , ſouvent même plus paſſionnées que celles des jeunes filles. Car en celles-ci une flamme paſſagere d'un feu leger & vaporeux , peut bien émouvoir l'ame vers un objet honteux ou vers la fin pour laquelle a été inſtituée la diſtinction des ſexes ; mais dans certaines femmes âgées , c'eſt une chaleur fixe comme ſeroit celle d'un feu de braiſe ou de charbon , lequel infiltré dans la ſubſtance des organes , les tient dans un *érotiſme* violent , d'où s'élevant vers l'ame des oscillations conformes à la nature des organes d'où elles partent , elles repréſentent à l'ame de honteuſes images qui forment de plus honteux deſirs.

Ce que je dirois de plus , Monſieur , ſeroit un détail à vous faire très-diſgracieux ; car ce ſont des raiſons naturelles que vous demandez continuellement aux Médecins ; & auſſi-tôt vous vous offenzez de vous les entendre dire. Mais du moins l'exemple de ce qui arrive au ſang des vieillards , vous fera comprendre de quoi eſt capable le ſang qui a vieilli dans un corps humain. Dans ceux des hommes , ce ſont des acretés , des pourits inſupportables , des dartres ou des herpes , des ardeurs divines & ſemblables



blables maux qui arrivent vers la région de la vessie, qui est comme un égout du corps dans l'homme ; mais il en est encore un autre dans le corps des femmes, par lequel se déchargent de semblables sucs ; mais tout lymphatiques, acres, mordans & salins, qui font bien connoître, & par leur nature ; & par celle des lieux par où ils s'échappent, que le foier de telles humeurs est renfermé dans les parties basses.

Après cela, Monsieur, rien n'empêche la Médecine d'achever son pronostic ou ses prédictions sur l'œuvre des Convulsionnaires filles ou femmes ; car à les voir les unes & les autres dans leurs postures lassives, dans les secours qu'on ne nomme point, & qu'elles demandent avec ardeur, dans les complaisances & les coups d'œil gracieux qu'elles lancent vers de jeunes gens ; tout cela est-il autre chose qu'autant de voix qui crient, *da liberos alioquin morior.* C'étoient les plaintes d'une femme qui vouloit que son mari lui donnât des enfans. En effet saint Paul sçavoit qu'il y avoit des veuves qu'il falloit remarquer, & il l'ordonne, trouvant d'ailleurs une ressource de salut pour les femmes,

Rachel  
à Jacob.  
Genés.

P les

lesquelles se sauvent en mettant des enfans au monde. Cette conjecture sur vos Convulsionnaires est même si bien fondée, que c'est parçè qu'on vient de dire, que se termina toute l'histoire des *Nonnains guais* ( nom qu'elles ont laissé à une rue de Paris ; ) car ou des intrigues d'amourettes , ou des mariages faussés , ou des debauches criminelles entre de jeunes gens & ces vaporeuses érotiques faisoient le fondement ou firent la fin de ces scenes amoureuses. Les histoires de vos Convulsionnaires, Monsieur, sont-elles tant d'un autre genre ? les unes accouchées ou à l'Hôpital ou ailleurs , les autres soustraites à la vûe de leurs freres Convulsionnaires , pour couvrir de honteux soupçons ; & sur qui tombent-ils ces soupçons ? des Prêtres ou des Ecclesiastiques non criminels , si l'on veut jusqu'à un certain point , ne se sont-ils point trouvés impliqués dans ces sortes d'avantures ? autres événemens donc de l'œuvre des Convulsions ; elle fait douter de la modestie des Ecclesiastiques , parce que contre la sage prévoiance des Canons , ils sont soufferts jour & nuit au milieu de ces créatures. *Ab omnibus quacumque ad aurium & ad oculorum pertinet*

Voiez  
Goulart.  
Trefor  
154. l. 2.

ment illecebras, unde vigor animi emol-  
 liri posse credatur . . . . . Dei Sacerdo-  
 tes abstinere debent. Or est - ce rien  
 moins que les exposer à des spectacles  
 capables d'alterer la pudeur, que de  
 permettre, comme font vos Théolo-  
 giens, à des Ecclésiastiques, de demeurer  
 familièrement presens aux differens ges-  
 tes, attitudes & indécences de vos Con-  
 vulsionnaires ? les Livres saints font  
 appréhender la vûe d'une femme parée  
 & gracieuse, en ordonnant d'en détour-  
 ner les yeux. *Averte oculos à muliere*  
*comp. 2* ; & l'avanture de *Dina* en fait  
 la preuve ; car ce ne fut qu'en la voïant  
 qu'un Prince se passionna pour elle, &  
 l'écriture en raporte la tragique histo-  
 re. Des Ecclésiastiques ou autres jeu-  
 nes gens sont-ils plus sûrs de leurs cœurs  
 à la vûe de jeunes filles qui se mon-  
 trent à leurs yeux sous des postures las-  
 sives & tentantes ? Ce mot, Mon-  
 sieur, vous paroît-il exagéré ? des gens  
 qui ont suivi vos Convulsionnaires de près  
 ( parce qu'alors ils étoient des initiés )  
 gens d'honneur & de probité, rapor-  
 tent des choses bien au-dessus de tou-  
 tes les paroles ; car ils ne veulent pas  
 les nommer ; mais l'Eglise les nomme  
 dans l'Hymne de Complies ; voudriez-

Concl.  
 Turon.  
 an. 818.  
 c. 7.

Gene.

vous, Monsieur, qu'on vous nommât les masques ? comptez qu'on est en état de le faire ; mais ce feroit augmenter le scandale. C'est cependant, Monsieur, ce que les admirateurs des Convulsions ont excusé sur le champ, parce que tout ce qui arrive dans les corps des filles pendant l'accès de leurs Convulsions, leur paroît excusé par la violence des mouvemens que ces Convulsions causent.

Cependant vous trouvez deux ressources pour disculper l'œuvre des Convulsions. La première, c'est de nier audacieusement tous les cas honteux des filles Convulsionnaires ? Mais le croiriez-vous, Monsieur, un Ecclesiastique éclairé, & qui s'est mis adroitement à la suite des Convulsionnaires, est venu sans en être requis, & presque sans qu'on le connût, est venu, dis-je, s'offrir à donner des preuves de tous les faits qui sont dans le Naturalisme, sans excepter l'histoire de la Convulsionnaire qui se mit nue comme la main en présence d'Ecclesiastiques qui s'enfuirent. Une autre personne Laïc, ayant lû le Naturalisme & bien instruit des secrets de l'œuvre des Convulsions, a dit hautement que tout ce qui étoit

rapor-

rapporté dans le Naturalisme étoit vrai ; cependant qu'il restoit bien des histoires à y ajouter ; mais sur lesquelles l'Auteur du Naturalisme n'auroit pû entretenir le public , pour ne pas trop le scandaliser.

A tout cela , Monsieur , l'on répond , en le répétant , qu'il est faux , qu'il est faux , enfin qu'il est faux. Car , Monsieur , c'est un autre événement bien étrange dans l'œuvre des Convulsions , que vos Théologiens , ces défenseurs de la morale rigide sur le mensonge , se départent hardiment des principes de leurs peres ; car ceux-ci ne vouloient pardonner ou pallier aucun mensonge ; mais vos Messieurs y trouvent un milieu ; car le moindre manquement dans un récit les autorise à nier le fond d'un fait , pourvû que pardevers eux ils aient la connoissance , qu'une circonstance du lieu , de l'endroit , de la maison , d'une personne pour une autre , se trouve fausse : & ainsi contre ce qu'en pensoit l'Apôtre , le oui & le non se trouve dans leurs discours. Ceci est-il dit pour décrier vos Messieurs ? non certes , mais pour persuader la postérité , que tandis que des Docteurs tombent dans la morale relâchée pour favo-

riser l'œuvre des Convulsions : d'autres Théologiens, de qui l'on tient cette remarque, veillant de plus près sur l'*Israël de Dieu*, & plus attentifs à la saine doctrine, n'ont aucunement donné dans le fanatisme de cette œuvre.

L'autre ressource qui vous sert à propos, c'est l'abandon qui se fait aujourd'hui parmi vos Docteurs des indécences, des obscénités, des infamies même, qui se commettent parmi les Convulsionnaires ; car quel autre nom donner à l'aventure de celle qui vient d'accoucher au milieu de ses Convulsions, & en faisant de beaux discours. Car jusqu'à présent ils avoient défendu, justifié ou disculpé toutes ces ordures, tant loin avoit emporté les esprits l'enfercellement, ou les folles apparences merveilleuses dans ces créatures les avoient engagés, jusqu'à aveugler les gens de bien. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* C'est que les passions volages de la concupiscence séduisent & renversent la raison la plus sensée sans y penser. *Inconstantia concupiscentia avertit sensum sine malitia.* C'étoit une erreur dans vos Convulsionnistes, & l'erreur étant naturelle à l'homme, *errare*

Sageffe.  
c. 4.

15id.

*rare humanum est* ; c'est le Naturalisme qui revient encore par cet endroit dans l'œuvre des Convulsions. Au reste y pense-t-on bien, Monsieur, par cette démarche si préjudiciable à l'honneur de cette œuvre ? car est-ce rien moins que de lui attacher un caractère de l'hérésie, à quoi tendroit la secte des Convulsionnaires ; ce sont les *variations* qui distinguent la foi constante de l'Eglise, de la foi humaine ou fabriquée par les hommes, qui est celle des hérétiques. Or la preuve des *variations* de vos Docteurs est sensible. Car tout étoit divin ou surnaturel dans les commencemens de cette œuvre, & un écrit effronté avoit osé dire que les indécences des Convulsionnaires ne faisoient que relever le divin de l'œuvre des Convulsions, comme les ombres relèvent dans un tableau l'excellence du pinceau qui l'a travaillé. Le *plan* de l'œuvre des Convulsions n'y trouvoit que des caractères divins qui effaçoient les taches qui paroïtroient l'obscurcir. Aujourd'hui une lettre pieuse & sçavante avertit le public de regarder ces écrits comme non venus. En même tems l'Auteur reconnoit dans l'œuvre des Convulsions, le concours

Le coup  
d'œil.

de

de trois actions, suivant la différente nature des opérations des Convulsionnaires, celle de *Dieu*, celle de *l'homme*, celle du *démon*; on laisse à d'habiles plumes en Théologie à démêler ces scandaleux mélanges; mais le Naturalisme en fait assez pour faire reconnoître l'évidence des *variations* dans la doctrine des Convulsionnistes, & de là il conclut que l'œuvre des Convulsions est aussi peu divine qu'elle est essentiellement inconstante, variable & changeante; mais ce qui est de Dieu ne change point, *Ego Deus & non mutor.*

N'est-ce pas encore une *variation* dans cette œuvre que le partage qui s'y est formé parmi les Convulsionnaires, dont les uns demeurent attachés aux anciens Auteurs, tandis qu'un essain de filles Convulsionnaires se donnant pour guide un jeune fanatique, se distingue d'avec les anciens maîtres & les anciens disciples? Ceux-ci donnent au diable les discours & les actions insensées des autres: or Jésus-Christ ne se divisant pas, comme dit saint Paul, n'est-ce pas un caractère de réprobation qui se répand sur l'œuvre? l'impie folâtre qui s'érige en chef, plus insensé que celui des  
peti-



petites maisons qui se disoit la troisième personne de la sainte Trinité, se donne pour être la quatrième. Le beau champ pour le critique railleur de toutes les Religions, qui demandoit au Catécumène, qu'il introduit dans son dialogue, si la Trinité est une divinité numérale, si c'est le quatrième de Pythagore ? Est-il variation plus manifeste de la doctrine de celle de vos autres Docteurs ? Par un autre excès de folie se veautroit sur le Maître - Autel d'une Eglise, il a porté sa main sur le Tabernacle en prononçant ce blasphème, qu'il est la victime de propitiation.

Lucien.

Quel malheur donc, Monsieur, pour votre parti d'avoir enfanté un tel monstre ! c'est encore en son nom & par ses documens, que des filles ses initiées écrivent dans une lettre que l'on a pardevers soi, qu'il ne seroit pas étonnant de voir une fille Convulsionnaire demeurant fille accoucher d'un enfant sans pere, comme a fait la sainte Vierge. L'horrible profanation ! cela nous préparoit-il à quelque accouchement criminellement mystique, dont l'on voudroit obscurcir le crime. Du moins la *Philotée* de ce prédicant Convulsionnaire trouve fort à redire qu'on la croie ma-

mariée, & dans ses transports extatiques, elle se répand en plaintes sur elle-même, en insinuant que l'on doit comparer son union avec un jeune homme connu qui l'aime, avec l'union qui est dans le Ciel parmi les bienheureux. Autre aveuglement de cette prude Convulsionnaire, qui oublie ou ne sçait pas que l'on ne peut comparer les mariages d'ici bas avec les unions qu'il y a parmi les Saints dans le Ciel, parce que Jesus-Christ lui-même nous apprend dans l'Évangile qu'il n'y aura ni homme ni femme distingués par les mariages dans le Ciel, parce que dans le Ciel *neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut Angeli Dei*. C'est à cette inspiration ( Dieu sçait de quel esprit ) à examiner avec son nouveau Maître, si elle n'a plus de corps non plus que les Anges. Du moins sçait-on que ce n'est pas du seul pain des Anges qu'elle aime à se nourrir, & que dans l'occasion elle boit volontiers d'un autre vin que celui qui rend fécondes en bonnes œuvres les Vierges Chrétiennes. *Vinum germinans Virgines*.

Les Docteurs de l'œuvre mêlée sçavent, ce semble, se débarasser des reproches qu'on leur fait sur l'impiété de leurs

leurs élèves, en les donnant au diable avec leurs actions & leurs discours ; mais ce font des imaginations blessées, & les maladies de l'imagination entrant dans l'objet de la Médecine, le Naturalisme les révendique. En effet vit-on jamais une aliénation d'esprit plus marquée, que dans cet autre prophanateur de la Passion de Notre Seigneur, qui avoit résolu de se faire crucifier réellement sur une croix, jusqu'au point que les cloux, la lance, la couronne d'épines & la croix étoient toutes prêtes. On ne voit pas trop pourquoi les instrumens de la flagellation du Sauveur manquoient à cet impie appareil ; car ç'auroit été des verges & des fouets par où il auroit fallu ramener à la raison & à la pénitence un tel profanateur. Mais la Providence avoit ménagé cette omission, pour nous apprendre quel est le meilleur spécifique contre le phanatisme épidémique ; c'est l'autorité des sages Magistrats, comme on va le voir dans une tradition là-dessus : aussi a-ce été le sage conseil, mais menaçant, d'un Magistrat ( grand zéléateur cependant du Convulsionnat ) lequel aiant été fait juge entre ce malheureux & la troupe insensée de Convulsionnaires qui vouloient absolu-

absolument le crucifier ; il prononça d'avance l'arrêt dont lui-même seroit d'avis , qui étoit de les faire rompre en Grève , s'ils exécutoient une si folle entreprise ; & ainsi fut arrêtée cette affreuse opération méditée par vos Convulsionnaires.

Ainsi le Roi des *Argiens* du consentement de son peuple , dont il voulut lui-même , comme le premier des Magistrats , prévenir le désastre , acheta du Médecin *Melampus* , le remede pour guérir ses filles follement vaporeuses , dont le mal devenant épidémique désoleoit son Roïaume en infestant toutes les filles & femmes ses sujets. Ce furent encore les Magistrats *Milesiens* , dont l'Ordonnance rapportée ailleurs , \* arrêta la rage qui prenoit à toutes les filles Milesiennes de se pendre. Les *Consuls Romains* firent trêve avec toute autre affaire , pour ordonner les Réglemens nécessaires , & capables d'arrêter les désordres des bacchanales Convulsionnaires. Les sages informations contre les Religieuses de Loudun en ar-  
rêté-

\* Voyez le Naturalisme dans la réponse à un Docteur.

rétèrent tous les désordres & les scandales , les *Miauleuses* s'arrêtèrent à la seule menace des Magistrats. Sont venus ensuite les Convulsionnaires des *Sevenes* , & ils ont été dissipés par les mêmes attentions ; & ces attentions les aiant suivi en *Angleterre* & à *Genève* où ils s'étoient voulu rassembler , toutes ces différentes troupes d'Entoufiastes se sont évanouies. Enfin la seule mention du feu faite dans le Parlement d'Aix au sujet de la *Cadiere* , a absolument éteint le fanatisme , dont cette créature étoit comme le centre ou le germe. Reste à attendre les momens réglés par la Providence , pour faire finir les Convulsions de Paris par les voies que la sagesse jugera à propos.

Mais , Monsieur , vous semble-t-il indifférent pour votre parti de le voir autoriser tant de folies ? ne craindriez-vous pas que les singularités dont l'on s'y pare en matière de Religion , n'interresse désagréablement la réputation de vos Docteurs ? car à les entendre , le triage des Elus est dans leur école ; comme si la *gnose* ou la vraie sagesse en Religion leur étoit échue en propre & à leurs disciples. N'ont-ils donc point à craindre que parlant affectueusement

Con-  
noissan-  
ce, scien-  
ce, sa-  
gesse.

Q

&amp;

continuellement des Juifs & de leurs avantages en retournant à l'Eglise, on ne les prenne pour un peu favoriser les contemplatifs *Rabins*, particulièrement les Docteurs de la *cabale*, \* ces spirituels qui se croioient seuls au fait des *mysteres* & des *allégories* des Ecritures. Ils en déchiffoient les termes, les syllabes & les lettres; mais aussi vos Docteurs sont entousiasmés des figures qu'ils se forgent dans la lecture des saints Livres. Un de leurs élèves n'a-t-il pas même essaié de déchiffrer les chiffres de l'Apocalypse? En faudroit-il davantage pour se donner la mauvaise note que s'est attirée *du Plessis Mornay* qui a prétendu trouver le nom du Pape Pie V. dans le chiffre de la bête? Tant d'incongruités dans la science de gens aussi sages que vos Docteurs, ne seroient-elles pas capables de leur ouvrir les yeux sur l'abus qui se fait des figures poussées infiniment au-delà de ce que leurs sages maîtres auroient voulu leur apprendre pour s'édifier eux-mêmes & les fidèles, en comparant les Ecritures sans aucun des-

\* Voiez Bânage histoire des Juifs Tome 3, page 272. &c.

dessein de leur insinuer de faire de nouveaux articles de foi & de nouvelles prophéties.

Mais à quoique ce soit que ressemblât la doctrine de l'école des Convulsionnistes, toujours est-il certain que ce n'est que là que s'est enflé le cœur des filles Convulsionnaires, & que leurs esprits se sont enivrés de la vanité de se croire des inspirées, des Prophétesse, des merveilleuses. Ainsi delà seul est sortie une race extravagante d'entoussiastes, qui défigurent par leurs folles figures la Religion & la piété chrétienne. Sur ce pied, Monsieur, quel plus triste & plus affligeant événement dans l'œuvre des Convulsions; que de mettre en proie le Christianisme au mépris & aux railleries des libertins. Car n'est-ce pas ôter à la Religion Chrétienne la ressource que saint Augustin lui trouva en répondant à un païen, qui tournoit en ridicule les cérémonies de l'Eglise? il en défend la dignité & la gravité, en lui reprochant les folies de leurs bacchantes ou de leurs filles, qui faisoient mille extravagances; & là-dessus il lui demandoit quel pouvoit être le Dieu qui permettoit aux hommes de faire les foux. Aussi est-ce la sage remarque du sça-

Q 2

vant

Mon-  
neur  
l'Abbé  
Fleuri.

vant Auteur de l'Histoire Ecclesiastique, que les *extravagances* des hérétiques ont servi aux Païens à leur faire mépriser la Religion Chrétienne, parce que ces sectaires se disoient Chrétiens. Tout de même donc les libertins de nos jours attribuant au corps de la Religion Chrétienne les folles imaginations des Convulsionnaires, ne la tourneront-ils pas en ridicule ? Cela même n'a-t-il pas déjà été exécuté par l'effronté railleur de toutes les Religions.

Il attaque la Chrétienne en raillant les maximes, les pratiques & les fantaisies d'une Secte sortie du Christianisme, qui se donnoit pour la plus austère & la plus exacte dans la Religion Chrétienne. Ce sont les *Montanistes* que cet Athée déclaré décrit dans son dialogue *Philopatris*. Il y raille donc leur autorité, leurs *extases*, leurs prédictions & leurs Prophétesses qui les prononçoient. Il se moque du Libérateur dont ces Prophétesses annonçoient l'arrivée prochaine, pour rétablir toutes choses sur la ruine de l'Empire Romain, dont ces créatures prédisoient le renversement sous le nom de *Babylon*. Il a taxé, en les raillant, la folle joie qu'ils



qu'ils avoient de tous les facheux événemens qui arrivoient à l'Empire Romain ; & à tout cela il ajoute la science *numérale* ou des *hieroglifiques*, au moyen de laquelle ils avoient, disoient-ils, la connoissance & du Libérateur prochain, & de l'abondance qu'il devoit répandre à son arrivée. C'est ainsi que faisant tomber sur les Chrétiens les folles idées de ces Hérétiques, il se moque d'eux & de leurs prétendues vertus.

Me permettez-vous, Monsieur, de vous faire apercevoir la justesse du parallèle de la doctrine des *Montanistes*, avec celle des Convulsionnistes. 1°. Ce sont ceux des Chrétiens qui font profession de la morale la plus rigide, qui se trouvent à la tête de la secte des Convulsionnaires. 2°. Ils ont des Prophétesses entoussiastes, lesquelles, comme celles des Montanistes, perdent la raison & la mémoire dans leurs accès. 3°. Elles ne sont guères plus sages que *Prisque* & *Maximille* ; car comme celle-ci, elles en ont parmi elles qui ont été & qui sont encore dans de mauvais commerces. 4°. Comme celles-là encore, elles se réunissent toutes à annoncer la venue prochaine d'*Elie*, qui doit rétablir toutes choses. 5°. Elles ne par-

Q3

lent

lent que de la ruine de Babilone & de la défection des Gentils. 6°. On se réjouit dans leur parti des malheurs qui arrivent à l'Etat, on va jusqu'à en croire la décadence & à s'en réjouir, par l'espérance de la prochaine rédemption du Libérateur qu'on y attend. 7°. La science *numérale* ou des *hieroglyphiques*, n'y est pas oubliée, pour déchiffrer l'*Apocalypse* & les Prophéties de *Daniel* pour prouver leur insensé systême. Que va-t-il rester, Monsieur, à faire aux libertins, que d'attribuer à toute la Religion les folles imaginations de quelques particuliers Convulsionnistes, & voilà la chute ou le terme de l'œuvre des Convulsions. Cela vous paroît-il tenir du divin ?

Nicodé-  
me.

Vous ne laisserez pas peut-être, Monsieur, que de le croire, parce qu'on vous le dit de plusieurs filles Convulsionnaires. Mais ce sage Sénateur des Juifs nous apprend à quoi l'on reconnoit le divin, en disant au Sauveur du monde, qu'il paroît bien qu'il vient de la part de Dieu, parce qu'il fait des choses qu'un homme ne sauroit faire si Dieu n'est avec lui : cela est-il vrai de vos filles Convulsionnaires ? leur a-t-on vu faire des choses au-dessus de la

la nature ? Hé plût à Dieu qu'on ne leur en eût pas vû faire au-dessous ! ce sont, vous dira-t-on, des miracles. Mais quelle idée se faire des miracles auxquels une Convulsionnaire n'a d'autre part que de faire boire de l'eau de Monsieur Paris, ce qu'elle accompagne de minauderies (comme de descendre un escalier, couchée la tête en bas) indignes de la Religion. D'ailleurs cette eau & un peu de terre de Monsieur Paris, font-ils plus dans la main d'une Convulsionnaire, que dans celle de Moïse la verge dont il se servit pour tant de miracles qu'il a opérés ? Fut-ce ce petit morceau de bois qu'Elisée jetta dans l'eau, qui opéra le miracle, par lequel remonta la coignée qu'un enfant des Prophètes avoit laissée échapper dans l'eau ? ce sont des signes entre les mains de ceux qui opèrent des miracles ; mais comme c'est Dieu seul qui peut en faire, ce n'est qu'en conséquence d'une vertu infusée de Dieu dans ces personnes, qu'elles peuvent opérer des miracles. *Deus solus poterit miracula operari, aut saltem aliis operandi potestatem concedere potis est.* Trouvez-vous, Monsieur, que vos filles Convulsionnaires paroissent avoir reçu cette vertu infusée, elles à qui manque

Connois-  
sance de mira-  
culis P.  
41.

marque la plus commune vertu ? Une fille , par exemple , suspectée d'un crime pour lequel on l'a enfermée , paroît-elle un sujet digne d'une vertu infusée , quand bien même elle seroit innocente de ce crime ? car c'est la même qui a demandé à un Magistrat des secours que l'on n'ose nommer. Cependant l'on auroit voulu l'honorer d'un miracle qu'elle auroit opéré en guérissant une femme. Mais encore quelle femme ? Une créature qui venoit d'accoucher d'un enfant qui n'étoit pas du fait d'un mari , mais d'un débauché. Aussi le miracle n'a-t-il pû se soutenir étant mis au grand jour , & la guérison s'est trouvée naturelle. Est-ce tout le rôle de cette artificieuse Convulsionnaire ? tant s'en faut , elle s'est donnée pour être possédée de l'esprit impur , & a demandé à être exorcisée. Une *Pancroche* ayant les os arqués & les jambes tortuës , se donne en spectacle Convulsionnaire ; ayant annoncé l'allongement d'une de ses jambes , on croit l'allongement bien réel , on crie au miracle , & un pieux Docteur , très-respectable d'ailleurs , mais aussi crédule qu'un Convulsionniste , se jette par terre le visage baigné de larmes de joie. L'al-

longe-

longement de l'autre jambe devoit se faire à la huitaine ; mais la prédiction *vate* au jour préfix ; l'on s'en prend à l'incrédulité de quelque faux frere ; tant y a que le bon Docteur a précipité son jugement ; car il n'a vû rien moins qu'un miracle , & les jambes sont demeurées crochuës.

Ainsi , Monsieur , la vertu infuse ne peut encore ici trouver lieu. Sera-ce dans la suceuse , cette merveilleuse de ces derniers tems , qui guérit les cancers , les écrouelles , & semblables ulcères les plus incurables en les suçant. Mais l'art de guérir les plaies en les suçant a des succès & des raisons naturelles , quand une bouche pure & une salive saine concourent à cette opération ; & elle peut réussir , quand les chairs seules sont entamées sans préjudice d'aucun viscere. La raison s'en prend dans la structure des parties par rapport à la réunion des plaies ; car pour la procurer , le vrai secret , c'est d'épuiser le tissu des parties de la partie rouge du sang , pour prévenir la suppuration , & cela réussit d'autant mieux que la partie rouge étant vidée , c'est la blanche qui lui succède , laquelle sert de gluë pour rejoindre les parties en  
peu

peu de tems. Selon cette idée les écrouelles, &c. quand on décharge sans violence les chairs des suc's pourrissans, qui sont produits de la partie rouge du sang, l'on y attire par le succement la partie blanche qui procure la réunion.

Ajoutez, Monsieur, qu'il n'est pas si sûr que se l'imaginent les Convulsionnistes, que ce soient de vrais cancers ou des écrouelles qui se donnent pour telles dans le monde ; & les Médecins attentifs ont trouvé très-innocentes des tumeurs ou ulcères qui passoient pour des cancers. L'on sçait d'ailleurs la vertu médicameuteuse de la salive, qui est un remède très-efficace en plusieurs maladies de la peau, & en particulier contre les *dartres*, les prurits & les cuiffons des yeux ; de sorte que de sçavants Auteurs ont trouvé de quoi remplir de très-bons traités sur la *salive*. L'on sçait encore les étranges qualités qu'elle peut contracter, la morsure d'un homme en colere est venimeuse, celle d'un animal enragé est contagieuse ; de maniere que la bave de ces animaux passe pour donner la rage. Ainsi la salive peut faire de prodigieux effets. Là-dessus donc vient à  
pro-

propos ce paradoxe, si la salive dans une personne infectée d'un *virus* vérolique, ne pouroit point prendre la qualité de remède détersif & vulnéraire, puisque dans un *tarentulé*, c'est-à-dire, un homme mordu de la *Tarentule*, la salive prend la qualité d'un baume très-efficace, suivant que le rapporte le sçavant Auteur sur la magie, qu'un soldat tarentulé se guérissoit sur le champ des plaies considérables qu'il s'étoit fait avec son sabre qu'il tenoit de sa main en dansant au son du violon. Ce n'est pourtant pas au hazard que l'on forme ici cette question; car puisque le poison de la Tarentule rend balsamique la salive d'un homme tarentulé, est-il sans fondement que le *virus* vénérien pouroit rendre la salive vulnéraire & détersive dans une personne suspectée d'un tel *virus*. Pensée d'autant moins déraisonnable, qu'il s'est trouvé un Auteur sçavant qui a prétendu que bien de grandes plaies ne demandoient pour guérir que de l'eau & du charpi. Ceci seroit-il encore oposé au sentiment d'un autre sçavant Auteur qui a fait un traité exprès pour prouver qu'il se trouvoit dans le corps humain de quoi faire des remèdes, qui gué-

S. André  
Lettre I.  
P. 28.

De vul-  
neribus  
lino &  
aqua cu-  
randis.

Becher  
de mi-  
crocos-  
mo.

guérissent toutes les maladies qui lui arrivent. De tout ceci l'on comprend comment la succeuse pourroit guérir par sa salive de vilains ulcères, parce qu'elle seroit devenue détersive & vulnéraire dans cette fille, par l'avanture qui lui est arrivée après deux prétendus miracles qui ont été fort vantés ; car elle est accouchée ; sera-ce la première fois ? cela donc ressemble-t-il à une fille sage qui auroit vécu dans l'habitude de la sagesse, & d'une grace infuse pour faire des miracles ? Une autre a été célébrée comme une Magdeleine convertie en même tems que guérie au Tombeau du saint Diacre. Déjà étoit imprimée l'histoire de ce miracle, lorsque la créature, comme le porc retournant à son ordure, confirme l'habitude invétérée de ses débauches. C'est donc encore un sujet aussi indigne de la grace infuse pour faire des miracles.

Mais toutes, direz-vous, Monsieur, n'ont point la tache des précédentes. L'on en convient ; mais en trouverez-vous une en qui le tendre pour les hommes n'éclate par quelque endroit ? la plus innocente en apparence seroit-elle celle qui tenant un Prêtre à ses pieds, lui patine les mains, en lui protestant ou lui



lui répétant qu'elle l'aime..... qu'elle l'aime ; ne seroit-ce pas au contraire le cas , Monsieur , où une fille cesse de l'être , parce que l'esprit cesse d'être vierge ? *& mente virginitas perit.* Produiriez - vous , Monsieur , la Prude des Convulsionnaires , la Philotée du Prédicant fanatique ? Mais sa familiarité avec ce jeune homme , qui a la folie de se croire impeccable , & de croire qu'il peut , comme il fait , embrasser comme ses sœurs de jeunes filles qu'il rencontre : une telle familiarité vous paroît-elle bien exempté de pareilles libertés entre la Philotée & un tel Prédicant ? Du moins participe-t-elle aux profanations blasphématoires de cet insensé , puisqu'elle les approuve au point qu'elle se met à la tête d'un parti de Convulsionnaires qu'elle tient attaché à ce misérable. C'est donc le crime d'irreligion qu'elle partage avec lui , parce que non-seulement on est criminel en commettant le crime , mais en l'approuvant.

De tout ceci , Monsieur , n'allez pas penser que l'on ne croit aucun des miracles où se feront ingerés des Convulsionnaires ; à la bonne heure qu'il s'en soit fait de véritables. En tout cas les Convulsionnaires n'y auront eu d'autre part que leur vanité , & l'opération n'en sera dûe qu'à la vertu infuse que :

Partie II.

R.

Dieu

S. Jerôme  
me.

Dieu a mise dans le saint Diacre , que l'on aura prié. Mais l'on assure le public qu'il y a des miracles certains opérés par les Convulsions. Attendons , Monsieur, autant de tems qu'il en a fallu pour découvrir l'imposture du miracle authentique opéré sur un Couvreur de Toul. Etant tombé du haut d'un bâtiment , il s'étoit disloqué tous les membres du corps. Un habile Chirurgien parvint à le guérir ; mais effraïé des dangers de sa profession , il s'assure du secret du Chirurgien , prend des béquilles , se traîne par la Ville & aux portes des Eglises , & là pendant long-tems il frustré les vrais pauvres des aumônes des Fidèles en se les attirant par préférence. Mais après avoir pourvû à sa fortune , il persuade à un bon Capucin qu'il a un pressentiment que Dieu fera un miracle en le guérissant par ses prieres. Le bon Pere se laisse persuader , le fourbe entend sa Messe , & au milieu de la Messe , il jette ses béquilles , crie qu'il étoit guéri , & chacun donne dans le piège. Mais les Grands-Vicaires chargés des informations juridiques , apprennent du Chirurgien qu'il n'étoit ni malade ni estropié , & toute la Ville confuse reconnut la supercherie. Si même un miracle prétendu , attesté par l'Evêque du lieu , par les Médecins & Chirurgiens ,

rurgiens, signé de cent Témoin& avoué par une Communauté Religieuse des plus nombreuses qui soit dans le Roïaume , operé après quarante jours d'une prétendue maladie sur une Religieuse de cette Communauté , si un tel miracle a été trouvé faux au bout de dix - huit mois , après lesquels la Religieuse a avoué son imposture : est-il déraisonnable de laisser meurir un tems ou vieillir les miracles de vos Convulsionnaires ? Et si ce sont des œuvres de Dieu, ils subsisteront. En attendant , Monsieur, vous voyez toutes les merveilles de vos Convulsionnaires retombées dans le naturel, & qu'ainsi est montré & démontré le parfait Naturalisme de l'œuvre des Convulsions.

*Fin de la seconde Partie.*











